63e année, No 23

Montréal, 20 octobre 1951

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE NUMERO :

- À BORD DU " NOOTKA "
- TROIS INTERVIEWS EN UNE
- UNE CITÉ UNIVERSITAIRE
- LOIN DU PAYS,

Roman d'amour par M.-A. Dazergues.

Aucun autre stylo ne peut vous donner tous les avantages du nouveau Parker "51" au système Aero-metric exclusif

À L'INTÉRIEUR DE CE CYLINDRE ARGENTÉ VOUS VOYEZ LE RÉSERVOIR EN PLI-GLASS

SIR ERNEST MacMILLAN

Musicien, compositeur et chef d'orchestre célèbre dans le monde entier, doyen de la faculté de musique de l'Université de Toronto, Sir Ernest fut créé chevalier en 1935 par feu Sa Majesté le roi Georges V pour avoir brillamment contribué à l'essor de la musique canadienne. "J'emploie depuis quelques années un Parker "51", écrit Sir Ernest. "Il me permet d'exprimer par écrit, sans le moindre effort, le fil de mes pensées."

Voici un stylo dont vous aurez tout lieu d'être fier! Le nouveau "51" est le préféré des gens de marque. Il est reconnu dans le monde entier pour sa grande beauté. Mais ce ne sont pas là ses seuls avantages. Seul le Parker "51" vous offre le système Aero-metric—la méthode entièrement nouvelle pour aspirer, contenir, protéger et laisser s'écouler l'encre, et qui assure les meilleures performances jamais réalisées avec un stylo.

Le nouveau "51" aime le contact du papier! Sa pointe en Plathenium écrit instantanément . . . laisse un tracé impeccable quelle que soit la rapidité de votre main, et ne laisse jamais de "blancs" grâce au régulateur exclusif du débit d'encre.

On le remplit en un clin d'oeil! La provision d'encre est siphonnée rapidement et facilement dans le nouveau réservoir en Pli-Glass. Ce réservoir devrait durer 30 ans. Le niveau d'encre est visible. Ce stylo ne comprend aucune pièce en caoutchouc.

Allez constater par vous-même que le nouveau "51" constitue un excellent placement . . . qu'il est infiniment plus avantageux que les autres stylos. En vente chez votre marchand Parker, choix de 5 couleurs, capuchon Lustraloy ou doublé or. Stylos à partir de $15.75. Ensembles avec porte-mine assorti, à partir de $23.00. Parker Pen Co., Ltd., Toronto, Canada.

le nouveau Parker "51"

ESSAYEZ LE PARKER "21"

Vous avez maintenant le choix de DEUX merveilleux stylos Parker. Voyez et essayez le nouveau Parker "21"—le meilleur stylo à prix MOYEN. Il a l'apparence et il écrit comme un stylo deux fois plus coûteux. Il possède un chargeur-éclair, une nouvelle pointe en octanium et d'autres caractéristiques spéciales. Choix de 4 ravissantes couleurs. Plumes à becs fins ou gros. Stylo, $5.95. Porte-mine, $4.30. Ensemble, $10.25. Capuchon Lustraloy seulement.

Le stylo le plus recherché au monde . . . il écrit "sec"!

DEFI AU VERTIGE

AU-DESSUS DE PARIS

SI VOUS ÉPROUVEZ une sensation de vertige à monter sur le toit de votre maison, examinez bien cette photo pour vous rendre compte jusqu'à quel point, l'homme (la femme y comprise) peut se rendre maître de ses nerfs. La scène nous montre trois trapézistes se livrant à d'audacieuses cabrioles au-dessus de Paris, à une hauteur, c'est le cas de le dire, vertigineuse. La fille d'Eve qui fait fi de la sensation du vide est une trapéziste de carrière du nom de Rose Gold, l'un des deux partenaires est son mari. Le système de câbles qui a servi à cette sensationnelle exhibition était accroché à une hauteur pour le moins respectable, à même la tour Eiffel, qui en a vu d'autres au cours de ses soixante-deux années d'existence. C'est là une manière comme une autre de se donner de la Ville-Lumière, une vue à vol d'oiseau. Nous reconnaissons que le commun des mortels préfère encore l'ascenseur, ou même l'escalier en spirale de la sympathique et vénérable structure. Il n'en va pas de même pour Rose Gold et ses camarades qui doivent trouver terre à terre la pittoresque expression de naguère : « Monte là-dessus, et tu verras Montmartre . . .

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637★

FRED & GEORGES POIRIER
Propriétaires

JEAN CHAUVIN
Directeur

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Rédacteur en chef .... GERALD DANIS
Directeur artistique .. HECTOR BRAULT
Chef du tirage .... ODILON RIENDEAU
Chronique sportive .... OSCAR MAJOR

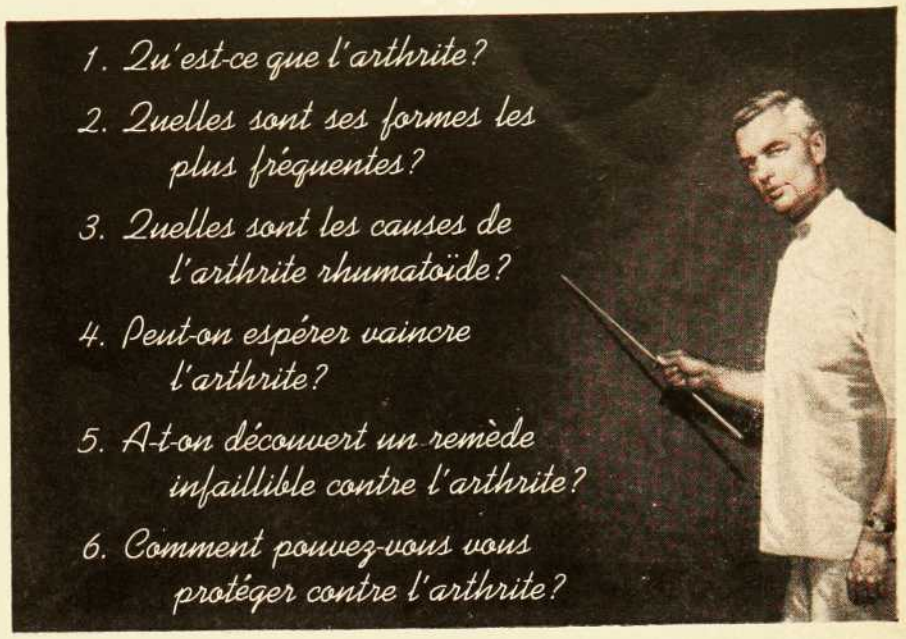
ABONNEMENTS

Canada		Etats-Unis	
1 an	$3.50	1 an	$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Pouvez-vous répondre à ces questions sur l'ARTHRITE?

1. Q. *Qu'est-ce que l'arthrite?*

R. Arthrite est un terme qui s'applique à toutes sortes de troubles qui affectent les articulations. Toutes les affections arthritiques se distinguent par une inflammation ou un gonflement des articulations, mais elles diffèrent considérablement entre elles, quant aux causes, aux symptômes et aux genres de traitement requis. Sous ses diverses formes, l'arthrite affecte plus de 600,000 Canadiens. Au fait, cette affection est la cause principale des maladies chroniques qui se rencontrent au pays, de nos jours.

2. Q. *Quelles sont ses formes les plus fréquentes?*

R. L'ostéo-arthrite et l'arthrite rhumatoïde, qui sont de nature chronique, sont les deux formes les plus fréquentes de l'arthrite. L'ostéo-arthrite est essentiellement une maladie de l'âge mûr ou de la vieillesse, et est due à l'usure normale des articulations. Elle survient rarement avant l'âge de 40 ans et, généralement, n'entraîne pas d'infirmités sérieuses. L'arthrite rhumatoïde est une affection beaucoup plus grave. Elle frappe ordinairement entre les âges de 20 et de 50 ans, et, à moins que des soins convenables ne soient donnés, les articulations peuvent être endommagées irréparablement.

3. Q. *Quelles sont les causes de l'arthrite rhumatoïde?*

R. Bien que la cause exacte de l'arthrite rhumatoïde soit inconnue, divers facteurs entrent en ligne de compte. Cette affection est ordinairement accompagnée d'autres dérangements de tout l'organisme, comme une perte de poids, la fatigue, l'anémie, l'infection, l'énervement et la déficience alimentaire. Etant donné que plusieurs facteurs peuvent être à la base de la maladie, les médecins font ressortir l'importance d'un *examen physique minutieux* pour chaque cas en particulier. Cet examen est indispensable à un diagnostic et à un traitement convenables. En effet, le traitement doit être basé, dans chaque cas, sur les besoins particuliers du malade.

4. Q. *Peut-on espérer vaincre l'arthrite?*

R. Certainement! Les méthodes employées pour le traitement de tous les genres d'arthrite s'améliorent constamment. Les chances de réaliser d'autre progrès sont maintenant meilleures qu'elles ne l'ont jamais été, grâce aux recherches qui mettent en lumière de nouveaux faits, en ce qui concerne les causes fondamentales de l'arthrite, surtout celle du type rhumatoïde.

5. Q. *A-t-on découvert un remède infaillible contre l'arthrite?*

R. Définitivement, non! Cependant, beaucoup de gens sont induits en erreur par les prétendus succès obtenus avec certaines "cures contre l'arthrite" ou avec certaines autres méthodes de thérapie qui ne valent rien. Au dire des spécialistes, seuls des soins médicaux compétents offrent une possibilité de guérison permanente. De nos jours, environ 60 pour 100 des victimes peuvent bénéficier, et, *dans certains cas, être totalement soulagées*, si le traitement convenable est commencé au début de la maladie.

6. Q. *Comment pouvez-vous vous protéger contre l'arthrite?*

R. Les médecins affirment qu'il y a certaines précautions que tous peuvent prendre pour aider à prévenir l'arthrite ou à en réduire les effets, si celle-ci se déclare. En voici quelques-unes: tenez-vous à un poids normal . . . essayez d'adopter toujours une bonne posture . . . prenez suffisamment de repos, de sommeil et d'exercice . . . suivez un régime alimentaire bien équilibré . . . ayez des examens médicaux et dentaires régulièrement . . . conservez votre sérénité d'esprit . . . consultez votre médecin chaque fois qu'une douleur dans les articulations persiste.

COPYRIGHT CANADA, 1951—METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)
Siège Social: New-York
Direction Générale au Canada: Ottawa

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada:
Ottawa 4, Canada

Veuillez m'envoyer un exemplaire gratuit de la plaquette intitulée "L'Arthrite", 101-S.

Nom .....
No et rue .....
Localité ..... Prov .....

L'élégante **NOUVELLE** *Chrysler*

SARATOGA

SEDAN QUATRE PORTES CHRYSLER SARATOGA

LE COEUR DU MOTEUR FIREPOWER V-8 DE LA CHRYSLER 180 CHEVAUX

Le coeur de la nouvelle SARATOGA se trouve dans le moteur Firepower. Le secret de sa brillante performance réside dans la chambre de combustion hémisphérique illustrée ici. Cette chambre développe le *maximum* de compression, le *maximum* d'énergie de chaque goutte de carburant, et fournit une puissance maximum avec les essences *ordinaires*. Ce moteur sensationnel surpasse *tout* autre moteur de voiture de promenade construit aujourd'hui dans le monde. Aucune autre voiture ne se dirige, ne se manoeuvre, ne se stationne aussi facilement. 80% de l'effort de direction est accompli pour vous par Hydraguide*.

**Facultatif, équipement spécial*

Chrysler

AUTRES ÉLÉGANTES CHRYSLER : WINDSOR · WINDSOR DE LUXE · NEW YORKER · IMPERIAL · CROWN IMPERIAL

VOYEZ VOTRE DÉPOSITAIRE CHRYSLER·PLYMOUTH·FARGO

PORTRAITS DE VEDETTES

DENYSE ST-PIERRE

par Cherubina Scarpaleggia

RARES sont les comédiennes de vingt ans qui peuvent, comme Denyse Saint-Pierre, se sentir riches d'une carrière déjà fructueuse et longue d'expériences. Cette jeune vedette qui, dans la vie, semble la traduction blonde de « dynamisme » est, au théâtre et au micro aussi act.ve et vibrante que dans ses conversations. L'interviewer, c'est donner la main à la jeunesse. La vraie, celle qui conjugue l'enthousiasme et la joie de vivre. Lorsqu'elle parle, les yeux de Denyse pétillent d'un feu qui vole de l'éclat à ses mots d'esprit les plus enjoués. A la regarder brillante, babilleuse, palpitante, on songe à quelque gracieux papillon fluorescent qui virevolte, multicolore et lumineux, dans le noir ambiant du terne univers.

D'ailleurs, comme les papillons, Denyse voyage. Partout, elle apporte sa grâce, son entrain et son talent. Depuis que Claude Sutton lui confia son premier rôle à CHLP, elle a « tourné » toute la province, interprétant divers rôles dramatiques et souvent fantaisistes. En 1944, l'artiste française Madeleine Ozeray, venue à Montréal pour le filmage du « Père Chopin », reconnut en Denyse Saint-Pierre une nature prédestinée pour le théâtre. Elle l'enrôla dans sa troupe de comédiens qui firent la tournée de l'Amérique du Sud. Se rappelant ce voyage haletant entre des trains de nuit, des applaudissements de soleil et des réceptions officielles, Denyse Saint-Pierre nous dit :

— Cette tournée en Amérique du Sud, demeure l'un de mes plus beaux souvenirs. Je n'oublierai jamais la chaleureuse réception des auditoires ravis d'entendre une troupe de comédiens qu'ils appelaient « Les ambassadeurs du théâtre français. » Je me rappelle aussi mon émerveillement d'être reçue, avec mes compagnons, par les ambassades et les consulats avec tout l'apparat que l'on réserve aux personnages officiels.

— Si je saisis bien, on ne vous a pas ménagé les honneurs en ces terres prodigues de grand déploiement ?

— Les encouragements non plus, je vous assure. Il me semble que cette tournée a consacré ma vocation théâtrale. C'est depuis ce moment-là surtout que je me sens irrévocablement femme de théâtre. Je ne vis vraiment que sur la scène. Là, je me sens vraiment dans mon élément.

— Alors, bénie soit notre soeur du Sud ! Vous n'y êtes pas retournée depuis l'année 44 ?

— Si, avec mon mari Paul Colbert. Nous avons été invités par le gouvernement français a interpréter, à Mexico, le grand succès de Jean-Paul Sartre : « Les mains sales ».

— Je crois que vous avez aussi tourné quelques films en espagnol.

— Oui, mais ce fut lors de mon premier voyage. Au Mexique, j'avais rejoint la troupe de Paul Cambo et c'est par un enchaînement de circonstances que l'on me confia des rôles dans "Ultima amor de Goya" et aussi dans "Una mujer".

— Vous avez joué en espagnol ?

— Oui et c'est une langue qui se parle et se joue très bien.

Pour revenir au français et au Canada, précisons qu'en ce moment, Denyse Saint-Pierre maîtrise des personnages assez variés et variables dans les plus grandes émissions radiophoniques. Elle est simultanément, et toujours avec talent : Georgette Amyot (Rue Principale), Colette d'Asty (l'Ardent voyage), Isabelle (Yvan l'intrépide), Gladys (Jeunesse dorée), Ginette (Faubourg à M'lasse), Denyse (Francine Louvain) sans compter les nombreux rôles qui lui sont périodiquement confiés dans « Tante Lucie », « Radio-Collège », « Radio-Théâtre » et l'émission très suivie des « Romans Canadiens ». [*Lire la suite page* 51]

Photo du haut, entre deux réponses, DENYSE ST-PIERRE se maquille pour la scène. Sa loge est le petit coin du monde où elle se sent le plus à l'aise, en vraie femme de théâtre. — Ci-contre, délicieusement "jeune fille", elle se laisse "croquer" par le photographe. Le sourire est aussi gracieux et raffiné que la vaporeuse toilette de tulle rose...
Photo Studio L. Alain

SUR LES PAS DE CARUSO

La vraie personnalité de MARIO LANZA

par Louise Gilbert-Sauvage

(Notre correspondante à Hollywood)

ENVIRON TOUS LES DIX ANS, apparaît au firmament de Hollywood, un chanteur qui semble venir exprès pour faire vibrer le coeur des auditoires. Il y eut, ces dernières années, à part Bing Crosby et Rudy Vallée, Frank Sinatra dont le gosier a donné naissance à ce que l'on a appelé la frénésie des "bobby soxers". Bien que ce chanteur laissât froid les auditeurs de la génération précédente, l'on peut dire qu'il fut le chanteur à succès, pendant son heure.

Mario Lanza semble lui avoir succédé. Il est vrai que l'on ne peut comparer la qualité de ces deux voix : celle de Sinatra, uniquement pour la romance, tandis que Lanza possède un don lui ouvrant toutes les portes de l'art vocal, depuis les simples mélodies d'amour, jusqu'à l'opéra. Fort heureusement, les démonstrations hystériques ont fait place à une admiration plus discrète. Mais pour être moins tapageuses, les émotions que le splendide ténor peut susciter ne sont pas moins enthousiastes. Partout où il est au programme, ce chanteur aux nombreux rappels apporte une signification de succès. Bien avant la grande opportunité que fut pour lui la vie romancée du grand Caruso, Lanza s'était taillé un beau succès, notamment dès son premier film : "Toast of New Orleans".

Souhaitons avec tous ses amis, que ces nombreuses démonstrations de popularité ne lui feront pas perdre la tête, lui qui semble l'avoir bien plantée sur les épaules.

A l'apogée de la gloire, il nous affirme qu'il ressent encore les atteintes d'une espèce de « trac », chaque fois qu'il entre en scène, que ce soit pour un film, ou au moment d'une émission radiophonique. Mais, ajoute-t-il aussitôt, ce moment de nervosité n'est maintenant que passager, et je me reprends sans retard.

Ci-contre, à gauche, MARIO LANZA et sa jeune épouse photographiés pour la première fois dans leur nouvelle maison de Beverly Hills. La soudaineté d'un si grand succès justifie ces sourires, images d'un bonheur sans mélange. — Ci-dessous, à gauche, les mêmes avec leur enfant dernier-né, la petite ELISSA. N'apparaît pas sur cette photo leur aînée, COLLEEN, âgée de deux ans. — A droite, Lanza, qui d'ordinaire a un appétit pantagruélique, doit se contenter d'un café noir pour le petit déjeuner... lorsqu'il s'astreint à sa diète.

Dans son prochain film, Lanza se trouve à la hauteur du dernier. Il y chante dix-huit morceaux, dont le "Pater", les autres s'étendant du genre populaire au classique.

Parmi la foule de ses correspondants-admirateurs, il s'en trouve un grand nombre désireux de cultiver leur voix. « Ce qui caractérise souvent ceux qui débutent dans l'étude du chant, c'est la hâte de pouvoir s'extérioriser. A ceux-là, je ne puis que répéter ce que mon père avait l'habitude de me dire, se servant d'un proverbe bien connu : « Qui va lentement, va sûrement ». La persévérance dans un labeur qui ne se dément pas, voilà la clef du succès. »

Bien qu'il ait chanté toute sa vie, Mario Lanza s'essaya dans plusieurs métiers avant de rencontrer, de façon tangible, sa bonne étoile. Elle lui apparut, sous la forme du professeur Koussevitsky, un jour que le jeune manoeuvre, déménageant un piano à l'Académie de Musique de Philadelphie, tenté par l'atmosphère tout artistique pendant qu'il attendait dans un corridor, donna libre cours au magnifique don qu'il portait en lui, et chanta sans contrainte, à plein gosier : "Vesti Le Giubba". Il y perdit son emploi, mais devint le protégé du célèbre directeur d'orchestre qui devait contribuer au développement de la remarquable voix de ténor que nous avons le plaisir d'écouter.

Bâti en athlète, il mesure 5 pieds 11½ pouces et pèse 180 livres. Il adore tout ce qui contribue à favoriser un embonpoint qui fait son tourment et l'oblige à une diète sévère. « Mon déjeuner normal, » dit-il, « consiste en un bifteck et trois oeufs tandis que pour me tenir en excellente forme, j'en suis réduit à une tasse de café noir, lorsque je dois faire la diète.

Très énergique, il cessa de fumer le jour où il s'aperçut que sa voix devait en souffrir. Il n'a jamais assez d'espace, et abhorre les pièces fermées. De sorte que partout où il va, les fenêtres s'ouvrent.

C'est avec un réel enthousiasme qu'il parle d'un voyage au Canada. « Je n'ai jamais vu de plus bel édifice que le Château Laurier d'Ottawa, » déclare-t-il. Lanza est d'ascendance italienne et espagnole.

Après avoir servi dans l'aviation américaine pendant trois ans au cours de la dernière guerre, il fit la connaissance de la soeur d'un bon camarade et l'épousa. Ils ont deux enfants. Il vante le sens de l'humour et le tempérament gai de sa femme. Mais il avoue qu'il déteste faire des emplettes et ne l'accompagne que rarement dans ce genre de corvée.

Il rend un bel hommage à sa mère qui « a eu une réelle et bonne influence pour le reste de ma vie, » aime-t-il à répéter.

Il n'est ni sportif ni grand intellectuel. Le chant, son beau métier, et sa famille, l'attrait pour les joutes de "football", comme tout Américain qui se respecte, remplissent les aspirations de sa vie actuelle. L.G.S.

Ci-contre, à droite, deux jeunes admirateurs, mélomanes et même musiciens, ont donné récemment un petit concert dans la loge de Lanza aux studios M.-G.-M., alors qu'il y tournait "The Toast of New Orleans". — Ci-dessous, Lanza, comme beaucoup d'autres chanteurs professionnels, trouve que les oiseaux ont souvent une jolie voix, mais qu'ils ne savent pas chanter, d'où cette lecon impromptue. — A droite, notre vedette, qui avait toujours vécu en appartement, est légitimement fier d'explorer son premier hôtel particulier de Beverly Hills.

Roman d'aventures

LE TEMPLE INVISIBLE

par LEO GESTELYS

Dans l'Inde fascinante, une aventure sur laquelle se greffera une idylle devant connaître une fin tragique.

Dessin de JEAN MILLET

CHAPITRE PREMIER

Un radiogramme inattendu

L'URGENCE que révélaient les termes concis du radiogramme avait incité Didier Avillanes à faire en toute hâte ses préparatifs de départ. Pour que son ancien camarade de guerre l'appelât avec une telle insistance il fallait que cet appel, presque un ordre, fût puissamment motivé.

En 1939, Avillanes, lieutenant de réserve, avait repris sa place de pilote dans l'aviation de chasse.

Pendant la première partie de la guerre, si justement dénommée une drôle de guerre, entre le 3 septembre 1939 et le début du mois de mai 1940, le jeune homme — il n'avait pas encore atteint sa vingt-cinquième année — avait connu la déprimante attente dans un camp, en pleine campagne, parmi les bois où se confondent les deux anciennes provinces d'Alsace et de Lorraine.

A cette époque, l'aviation n'était guère employée que pour donner la chasse aux appareils ennemis de renseignements ou pour accomplir outre-Rhin de semblables missions.

Le 11 mai, l'attaque allemande trouvait l'escadrille n'ayant pour ainsi dire pas combattu ; cependant des vides, déjà, s'étaient creusés dans ses rangs.

Brusquement, ce fut l'entrée dans la fournaise. La Belgique, d'abord, afin d'apporter une aide au roi Léopold. Enfin, l'aboutissement à Dunkerque où l'aviation maritime venait de se sacrifier afin de retarder, si possible, la formidable ruée des troupes allemandes, soutenues par leurs Messerschmidt.

Son Morane abattu au moment le plus tragique, tandis que l'embarquement se poursuivait dans un port infesté de mines, parmi les débris des jetées détruites, les carcasses de navires réduits en miettes par les bombardements sous le rougoiement sinistre des incendies. Didier, grièvement blessé, avait eu la chance d'être recueilli par un destroyer et d'arriver sain et sauf en Angleterre.

Là, encore, il avait connu de dramatiques heures. La guerre, pour lui, n'était pas finie. Après une longue convalescence au cours de laquelle il s'était lié d'amitié avec un autre blessé, pilote comme lui, Gérald Harway, de la Royal Air Force — lequel l'introduisit dans sa famille où le Français eut l'illusion de retrouver un véritable foyer — Didier reprit du service dans l'armée qui s'était constituée en vue de la libération.

En Algérie, le Français et l'Anglais avaient combattu côte à côte.

La paix reconquise, les deux amis avaient dû se séparer... mais en faisant serment que celui qui aurait besoin de l'autre n'avait qu'un appel à lancer. Et, ce matin même, Didier avait reçu un S.O.S. de son camarade.

Ce que le jeune homme s'expliquait mal, c'est pourquoi le radiogramme qui lui était transmis avait été lancé par Delhi. Jamais il n'avait entendu dire qu'un membre de la famille de Gérald Harway habitât les Indes ou bien y eût des intérêts.

Cependant, le fait était là. Gérald demandait à Didier de s'embarquer aussitôt que possible et lui annonçait qu'une somme couvrant largement ses frais de voyage l'attendait à Marseille, dans une banque dont il lui indiquait le nom.

Pas une minute il ne lui vint à la pensée d'éluder sa promesse. Il prit donc, en grande hâte, ses dispositions.

Sa situation était assez indépendante. Depuis sa démobilisation il était entré en qualité d'ingénieur — il possédait d'avant-guerre le diplôme de Centrale — chez un de ses oncles, lequel dirigeait une petite usine où l'on fabriquait des moteurs. Son rôle était encore assez mal défini et il avait souvent l'impression de se trouver en surnombre jusqu'à ce que l'abondance des matières permette une fabrication en série. Il n'eut donc aucune peine à obtenir un congé au bout duquel il était certain de retrouver son emploi.

Comme il n'eut pas à faire appel à la bourse de son parent, celui-ci se montra d'une grande bienveillance :

— Va, mon garçon, les voyages forment la jeunesse. Tu verras de beaux pays. Au retour tu me diras si, aux Indes, l'industrie des moteurs a atteint un certain développement. On doit y rouler en auto et se servir de tracteurs.

Le voyage de Marseille à Bombay se fit sans incidents.

Après les horizons marins, les couchers de soleil glorieux, les nuits étincelantes dont ses yeux s'étaient rassasiés, Didier fut déçu par la banalité de la grande cité commerçante.

Le message de Gérald Harway était si pressant que le jeune homme, à son grand regret, ne prit pas le temps de visiter les célèbres caves d'éléphants et d'Ellora, creusées dans la falaise pour la célébration du culte brahmanique d'abord, bouddhique ensuite.

Entre Bombay et Delhi, la monotonie des immenses plaines qui se déroulent de chaque côté de la voie ferrée, ne séduisaient pas davantage l'ingénieur dont l'imagination avait bâti d'avance un pays de féerie. Seules les haltes où se coudoyaient une population bizarre, aux fronts ornés de turbans, attirèrent son attention.

Ce fut à New-Delhi que devait le conduire l'auto qu'il arrêta en descendant du train.

Après avoir remonté la somptueuse avenue que bordent les blanches façades des palais officiels, le chauffeur s'engagea dans une ville d'exubérantes végétations entourant de palmiers, de roseraies, de feuillages et de fleurs exotiques, les bungalows bâtis pour les besoins et selon les goûts de la colonie britannique, quand celle ci régnait sur les Indes soumises.

Gérald Harway habitait dans l'un de ces bungalows au toit croulant sous les plantes grimpantes.

L'Anglais s'avança en hâte au-devant du voyageur :

— Pardonnez-moi, vieux camarade, si je ne suis pas venu au-devant de vous. Vous aviez reçu à bord toutes les indications nécessaires. Hier encore, j'étais à Srinagar, sur le territoire de Cachemire. J'avais quelques dispositions à prendre, des autorisations à obtenir du Maharadjah. Vous savez que l'Etat de Cachemire, même sous notre domination, avait gardé une sorte d'autonomie. J'avais dû relancer ce souverain à Jammu, sa capitale d'hiver où il se trouvait encore, puis retourner à Srinagar et, de là, à Rawalpindi afin de reprendre la voie ferrée. Grâce à Dieu, toutes les difficultés sont aplanies et c'est dans mon avion particulier que nous regagnerons la capitale cachemirienne.

Tout en parlant, l'Anglais guidait son ami à travers les allées touffues du petit jardin. Ils arrivèrent devant l'habitation et tandis que deux domestiques vêtus de blanc et coiffés de chignons cerclés d'or, ce qui les désignait pour des insulaires venus de Ceylan, déchargeaient les bagages, Gérald fit asseoir le voyageur dans un confortable rocking-chair, sous la véranda fleurie de roses grimpantes.

Des boissons glacées les attendaient.

— Maintenant, cher Gérald, m'expliquerez-vous ? Je vous croyais à Londres et je vous trouve propriétaire d'un édénique domaine à Delhi. Auriez-vous l'ambition d'y relever la sainte tradition d'un Gandhi ? Est-ce une conviction religieuse ou philosophique qui vous a conduit aux Indes, alors que s'en retire votre Gouvernement et que la guerre civile menace de submerger la doctrine de non-violence dont l'apôtre vient d'être assassiné ?

— Nulle de ces contingences n'a motivé mon départ pour les Indes et les luttes idéologiques me sont parfaitement indifférentes. Non, ce que je viens chercher ici... Mais je vous conterai cela plus tard. Vous devez avoir besoin d'un bain et d'un peu de repos.

Ce fut encore sous la véranda que les deux amis se retrouvèrent deux heures plus tard.

Didier, rasé de frais et reposé par son bain ne portait plus les marques du voyage par une température déjà très chaude qu'aggravait encore la poussière montant des immenses plaines roussies par un implacable soleil.

A côté de ce qu'il avait vu entre Bombay et Delhi, le jardin qui entourait le bungalow lui paraissait une réduction du Paradis terrestre.

Le thé était servi à l'anglaise et les deux camarades y firent honneur.

L'ALPINISTE

A monsieur André Magne, poète de France, et ma main tendue vers sa franche amitié.

A l'assaut des plus purs espaces de la rime
Le poète s'attaque aux Alpes de l'esprit,
Lentement les gravit, son regard vers la cime,
Et sans cesse il s'absorbe, hésite et réfléchit . . .
Qu'un obstacle se pose au-dessus de l'abîme
Il lance sa pensée aux angles d'un appui,
S'en assure et d'un pas glorieux il s'anime
Et s'y hausse et d'un bond embrasse l'infini.
Et dès lors, voisinant les sphères créatrices,
Il se grise aux parfums des plus chères délices
Et flambe d'allégresse au jour resplendissant.
Or les blondes clartés peuvent s'éteindre toutes,
Les étoiles s'enfuir dans un ciel en déroute
Puisqu'il est immortel et brille maintenant.

Ste-Geneviève de Pierrefonds, Qué. ROSARIO VENNE.

Enfin, Gérald qui était demeuré à peu près muet, comme absorbé par ses pensées, se décida à parler :

— Tout d'abord, cher vieux garçon, merci de m'avoir fait confiance et d'avoir tout quitté sur mon appel.

— Ne nous étions-nous pas juré d'accourir au premier appel si l'un de nous avait besoin de l'autre ?

Silencieusement mais chaleureusement l'Anglais secoua la main du Français.

— Vous avez donc supposé que j'avais besoin de votre aide et vous êtes venu, sans une hésitation. C'est généreux, c'est...

Il ne trouva sans doute pas le mot français, car la conversation avait lieu dans cette langue, mais son regard compléta éloquemment la phrase.

— Me suis-je trompé ? questionna Didier.

— Certes non, car ce que je vais exécuter comporte peut-être des dangers.

— Alors, doublement merci, mon camarade, d'avoir songé à moi pour les partager. Mais de quoi s'agit-il ? J'ai hâte de savoir...

— Vous savez que la chaîne de l'Himalaya, avec ses sommets qui sont les plus hauts de la planète, a toujours tenté les explorateurs. Le mont Everest, par exemple, ce toit du monde avec ses 8,932 mètres, le Gaurisonkar qui en compte 7,145, et tant d'autres géants, tel le Parbat de 8,115 mètres, dans le Cachemire, et le Karakaram avec ses quatre glaciers et son sommet culminant de 8,591 mètres. Nombreuses furent les tentatives pour vaincre ces sommets. Certaines se terminèrent par des catastrophes, telle celle de mes compatriotes Irvin et Mallory en 1914, qui ne revinrent jamais, l'expérience allemande de 1932, au Manda Dewi, où périrent trois alpinistes et quelques porteurs indigènes, suivie, en 1937, par un second échec plus grave encore, puisque huit explorateurs et neuf porteurs furent ensevelis sous les neiges du même sommet. Ne croyez pas que vos compatriotes ne firent point les mêmes héroïques entreprises, mais vous devez être au courant de leurs efforts, notamment de l'expédition de 1932, à l'extrémité de l'Himalaya, dans le massif du Karakaram. C'est sur leur piste que se lança, en 1939, peu de temps avant la guerre, un groupe d'alpinistes endurcis auxquels se joignirent quelques savants de diverses nationalités. Cette expédition était financée par un particulier. Elle eut d'abord comme objectif le territoire du Népal, malgré le peu de bienveillance du maharadjah, lequel donnait comme excuse à ses atermoiements les superstitions de ses sujets attribuant certaines calamités dont ils avaient été frappés, épidémies, disette ou inondations, aux tentatives faites pour vaincre le géant inviolé qu'était alors Everest. Devant ces obstacles, on se rabattit sur le Hidden Peak, situé en territoire cachemirien, région lointaine, exigeant une longue marche d'approche, de très nombreux porteurs pour le transport du matériel et d'une grande quantité de vivres. Plus d'un million devait être engagé : un million d'avant-guerre s'entend. Mon oncle, sir Olivier Harway, s'offrit pour faire la moitié de la somme. Inutile de vous fatiguer par des détails minutieux. A l'époque voulue l'expédition était à pied d'oeuvre. Des dépêches reçues au bureau indien de Sherda, le plus proche de la frontière, annonçaient que les conditions climatiques, étaient favorables. Vers la mi-avril, la petite troupe se trouvait à Srinagar, capitale de l'Etat. Brusquement, les nouvelles cessèrent, toute liaison fut interrompue. Bien entendu, des recherches furent faites avec l'aide des autorités du Cachemire. Le gouverneur de la province de Srinagar se montra d'un dévouement parfait ; on apprit que l'expédition s'était lancée dans le difficile passage du Zoji-la. Suivant l'habituelle technique, trois groupes avaient été formés : le second ne devant prendre le départ qu'une fois le col franchi par les deux autres. Sir Olivier faisait partie du premier groupe qui devait s'arrêter à Dras, sur l'autre versant, et y attendre le second. Jamais l'ordre de départ ne parvint à ce second groupe, jamais on n'eut la moindre nouvelle de mon oncle, de ses deux camarades, l'un Anglais, l'autre Suédois, pas plus que des indigènes qui leur servaient d'escorte...

— Un affreux accident, sans doute...

— Sans doute... répéta l'Anglais d'un ton dubitatif. Un accident survenu au cours de ces cinq étapes et sur lequel aucun survivant n'a pu donner la moindre explication. Au Point-de-Voie, terminus de la route, à l'entrée de la vallée de Sind, à vingt-cinq kilomètres à peine de Srinagar, il semble qu'un rideau de fer se soit abattu sur ces malheureux.

— En montagne, de pareils désastres sont malheureusement explicables.

— Certes. Et le Zoji-la n'en est pas à ses premières victimes ; mais le temps était beau, nulle trace d'avalanche, pas de chutes de neige ni de brume pouvant faire perdre sa route à la petite caravane, et puis...

— Et puis ?

— Deux faits troublants auxquels j'ai souvent pensé depuis que la guerre est terminée : le premier, une lettre anonyme que mon oncle avait reçue à Londres, à la veille de s'embarquer pour Bombay. Il était menacé de mort s'il ne renonçait pas à financer l'expédition et à y prendre part.

— De mort ? Et d'où parvenait ce message ?

— La lettre, écrite en anglais, avait été postée à Londres. Le second fait est plus intéressant. Il eut lieu au cours des récentes émeutes. Un homme arrêté par la police anglaise peu de temps avant l'évacuation de nos troupes, affirma qu'il savait ce qu'étaient devenus les explorateurs et s'offrit à guider celui qui aurait confiance en lui vers le lieu où ils avaient été emprisonnés. Il parlait aussi d'un prodigieux trésor. Ces révélations avaient été entendues par un officier de police, lequel avait gardé le souvenir de la lamentable fin de l'expédition de 1939. Rapatrié, un hasard le mit en ma présence. Sir Olivier Harway est mon parent, le frère aîné de mon père. Vous comprenez, *old boy*, que je veuille avoir le coeur net de cette affaire. Les notes de l'officier de police étaient incomplètes, sa mémoire peu sûre. N'importe, si vous voulez partager les risques, nous partirons demain pour le Srinagar, par le premier groupe. C'est dans la vallée de l'Indus, à Ottingham, a dit l'Hindou, que l'on doit trouver la solution de l'énigme.

— Et cet homme, avez-vous pu le retrouver ?

— Impossible. Il s'agissait d'un criminel. Il a été pendu.

— Bon. Je suis avec vous, n'en doutez pas.

— *Well*. Et maintenant, reposons-nous. Demain l'expédition sera en marche.

II

Face au désert

A Srinagar, où ils s'étaient rendus en avion, les deux camarades furent forcés de faire un séjour plus prolongé qu'ils ne l'auraient voulu, mais il fallait recruter les coolies nécessaires pour le passage du redoutable col du Zoji-la et la marche vers la haute montagne, si la piste des explorateurs devait se retrouver en ce sens.

Un shikari ayant le commandement des porteurs, un boy capable de faire cuire la nourriture, deux courriers afin d'assurer la liaison, durent être engagés et équipés. Entre-temps, l'Anglais et le Français avaient élu domicile dans un *house-boat* amarré sur le Dhar-Lake, car une des caractéristiques de l'Etat de Cachemire est l'interdiction faite à tout étranger d'y posséder une habitation.

Certes, le pittoresque de cette existence entre ciel et eau, face à un horizon que bornaient les cimes neigeuses d'un vaste cirque de montagnes, pouvait séduire les deux Européens. Tout le long de la Jhelum et des canaux aux eaux tranquilles, les maisons alignaient leurs façades ornées. Autour de la vaste mosquée de Shah Hamaden, une foule enrubannée grouillait de toute sa vie exubérante. Musulmans, pour la plupart, car cet Etat hindou compte une forte majorité de disciples du Prophète.

A quelques kilomètres, Gérald et Didier eurent le loisir de visiter le grand temple de Mariand dont les puissantes colonnes sont des vestiges d'un passé qui remonte à la conquête de l'Inde par Alexandre.

Enfin tout fut réglé : les vivres expédiés au terminus de la route praticable aux camions et aux autos au lieu dit le Point-de-Voie, à l'entrée même de la vallée du Sind.

A Voie, il fallait se procurer des chevaux, à Gund, camper sous la tente.

A peine tracée, la piste que suivaient les deux jeunes hommes serpentait vers la haute vallée, encerclée entre des montagnes majestueuses. Bientôt le chemin se rétrécissait au point de n'être plus qu'une étroite gorge. On fit une courte halte dans le pauvre village de Shitakari. Sonnemarg, la dernière étape, n'était plus éloigné que de trois kilomètres.

— Voyez-vous, old boy, c'est de Sonnemarg que mon oncle lança son dernier télégramme. Nous questionnerons le postmaster, mais il a été changé depuis 1939 et je n'espère rien de cette conversation.

— En somme, cher ami, d'après ce que vous m'avez appris, sir Olivier n'était qu'un alpiniste amateur. Quel intérêt l'avait fait s'occuper de cette expédition dangereuse ?

— Mon excellent oncle était un savant, je vous l'ai dit : l'ethnographie le passionnait. Il venait de publier une étude fort remarquée sur les pratiques religieuses des Behtkachis.

— Les Behtkachis ? C'est la première fois que j'entends prononcer ce nom barbare.

— Les Behtkachis sont, comme les Parsis, des adorateurs du feu. Leur secte qui fut puissante, a été fondée par un certain Behtkach, considéré comme des Janissaires, garde particulière et fidèle du sultan Amurat Ier qui conquit la Macédoine et la Thrace. Les réformes d'Ataturek, lequel ferma dervicheries et congrégations, les chassèrent d'Europe. Ils émigrèrent en Asie afin d'y reconstituer les anciens couvents fondés par leurs aïeux, les Tékilès. Ce qui caractérise cette secte, jadis nombreuse, c'est la présence de femmes pour la célébration du culte, un culte mystérieux que les initiés se transmettent oralement.

— Et sir Olivier avait pu surprendre les secrets de cette secte.?

— Pas tous. Je suppose qu'il comptait sur son séjour aux Indes pour compléter son savoir. Mon père l'avait entendu affirmer que le grand prêtre, le Dédé-baba, comme on le nomme, séjournait dans un pays perdu, sur le territoire de Cachemire.

— Très intéressant. Malheureusement, sir Olivier n'a pas dû avoir le temps de se mettre en rapport avec ce haut personnage.

Pas plus qu'aux précédentes étapes et, malgré l'aide de leur sherpa, — un Thibétain intelligent et serviable, lequel parlait, en plus des langues indigènes, un anglais fort compréhensible pour Gérald Harway — personne ne put fournir sur les explorateurs passés en 1939, le moindre détail utilisable.

A Baltal la neige tombait, recouvrant le sol d'une couche épaisse. [*Lire la suite page* 24]

Nouvelle

JEAN DE LÀ-BAS

par D. FEL

Mademoiselle Loetitia !

Le valet courait, mais bien que ce fût avec beaucoup d'essoufflement et de gestes inutiles, le ventre en avant, il n'allait pas beaucoup plus vite qu'en marchant et cela lui ôtait toute la dignité conférée par une silhouette bedonnante mais grave, un gilet rayé et des cheveux gris.

— Mademoiselle Loetitia !

Il voyait les chiens mais il ne la voyait pas, elle. Les trois bêtes couraient dans la prairie, au delà du parc. Il les devinait plutôt, aux taches blanches, fauves, bondissant sur l'herbe, à leurs aboiements que le vent lui apportait. Et parce qu'il n'aimait pas aller si vite, il protesta avec intempérance contre la demoiselle de compagnie qui lâchait les chiens malgré la défense de Madame, qui n'entendait pas suffisamment vite les ordres de Madame, qui ne satisfaisait pas rapidement Madame.

La vie de Louis tournait autour de Madame et si grande était son admiration pour elle qu'il avait même, pendant la guerre, réussi à la communiquer à l'occupant Peut-être, après tout, que la silhouette de Madame avait suffi à les intimider. On n'était pas pour rien duchesse de Chandeysson-Saulagre, prénommée Victoire-Amarante-Sophie-Lucie-Aglaé, on ne mesurait pas en vain un mètre soixante-douze et on ne présentait pas un profil de vautour avec des yeux rapprochés, noirs, perçants comme ceux du grand condor des Andes, si cela ne devait servir à mater un petit hobereau prussien qu'une jambe en partie détruite sur le front russe rendait timide et qui avait la sottise de croire qu'il ne gardait rien ou pas grand'chose dans ce petit village de Vendée.

Bien entendu Victoire-Amarante-Sophie, duchesse de Chandeysson Saulagre l'avait, avec sa garde, relégué dans les communs, conservant la chambre où avaient dormi tour à tour, François 1er, Henri II et Louis XIV, au réseau de résistance ; ceci par prudence d'une part parce que cette chambre était réputée pièce de musée intouchable, incomestible, de l'autre parce qu'un souterrain y débouchait. Mais ceci Louis l'ignorait.

— Mademoiselle Loetitia !

Louis courait, c'est-à-dire que son front suant lui donnait l'impression d'une certaine vitesse que le lent passage des arbres de l'allée ne corroborait pas. Mais sa fureur et le manque de sérénité de sa pensée augmentaient dans le même sens que ses impressions.

— Eh bien ! Louis ?

Il eut l'impression, — il vivait d'impressions fausses, — qu'il s'arrêterait net, mais ses freins étaient rouillés et il parcourut encore cinq ou six mètres, de sorte qu'il lui fallut revenir sur ses pas. Le temps pris par cette manoeuvre suffit à rétablir le calme, sinon dans son corps rondelet secoué par une respiration haletante, du moins dans son âme qu'acheva d'ensoleiller la vue de Loetitia toute blonde et rose dans sa robe de deuil.

— Fillette, avait dit Victoire-Amarante, lorsqu'elle était arrivée d'Indochine, orpheline, ruinée, désespérée, dans une pauvre petite robe couleur de ciel, chez moi on garde les traditions et on porte le deuil. Les morts nous ont fait assez de bien dans leur vie pour qu'on supporte d'être embêté un peu par eux, après leur départ. Je veux que tu portes du noir et puisque je l'exige je dois le payer.

Loetitia s'était bien un peu demandé, par la suite, si un trousseau abondant et élégant de linge blanc faisait partie du deuil tel que le comprenait la duchesse, mais elle avait eu le bon sens de ne pas remercier celle-ci, qui détestait toutes les manifestations de gratitude, et cependant de faire admirer de manière très audible chaque pièce, par les trois chiens rassemblés dans sa chambre qui ouvrait directement sur celle de sa marraine.

— Madame, commença Louis...

— Très bien Louis, interrompit Loetitia, j'y vais.

Elle claqua dans ses mains pour attirer l'attention des chiens qui, obéissants, vinrent se faire mettre leur laisse. Elle mit le pékinois dans les bras du valet qui le reçut comme si elle lui remettait les clefs de Paris et partit en folâtrant avec le basset et un corniaud de la plus affreuse espèce. La duchesse se montrait très éclectique dans ses choix et n'accordait pas un culte fidèle à la beauté.

Cependant Louis avait l'impression de ne pas avoir accompli toute sa commission.

— Mademoiselle Loetitia ? appela-t-il en détresse.

— La jeune fille déjà à plus de cent mètres, se retourna.

— Madame fait dire à Mademoiselle, hurla-t-il...

— Que Mademoiselle doit rejoindre Madame, continua Loetitia en chantonnant, tournant sur ses talons pour se défaire du corniaud qui jappait autour d'elle.

— Mademoiselle Loetitia, gémit derechef le domestique croyant qu'elle reprenait sa course Madame m'a dit de prévenir Mademoiselle que M. le Duc est arrivé.

Il s'arrêta triomphant, se permit un instant de repos, satisfait de lui. Loetitia aussi s'était arrêtée, stupéfaite, horrifiée par la nouvelle.

Elle se répétait intérieurement : « Jean est arrivé ! » avec désespoir. Ce Jean qu'elle ne connaissait pas, le neveu, l'héritier de la duchesse et que celle-ci voulait lui faire épouser comme cela, sans savoir si les deux jeunes gens se plairaient. Et ce Jean ne pouvait lui plaire parce qu'elle en aimait un autre qu'elle avait très peu connu aussi, là-bas en Indochine, au moment du pillage de la plantation et de l'assassinat de ses parents.

Il s'appelait Jean aussi et, à ses yeux, il demeurait sans autre nom parce qu'elle l'avait très mal entendu au début et qu'elle n'avait pas osé le faire répéter, dans ce salon colonial où elle servait le thé, jeune fille aimée et fortunée, entourée d'une famille heureuse. Et puis tout de suite cela avait été la catastrophe ; l'attaque impromptue, inattendue, terrifiante, l'envahissement sauvage, la trahison des domestiques et la mort au milieu des meubles saccagés, des tentures arrachées, des flammes, des cris. Puis, après, l'évanouissement miséricordieux, la renaissance dans la nuit, dans l'auto en fuite que conduisait ce Jean de là-bas à travers les plantations, la jungle, sur la piste de terre rouge.

Elle frissonna rétrospectivement, du même frisson qu'autrefois lorsque à demi délirante, épuisée de fièvre et de soif, elle sanglotait sur l'épaule secourable et sûre tandis que son sauveur en alerte, surveillant les alentours, menait à une allure folle son auto miraculeusement récupérée.

Elle se souvenait vaguement de son séjour à l'hôpital coupé par ses rares visites qui la fleurissaient, la comblaient de bonbons et d'amour. Non d'un amour qu'il lui offrait, mais de celui qu'elle lui vouait, muet, reconnaissant, plus encore que de son sauvetage, pour son amicale fidélité dans la misère. Toutes ses connaissances l'avait abandonnée seule sur ce lit de malade et c'était finalement les autorités régionales qui l'avaient rapatriée. Cela s'était décidé très vite, sans qu'elle pût avertir Jean, son Jean de là-bas aux bons yeux tranquilles.

Une larme roula sur sa joue juste au moment où Louis la rejoignait.

— Mademoiselle pleure, gémit-il avec compassion. Mademoiselle veut-elle...

Il ne pouvait rien lui offrir d'autre que le pékinois qu'il tenait dans ses bras, mais il voulait lui montrer la peine qu'il éprouvait.

— Mademoiselle fond en eau parce qu'elle a un moucheron dans l'oeil dit vivement Loetitia. Ne vous inquiétez pas, Louis. Tenez voici les chiens. Il faut que je passe dans ma chambre avant d'aller au salon.

Elle réussit à rire afin de le rassurer complètement et s'enfuit. Ainsi était-elle, ne pouvant tolérer que la moindre douleur vînt à d'autres par elle, redoutant le chagrin du vieux Louis et se sachant vaincue d'avance par le désir que la duchesse exprimait clairement de la voir épouser son neveu, ce neveu qui remplaçait le fils qu'elle n'avait jamais eu ; vaincue parce qu'elle vivait de l'aumône que lui faisait sa marraine et aussi de l'affection qu'elle lui accordait généreusement ; vincue parce qu'elle savait que la duchesse ne l'obligerait à aucun mariage, mais qu'elle mesurait par avance la profondeur affreuse de sa déception, d'avance vaincue parce qu'elle croyait qu'elle ne pourrait jamais plus revoir son Jean de là-bas et qu'elle ne savait pas si celui-ci avait voué pendant un temps, autre chose qu'une amitié compatissante.

[*Lire la suite page* 58]

Loetitia sentit la présence de Jean pendant les dernières mesures de la valse.

Dessin de JEAN MILLET

Pour un cadeau qui sera apprécié, adressez-vous à votre bijoutier

Seul un bijoutier

peut guider le choix d'une montre suisse de qualité!

Votre bijoutier connaît à fond *toutes* les montres et sait en quoi diffère la montre suisse de qualité à ancre empierrée de la montre ordinaire. Sa compétence et son habileté en font le conseiller le mieux qualifié pour choisir le genre et le modèle de montre qui vous conviennent. Il vous donnera l'assurance que toute bonne montre suisse peut se réparer rapidement et à peu de frais. Rien d'étonnant donc que sur 10 bijoutiers, 9 portent une montre suisse!

Les Fabricants Suisses d'Horlogerie

Si vous cherchez un cadeau, voyez votre bijoutier. Il connaît "Le Secret de la Montre Suisse de Qualité."

FÉDÉRATION SUISSE FABRICANTS D'HORLOGERIE

LA MESURE DU TEMPS— UN ART PROPRE AUX SUISSES

CACAO — BASE DE *l'alexander cocktail*

BLACKBERRY — *le merveilleux arome du fruit*

CURAÇAO — A BASE DE *veritables oranges de curaçao*

ANISETTE — *pure... frappée... ou à l'eau*

APRY — *l'âme de l'abricot*

MENTHE — *la qualité type*

Après un bon dîner . . . rien n'égale l'excellence de ces liqueurs renommées

MARIE BRIZARD

IMPORTÉES DE FRANCE

MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

Pain de légumineuses au four

2 tasses de haricots secs cuits et écrasés
¼ de tasse de piment vert haché
1 petit oignon finement haché

2 c. à tb. de shortening
1 tasse de mie de pain
1 c. à thé de sel
1 oeuf légèrement battu
½ tasse de tomates
⅛ de c. à thé de poivre

Faire revenir l'oignon et le piment vert dans le shortening, laisser cuire 10 minutes. Mettre dans un bol avec tous les autres ingrédients, dans l'ordre donné. Bien mélanger et faire cuire dans un plat à gratin beurré au four de 350° F. 30 minutes environ. Servir avec une sauce aux tomates.

Sauce aux tomates

2 c. à tb. de beurre
1½ tasse de jus de tomates
1 gousse d'ail écrasé
3 c. à tb. de farine

Mettre dans une casserole le beurre, l'ail et la farine. Délayer avec le jus de tomates et faire cuire en brassant jusqu'à épaississement. Assaisonner au goût.

Rouleau aux pommes

2 c. à tb. de beurre
1½ tasse de farine
½ c. à thé de sel
1 oeuf
2 c. à tb. de sucre
3 c. à thé de poudre à pâte
½ tasse de lait

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Mettre dans un bol. D'autre part, défaire en crème le beurre avec le sucre. Ajouter le jaune d'oeuf et le lait et verser le tout sur la farine. Délayer vivement jusqu'à obtention d'une pâte molle mais non collante. Etendre avec les mains à ½ pouce d'épaisseur. Badigeonner de beurre fondu, couvrir de pommes tranchées minces, saupoudrer généreusement de sucre et de cannelle. Rouler et couper en tranches de 2 pouces. Mettre dans un plat à pouding beurré. D'autre part, faire un sirop avec 1 tasse de cassonade et 1½ tasse d'eau, verser sur les rouelles de pâte. Faire cuire à 400° F. 40 à 45 minutes et servir chaud.

Gelée de concombre et de tomates

2 c. à tb. de piment vert finement haché
2 c. à tb. de piment rouge doux
1 c. à thé d'oignon râpé

1½ c. à tb. de gélatine
1 concombre finement haché
2 c. à tb. de sucre
½ c. à thé de sel
¼ de tasse d'eau froide
1 tasse de tomates
le jus d'un citron
laitue et mayonnaise

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide. Hacher finement le concombre sans y mettre les graines. Faire chauffer les tomates et y faire dissoudre la gélatine parfaitement. Ajouter tous les ingrédients. Bien mélanger et verser dans de petits moules individuels humectés d'eau froide. Laisser prendre ferme, démouler sur des feuilles de laitue croquantes et servir avec mayonnaise.

Mayonnaise

½ c. à thé de moutarde
½ c. à thé de sel
¾ de tasse d'huile à salade
1 jaune d'oeuf
1 c. à thé de sucre
1 c. à tb. de vinaigre
1 c. à tb. de jus de citron

Mettre dans un bol la moutarde, le sucre et le sel. Ajouter l'oeuf bien mélanger puis y mettre le vinaigre, battre au moussoir en ajoutant l'huile seulement quelques gouttes à la fois au début. Quand la sauce épaissit, y mettre plus d'huile à la fois et en dernier, y ajouter le jus de citron.

Salade santé

1 tasse de céleri taillé en minces filets
½ tasse de raisin sec sans pépin
1 tasse de chou finement haché
2 carottes moyennes râpées

Mettre le tout dans un plat à salade sur un lit de laitue croquante et servir avec une mayonnaise au fromage.

Mayonnaise au fromage

1 paquet de fromage à la crème

4 c. à tb. d'huile
2 c. à tb. de vinaigre
2 c. à tb. de crème
½ c. à thé de sel
¼ de c. à thé de paprika
persil frais

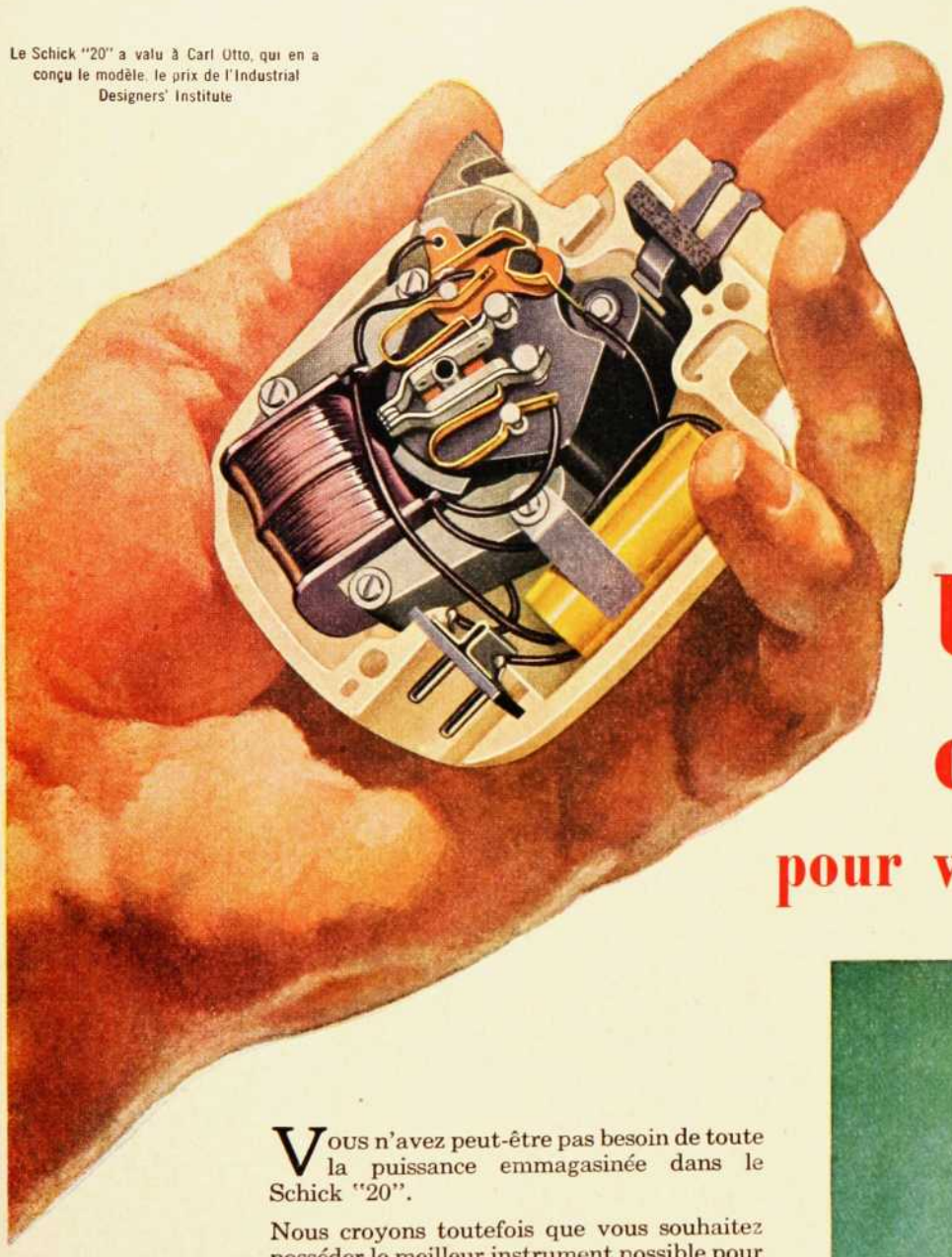
Bien mélanger l'huile, le vinaigre, le paprika et le sel. Défaire en crème le fromage, ajouter la crème puis incorporer graduellement le mélange d'huile et 2c. à tb. de persil frais haché.

6 services.

On croirait *vraiment* que le Géant Vert cueille à même l'épi les boîtes du savoureux blé d'Inde Niblets, tant il est frais et succulent! Les grains tendres à la pulpe sucrée sont détachés de l'épi *au moment fugace où ils sont le plus savoureux. Aussitôt mis en boîte,* ils conservent indéfiniment intacte cette délicate saveur. Soyez les premiers à vous délecter de cette variété exclusive de "blé d'Inde en épi . . . sans l'épi!" Premiers rendus, premiers servis . . . chez l'épicier du coin!

Blé d'Inde SUCRÉ DE MARQUE Niblets

Fine Foods of Canada Limited, Ste-Martine, Québec . . . qui mettent aussi en boîte ***les pois de marque Green Giant*** *et le blé d'Inde en crème de marque Del Maiz.*



Le Schick "20" a valu à Carl Otto, qui en a conçu le modèle, le prix de l'Industrial Designers' Institute

Le plus puissant moteur en miniature. Rendement vérifié par le plus petit dynamomètre en existence. Véritable moteur rotatif. Le plus puissant jamais construit par Schick. Doux, silencieux, précis. C.A. ou C.C.

Une petite centrale d'énergie...

pour vous raser à la perfection!

Vous n'avez peut-être pas besoin de toute la puissance emmagasinée dans le Schick "20".

Nous croyons toutefois que vous souhaitez posséder le meilleur instrument possible pour vous raser—le meilleur à tous points de vue. C'est pourquoi nous avons entrepris d'équiper ce superbe rasoir du plus puissant moteur-miniature au monde.

L'axe du rotor a subi trois alésages de précision, tout comme s'il s'agissait d'un puissant moteur d'avion, et a été ajusté à la main. Au dynamomètre, le moteur a donné 8,500 tours-minute, le double du régime d'un moteur d'automobile.

Résultat: . . . une pression du commutateur (exclusif à Schick) suffit pour actionner cette minuscule centrale d'énergie qui vous rasera à la perfection. Il n'y a pas à s'y tromper, c'est *le meilleur rasoir de son genre* pour vous assurer, rapidement et facilement, une barbe rase et impeccable.

Les "têtes coupantes" à haute vélocité du Schick sont alourdies aux endroits voulus afin de vous permettre de ne passer qu'*une fois* là où il faudrait passer *deux fois*.

Avant même de vous en être rendu compte, grâce au Schick "20", vous avez le visage parfaitement rasé de frais, sans éraflure, sans pincement . . . et pas un poil n'a été oublié.

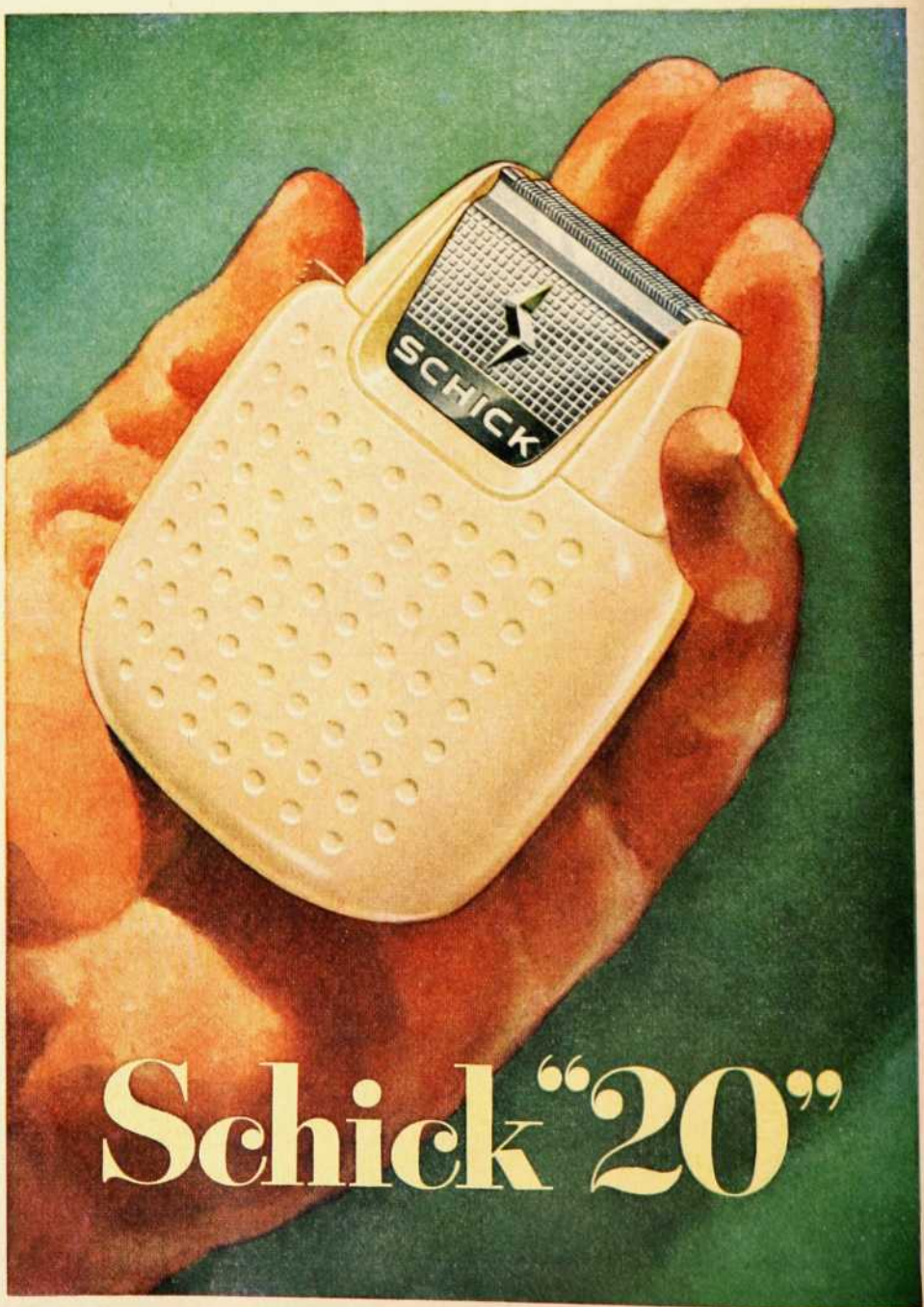
Voyez le Schick "20" chez n'importe quel marchand . . . Admirez sa beauté ravissante, son superbe étui "Caddie" pour le voyage ou la salle de bain. Prenez-le dans votre main pour en apprécier la forme pratique et la légèreté . . . Vous voudrez vous en procurer un . . . "C'est le meilleur rasoir de tous les temps."

Votre marchand vous montrera aussi le Schick Super à prix populaire. Schick (Canada) Limited, Toronto. Agences de service dans les principales villes.

Schick "20" $32.75 • Schick Super $29.50

Plus d'hommes se rasent avec un Schick qu'avec tout autre rasoir électrique

..mieux fabriqués pour mieux raser



A BORD DU "NOOTKA"

TANT VAUT LA CUISINE, TANT VAUT LE MARIN...

Les cuisiniers et les commis aux vivres doivent avoir des talents variés lorsqu'ils servent à bord d'un destroyer naviguant en temps de guerre.

En cas de bombardement ou de « poste de combat », ils doivent non seulement s'occuper de leurs propres tâches, mais en plus, faire partie de l'équipe des canonniers ou des préposés à l'approvisionnement des munitions.

Les cuisiniers et les commis aux vivres du *Nootka*, commandés par le lieutenant J. E. Drummond, d'Ottawa, doivent préparer et servir les repas de 265 personnes, soit des viandes rôties, grillées ou frites, des salades, des légumes, des tartes, des gâteaux, du pain et des desserts de toutes sortes.

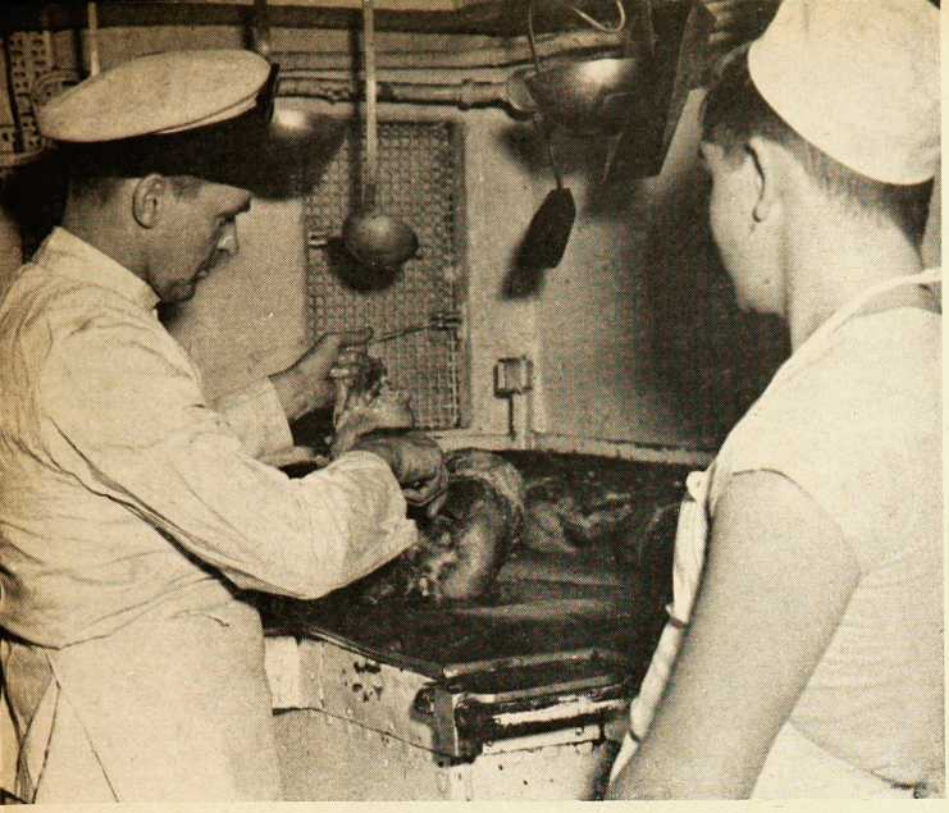
La cuisson du pain au cours d'un bombardement n'est pas chose facile. Si, au moment où la pâte est prête à lever et à fermenter, les canons ennemis commencent à tirer, toutes les préparations sont à recommencer, car la pâte retombe... expérience fort désagréable pour le boulanger.

Il se peut aussi que la sonnerie de « poste de combat » se fasse entendre en plein milieu des préparatifs d'un repas et que la plupart des cuisiniers doivent quitter les lieux en vitesse en direction des canons, laissant les derniers préparatifs à l'officier de quart.

Un potage crème de légumes, des biftecks, des oignons grillés, une purée de pommes de terre, un légume, une tarte à la crème, du pain, du beurre et du thé, du café ou du lait au choix, voilà un menu typique à bord du *Nootka*.

Apprêter un repas sur un destroyer est autre chose que de faire la cuisson dans les spacieuses cuisines qui se trouvent dans les établissements de commerce comme les grands restaurants. Bien que les cuisinières, les fours électriques, la peleuse de pommes de terre, etc., soient de premier ordre, l'espace pour travailler et se mouvoir n'est pas beaucoup plus grand que celui dont dispose la maîtresse de maison dans sa propre cuisine. Cependant, grâce au travail organisé des cuisiniers et des commis aux vivres qui adoptent des régimes alimentaires adéquats, les repas pour 265 personnes sont apprêtés, cuits et servis sans trop de difficulté.

Napoléon connaissait déjà l'importance d'avoir de bons cuisiniers quand il a dit : « une armée marche sur son ventre ». En mer, le rôle des cuisiniers est tout aussi important, car les rigueurs de la vie à bord d'un destroyer en temps de guerre et l'air salin aiguisent l'appétit et une bonne nourriture contribue au bien-être de l'équipage. A preuve, le *Nootka* compte 16 cuisiniers et commis aux vivres.



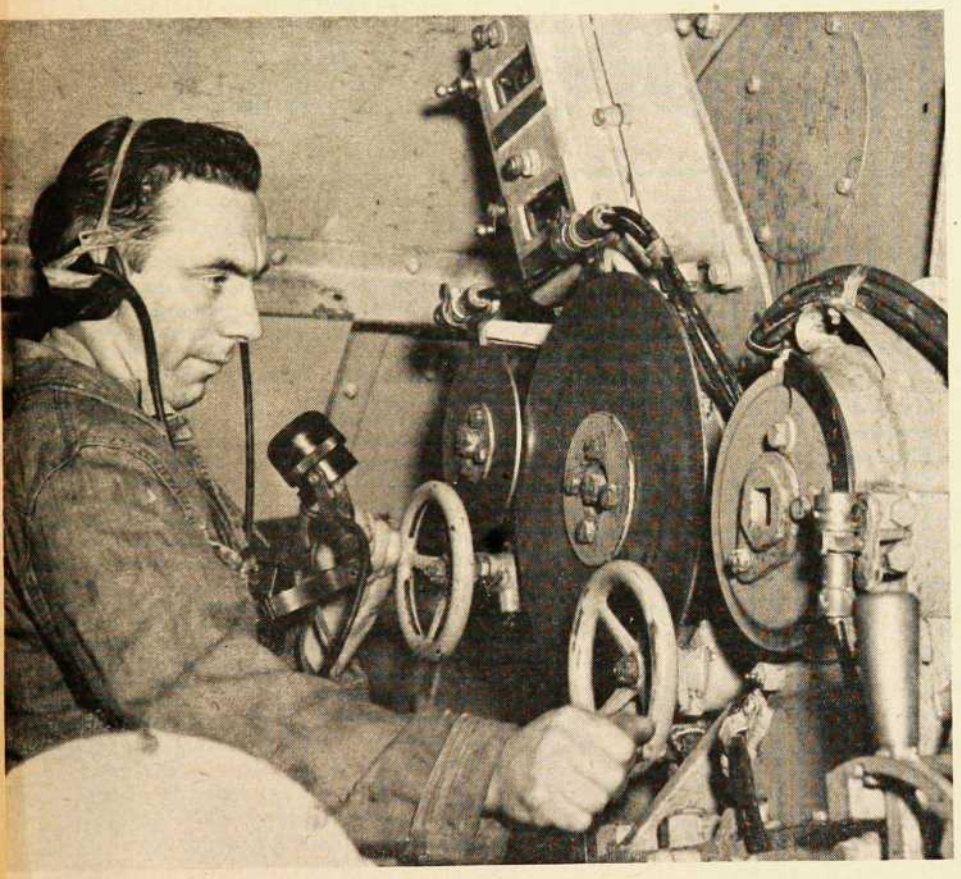


Photo du haut, le premier maître (à gauche) montre au matelot de 2e classe comment on désosse un jambon. — Ci-dessus, là où il est vu que l'un des premiers cuisiniers du bord peut également servir en qualité de viseur sur l'un des canons de quatre pouces. — Ci-contre, un matelot de 2e classe est à cuire du bon pain, mais malheur si les canons se mettent à tonner : la fournée de droite, qui n'est pas encore cuite, sera toute à reprendre. Photos de la Marine royale canadienne.

Ci-contre, flanquée de pavillons surmontés de pergolas, l'étudiant de chez nous qui a vécu à Paris reconnaîtra, non sans émotion, la *Maison canadienne*, qui fut peut-être sa *maison*. Cette réalisation fut rendue possible en 1924, grâce à la générosité de feu le sénateur Marcellin Wilson.

LA CITÉ UNIVERSITAIRE DE PARIS

UNE VILLE DANS UNE VILLE

par FRANÇOISE GOSSART

C'EST une ville véritable qui attend le visiteur lorsque, débouchant de l'autobus ou du métro, celui-ci traverse le boulevard Jourdan et s'aventure dans la Cité Universitaire. On dirait un vaste jeu de construction que quelque enchanteur aurait par fantaisie déposé dans un parc magnifique.

Née il y a 25 ans puisque sa première fondation, due à la générosité d'un industriel français, E. Deutsch de la Meurthe, fut inaugurée en juillet 1925, la Cité Universitaire n'a cessé de s'accroître malgré un temps d'arrêt de 4 ans pendant la guerre et l'occupation. Elle comprend maintenant 27 maisons avec 3,700 chambres pouvant loger 5,000 étudiants dont 75% sont étrangers. Cinquante nationalités s'y mêlent et l'on voit déboucher, bras dessus bras dessous, de ces avenues au doux silence provincial des adolescents de toute race et de toute couleur, rassemblés des extrémités du monde.

Défi à nos civilisations industrielles harassantes et malsaines, la Cité a été construite sur l'emplacement même de l'ancienne « zone », où s'accumulaient autrefois les misères et les maladies les plus sinistres. La destruction de ces fortifications insalubres qui font place à un espace aéré et vivifiant est le symbole même de l'effort d'une société, qui cherche à se renouveler par l'éducation hygiénique et saine de son élite intellectuelle.

Ville jeune, ville cosmopolite, ville neuve où la joie de connaître se rencontre avec la joie sportive de vivre en plein air, à l'ombre d'arbres verts dans un quartier sain et paisible à dix minutes de cette Sorbonne, que 5,000 garçons et filles sont venus connaître et aimer. Moderne Tour de Babel, ce n'est pas pourtant la diversité des langues et des nationalités qui l'a empêchée de s'élever et de s'accroître. En effet, et c'est là ce qui constitue l'originalité essentielle de cette réalisation, la Cité n'est pas une oeuvre uniquement française, mais le résultat d'une coopération internationale. En même temps qu'à Genève s'élaborait une S.D.N. hésitante et timide, aux portes de Paris, 20 nations se rassemblaient pour donner à leur jeunes intellectuels un cadre et une ambiance digne d'eux.

Dès 1920, des requêtes parviennent au Ministre de l'Instruction Publique exprimant le désir du Canada, de l'Argentine et de la Suède d'instituer à Paris des maisons d'accueil, où leurs étudiants seraient reçus gratuitement. D'importantes donations surgissent de partout. En 1924, les six millions du sénateur Wilson introduisent dans la Cité la fondation du Canada. La Belgique suit grâce à l'ingénieur Biermans Lapotre. Pour l'Espagne, c'est le gouvernement lui-même qui entreprend son pavillon et l'inaugure en 1935. Cette collaboration internationale n'est du reste pas achevée encore puisque le Mexique, la Norvège, le Cambodge et le Maroc songent actuellement à entrer dans l'enceinte de la Cité.

Le résultat est de faire de cette ville, la plus cosmopolite qui soit, non seulement par la diversité des visages, mais aussi et surtout par celle des architectures. Tandis qu'au centre de ce vaste organisme se dresse la Maison Internationale, don de J. Rockfeller, tout autour, quartiers paisibles aux rues aérées et ombragées se pressent les fondations, raccourci saisissant du monde où chaque collège accueillant ses ressortissants nationaux, tente de leur donner l'illusion romantique qu'ils ont retrouvé leur patrie.

Le style élisabéthain du collège franco-britannique fraternise avec les tours du pavillon espagnol, qui rappelle les lointaines universités de Salamanque et d'ailleurs. La Suisse frôle l'austère Danemark de son audacieuse silhouette moderne. La maison suédoise semble, avec ses petites pièces charmantes et intimes, une maison des 7 nains attendant au fond des bois la visite émerveillée de Blanche-Neige. Il n'est pas jusqu'au chat noir du pavillon japonais qui ne vous accueille avec des yeux asiatiques.

Ces Eriksen et ces Yorizaka dont on voit la carte sur les portes des chambres, qui ont dans la journée étudié Descartes ou Racine, retrouvent ici, le soir, le souvenir lointain de leur neige ou de leur lotus natal.

Ci-contre, la maison de Suisse qui frôle l'austère Danemark par son audacieuse silhouette moderne. La maison suédoise (qui n'apparaît pas dans ces photos) semble, avec ses petites pièces charmantes et intimes, une maison des Sept nains attendant au fond des bois la visite émerveillée de Blanche-Neige. Cette collaboration internationale n'est pas achevée puisque le Mexique, la Norvège, le Cambodge et le Maroc songent actuellement à entrer dans l'enceinte de la Cité.

Cependant la Cité n'a pas été créée pour séparer les races mais au contraire pour les réunir. C'est même le but essentiel de ses fondateurs, en particulier de Monsieur Honnorat alors ministre de l'Instruction Publique. On a voulu qu'à l'aube même de leur carrière, ces futurs médecins, avocats, hommes politiques, ingénieurs, apprennent dans la vive réalité de leurs amitiés d'adolescents la notion même de communauté et de fraternité universelle.

C'est pourquoi, cette étrange ville aux secteurs si divers tient avant tout à grouper ses membres. D'abord des échanges d'étudiants ont lieu de pavillon à pavillon. D'autre part, une active vie communautaire est réservée. La Maison Internationale sert de point de ralliement avec son bar, son salon, ses restaurants et sa superbe bibliothèque. Des clubs de sport rassemblent les habitants de tous les pavillons dans les salles du sous-sol où la piscine, merveilleux aquarium couleur aigue-marine, se peuple en plein mois de janvier de jeunes athlètes vigoureux. Les rencontres des races et des nations y sont spontanées, amicales, généreuses. La pratique des sports en commun est dans la pensée des fondateurs un plus sûr lien de paix universelle que les combinaisons de la politique et de la diplomatie.

Les activités intellectuelles ne sont pas les moindres d'ailleurs, le théâtre de la Cité, les cercles de lecture offrent des possibilités de rencontres et d'échanges de vues artistiques. Le bridge et le ping-pong sont de dures et amicales diversions pour le juriste las des complexités du Code Civil ou le mathématicien dégoûté des propositions d'Euclide.

Ville effervescente, ville jeune, puisque tous ses membres, sont obligatoirement étudiants, cette cité semble s'être établie à l'extrémité de Paris pour pouvoir la contempler et la connaître à loisir. Chaque jour mille étudiants passent les grilles et s'engouffrent dans ce grand Paris qui les appelle.

Ce qu'ils emporteront, une fois leurs études et leur jeunesse achevées, dans leurs plaines et leurs cités lointaines, nul ne le sait. Mais peut-être garderont-ils toujours en leur coeur la nostalgie réconfortante d'une fraternité possible dans la paix, le travail et la joie.

FRANÇOISE GOSSART.

A droite, photo du haut, la Fondation Hellénique dont l'ensemble de l'architecture, avec ses colonnes ioniennes, rappelle bien son origine. — Plus bas, la Maison des Provinces de France qui, par son aspect imposant, n'eût pas manqué de faire "fondre" davantage le coeur du frivole et indiscipliné Villon. — Ci-dessous, (second plan) le Pavillon d'Espagne, entretenu par le Gouvernement et inauguré en 1935. — A droite, la Fondation des Etats-Unis à laquelle avait peut-être rêvé Benjamin Franklin. *Texte et photos S.F.T.*

TROIS INTERVIEWS EN UNE

PATRICIA NEAL VAN HEFLIN et AUDIE MURPHY

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

(Notre correspondante à Hollywood)

Aux studios Universal-International, où je ne vais jamais sans récolter quelque intéressante nouvelle pour mon métier de journaliste, je revois avec plaisir, Patricia Neal et Van Heflin.

Pat est agréable à interviewer, parce qu'elle est intelligente et qu'elle vous dit franchement ce qu'elle pense, ce qui est toujours intéressant à mon sens, et aussi parce qu'elle est devenue l'actrice remarquable qu'elle désirait être. C'est-à-dire qu'elle semble se jouer des rôles. Après avoir rempli ceux de second plan, elle en est venue à dominer les situations.

Après avoir quitté Warner Brothers, où, elle montra qu'elle connaissait bien son métier, elle a fait quelques films à succès qui lui ont valu tous les applaudissements. Elle vient de terminer *Week-End With Father*, genre de film qu'elle déclare avoir eu beaucoup de plaisir à tourner, « parce que je suis persuadée que tous les membres de la famille y trouveront une saine distraction » me dit-elle. J'ai vu le film, ou plutôt quelques scènes du film, et je suis persuadée qu'elle a raison. Comme la trame de ce scénario se tisse autour d'un mariage, je lui demande : « Quelle est votre opinion au sujet des mariages entre artistes ? » — « A Hollywood », reprend-elle, « il arrive souvent qu'une actrice qui a du succès touche un salaire supérieur à celui de maints hommes de réel mérite, d'ailleurs. A mon sens, c'est une anomalie peu favorable à une entente heureuse, durable. La prépondérance appartient à l'homme. Son « ego » ne s'accommode pas aisément et pour longtemps du contraire. Quant à moi, je préfère me sentir dominée par mon mari, par l'homme que j'aimerai ».

Voilà qui est clair, et qui est vrai, pour la majorité des femmes. Il est normal qu'une femme désire élever son regard vers celui qui est appelé à dominer sa vie.

Van Heflin, le « veuf » dont le coeur connaît une nouvelle « surprise », au cours d'un « week-end » destiné au grand « repos », semble être l'interprète souhaité pour des scènes de ce genre. Le fait est que Heflin se rend maître de toutes les situations où le place son métier d'acteur.

Van raconte volontiers que ce n'est qu'après avoir visité notre planète en curieux qu'il décida d'une carrière à laquelle il ne se croyait pas « destiné de toute éternité ».

Cependant, il avait si bien le feu intérieur de la scène, qu'il y devint maître dès ses premières apparitions.

[*Lire la suite page* 45]

Photo du haut, et au centre, PATRICIA NEAL et VAN HEFLIN dans deux scènes de "Week-End with Father". Patricia, dans ce triple entretien avec notre correspondante, vous déclare ce qu'elle pense des ménages d'artistes. Quant à Van Heflin, il nous apprend, qu'avant de venir au septième art, il fut grand voyageur devant l'Eternel. — Ci-contre, le jeune et très doué AUDIE MURPHY qui fait aussi bien son chemin sur la voie lactée qu'il sut le faire au champ d'honneur, le vrai.

Kodak
MARQUE DÉPOSÉE

Avec votre camera, vous pouvez permettre
à d'autres de "venir vous voir"

Vos instantanés sont plus expressifs

Quand vous prenez des instantanés de Papa, ou de Maman, ou de n'importe quelle personne chère à toute la famille, songez à ce qu'ils représenteraient pour d'autres. Des épreuves supplémentaires dans vos lettres sont un moyen sûr de raffermir les liens entre parents et amis.

Canadian Kodak Co., Limited, Toronto

Chez votre marchand — cameras Kodak et Brownie pour prendre les instantanés qui se présentent.

Pour instantanés en noir-et-blanc, le Film Verichrome Kodak.
Pour instantanés en couleurs, le Film Kodacolor.

Cadeau merveilleux pour toute occasion - une camera Kodak

Enjolivures et autres spécifications sujettes à changement sans preavis.

Nouvelle auto prodigieuse! Puissance exultante de 120 CV!

Sensationnelle Studebaker Commander V-8

Voiture surpuissante savamment profilée!

Moteur V-8 nouveau genre à soupapes en tête et grand rendement!

Accélération sensationnelle! Economie exceptionnelle!*

La moins chère des autos canadiennes avec moteur perfectionné!

*La meilleure 8 pour le millage réel au Mobilgas Run de 1951.
Munie de surmultiplication—sur demande moyennant supplément

VOYEZ AUSSI LA STUDEBAKER CHAMPION ÉCONOMIQUE...VALEUR SUPRÊME PARMI LES AUTOS DE PLUS BAS PRIX AU CANADA

The Studebaker Corporation of Canada, Ltd., Hamilton, Ontario.

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

IL PARAIT QU'ON NE VIT QUE DE SOUVENIRS !

Voici quelque quarante-deux ans que nous nous sommes lancé dans le mouvement sportif. Sans doute, d'autres peuvent se réclamer d'une initiation plus ancienne. Tout de même, faisant appel à une mémoire qui nous est demeurée assez fidèle, nous croyons pouvoir tirer de l'oubli quelques souvenirs qui, peut-être, paraîtront curieux à ceux qui sont trop en faveur de leur temps, comme si aucun être humain n'eût existé avant eux...

Nous allons donc rapporter, ici, ce qui nous a le plus frappé au cours de notre carrière de joueur de baseball et de chroniqueur sportif. Ce sera, si vous le voulez, un exposé sans prétention. Une sorte de causerie intime que nous entrevoyons déjà assez désordonnée. Quelque chose comme ces conversations à bâtons rompus, où une anecdote en appelle une autre qui, pourtant, n'est point de même nature.

Oui, sans souci de méthode, nous allons puiser dans l'armoire, hélas ! profonde, de nos souvenirs. Nous y trouverons du sérieux, mais il est certain que le cocasse l'emportera de beaucoup. En tout cas, nous nous promettons d'être véridique.

Pour notre départ, nous voici fort embarrassé. Comment, tout de go, allons-nous nous résoudre à révéler le secret, qui n'en est pas un, de notre carrière de baseball ? Enfin, quoi qu'il en coûte, et quel que soit le scandale qui peut-être en résultera, nous nous sentons irrésistiblement poussé à faire cet aveu : nos premiers gestes sportifs ont été ceux d'un professionnel, qui touchait trois dollars par joute, pour les Mascottes de 1911, de la Ligue de la Cité du temps, disputant ses parties sur le terrain du Shamrock, où, de nos jours, les bouchers peuvent vendre une livre de filet mignon, un peu plus d'un dollar et demi, sans qu'il soit réprimandé, pour le moins...

Quel âge avions-nous ? Exactement, seize ans. Et le club Mascotte, les Athlétiques et le Richmond étaient les trois meilleurs clubs semi-professionnels d'il y a 40 ans et plus. Nous voulons dire qu'ils étaient les plus forts clubs du Canada, à l'exception des Royaux de Montréal et des Leafs de Toronto, de la Ligue Internationale. D'autres anciens joueurs de baseball ont fait leurs débuts, à 15 et 16 ans, dans l'ancienne Ligue de la Cité, Ray Cutter, Johnny Flynn, Arthur Duchesnil, Tiley Duplessis, Larry Carmel, Albert Trempe, pour ne nommer que ceux-là. Et dire qu'en 1951 il y a un grand nombre de joueurs de baseball de la Ligue Junior, âgés de 18, 19 et 20 ans, qui se croient arrivés, qui se croient de taille à figurer, avec avantage, dans les rangs de la Ligue Provinciale, du président Albert Molini ! Nous sommes en mesure de vous prouver sans aucune chance de perdre, que la publicité a tourné la tête de ces gosses, malheureusement. Il y a même des papas de ces jeunes joueurs qui se couvrent de ridicule. Somme toute, c'est leur droit. Ce qui est plus grave, c'est qu'ils peuvent nous fumer les ongles, parce que nous n'avons pas choisi leur fiston pour telle ou telle partie ! Edifiant, n'est-ce pas ?

Et de ces histoires, nous pourrions vous en citer à la ribambelle ! Mais il faut savoir se borner. Pourtant, nous nous en voudrions, si nous ne vous disions pas que nous fûmes heureux, le jour de notre signature d'un contrat pour les Royaux de Montréal, en 1916 et 1917 ; l'année que le club Trois-Rivières remporta le championnat de la Ligue des Papiers, en 1920, alors que l'honorable Maurice Duplessis, aujourd'hui premier ministre de notre province, était l'un des bailleurs de fonds ; en 1925, lorsque le club St-Arsène, que nous gérions, remporta le championnat semi-professionnel du Canada ; en 1938, lorsqu'un club de joueurs montréalais, en majorité canadiens-français, tous obligés de travailler, tout le jour, pour gagner leur vie, vainquit, le 13 septembre, aux Trois-Rivières, les champions de la Ligue Provinciale du temps, les joueurs du Sorel, tous Américains, qui avaient l'impression qu'à Montréal il n'y avait pas de bons joueurs à Montréal, assez bien dirigés ; en 1947, le championnat de la Ligue Provinciale du St-Jean ; en 1949, lorsque les Juniors des Royaux vainquirent deux fois les Juniors du Brooklyn, à Ebbetts Field et au Stadium du Montréal; nous fûmes un peu moins heureux, lorsqu'en 1951, on nous mit dans les mains une équipe de joueurs juniors, que nous n'avions pas choisis, une équipe composée de 12 joueurs de nationalité anglaise, alors que le club de 1950 comptait dans ses rangs 12 joueurs de nationalité canadienne-française, et que les Juniors des Royaux furent vaincus deux fois par les Juniors du Brooklyn, pour la simple et excellente raison que la majorité des joueurs de 1950, ont fait fi des signaux, soit par ignorance ou mauvaise volonté. Maintenant, ces jeunes joueurs ne sont pas les seuls à ne pas être assez intelligents ou à ne pas vouloir saisir les signaux de leurs gérants. Nous en savons quelque chose au sujet du club de baseball Granby, avec preuve à l'appui. Nous aurons, prochainement, l'occasion de vous renseigner, religieusement, à ce propos. Tenez-vous bien !

Consciencieusement, sans faire de tort à qui que ce soit, nous vous prouverons, prochainement, qu'un grand nombre de joueurs de baseball américains ne sont pas plus intelligents que bon nombre de nos joueurs canadiens, dirigés par des gérants compétents. Est-ce que, après tout, l'intelligence ou de la compréhension est l'apanage des Américains seulement, qu'il s'agisse de baseball ou autre chose ? Non !

Si nous avions l'espace requise, nous vous entretiendrions, cette semaine, de l'espèce de dictature qu'ont préconisée, pour bourrer leurs goussets, les mogols de la Ligue de Hockey Nationale. Permettez-nous, aujourd'hui, de reproduire les paroles du premier ministre, M. Maurice Duplessis, qui connaît tout le jeu de ces propriétaires de clubs professionnels : « Il me paraît clair et évident, que toutes les protestations que j'ai reçues jusqu'ici — et elles sont nombreuses — sont pleinement justifiées. Certaines décisions, prises par des associations sportives, me semblent injustes. J'espère, qu'après avoir étudié tous les aspects des nombreux problèmes, ces associations professionnelles, faisant trésor, verront d'elles-mêmes à remédier à la situation malheureuse, qui en serait la conséquence. (Ça, nous en doutons !). Il faut que notre jeunesse sportive soit protégée et qu'elle reçoive justice ! (Il est grand temps, qu'il en soit ainsi !) Il y va donc de l'intérêt de tous d'agir en conséquence. Si nous recevons des demandes, nous les étudierons avec soin. Nous voulons espérer que ces questions seront traitées à l'amiable. Il est évident, comme je l'ai déjà dit en maintes occasions, que le contrôle de soi est le meilleur des contrôles. Si l'intervention du gouvernement est nécessaire pour empêcher l'instauration d'un régime arbitraire que l'on ne peut tolérer en démocratie, nous n'hésiterons pas à agir. »

Jusqu'à quel degré, le premier ministre a raison ! Après avoir lu tous les commentaires rédigés à ce sujet de la part de nos confrères, anglais ou français, voici notre conclusion : certains rédacteurs sportifs sont, hélas ! contre les protestations de M. Gérald Martineau, conseiller législatif, qui connaît son affaire en sport, qui a déjà subi le joug des mogols professionnels en déboursant plusieurs milliers de dollars, de ses propres goussets, pour la *bonne cause* du sport.

Décidément, ceux-là savent se rendre à des raisons d'égoïsme, qui les suit partout. Seulement, dans un dialogue, ils tiennent un peu trop à garder le dernier mot, qui leur profite, mettant de côté la voix du bon sens. Mon Dieu ! qu'elle est rare ! A la prochaine fois, car nous vous reviendrons, prochainement !

CHOSES ET AUTRES

■ Babe Tapin, ancien solide joueur de défense et excellent joueur de baseball semi-professionnel, sergent de la Police Provinciale depuis quelques années, abandonnera le célibat, le 15 octobre. Il épousera une charmante jeune fille de Montréal, Mlle Thérèse Latulippe. Nos meilleurs voeux de bonheur, de prospérité et de santé aux futurs mariés ! Entre nous, laissez-nous vous dire que si Babe Tapin, à l'âge de 18 à 19 ans, avait reçu les conseils voulus d'un instructeur de baseball compétent, il serait devenu, à notre avis, un joueur de baseball des ligues majeures. Il possédait alors, il y a une vingtaine d'années, tous les atouts nécessaires : rapidité sur les buts, habileté à saisir les ballons et les chandelles dans le champ extérieur à cause d'un jeu de pieds épatant, bras formidable et précis, cogneur de longue distance, vu sa forte constitution, et une intelligence normale, quoiqu'il élève un peu trop la voix, au cours d'une discussion ! Que voulez-vous de mieux ? Il n'y a rien de parfait en ce bas-monde ! D'ailleurs, n'allez jamais nous présenter un être humain parfait ! Il doit être, à coup sûr, aussi détestable que la perfection même !

■ Depuis les débuts des ligues majeures, le triple-jeu sans aide ne s'est pas rencontré à toutes les avenues. Voici les 8 triples-tueries sans aide qui furent exécutées rapidement et habilement : Paul Hines, du Providence National, le 8 mai 1878 ; Neal Ball, du Cleveland Américain, le 19 juillet 1909 ; George Burns, du Boston Américain, le 14 septembre 1923 ; E. K. Padgett, du Boston National, le 6 octobre 1923 ; F. G. Wright, du Pittsburgh National, le 7 mai 1925 ; J. E. Cooney, du Chicago National, le 30 mai 1927 ; John H. Neun, du Détroit Américain, le 31 mai 1929 ; puis, dans la série mondiale de 1920, le 10 octobre, Bill Wambsganss, du Cleveland Américain.

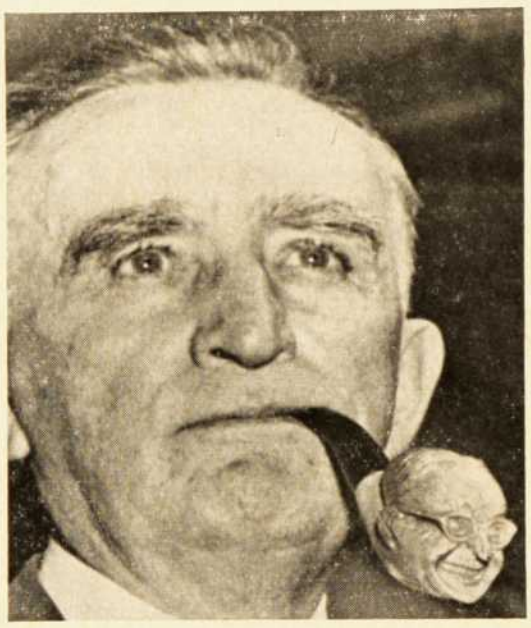
Présentement, à New-York, on est en train de nettoyer les écuries d'Angias dans le monde sportif. Plusieurs anciennes célébrités du sport, devant un comité d'enquête du gouvernement américain, sont d'opinion que les clubs de baseball, de hockey et de football établissent un plafonnement des salaires, basé sur le maximum payé en 1950. De gauche à droite, nous voyons le Dr. H. C. Byrd, président du comité, à la fois président de l'université du Maryland, le Dr. Raymond B. Allen, tous deux assis. Debout, John Kieran, une autorité en matière sportive, érudit chroniqueur sportif et le fameux Ty Cobb, l'immortel joueur de baseball des Tigres de Détroit, millionnaire, qui a réussi à conserver une moyennne au bâton de .367, au cours de 24 saisons sous la grande tente. Le célèbre voleur de buts tient à protéger, autant que possible, les joueurs de baseball des ligues majeures de notre temps.

Ci-dessus, à Reno, l'actrice RITA HAYWORTH est en conférence avec son avocat, BARTLEY CRUM. Elle vient de signer une requête de divorce contre le prince Aly Khan qu'elle accuse de cruauté mentale. L'actrice réclame la garde de Yasmin, leur petite fille.

ROBERT TAYLOR et ELIZABETH TAYLOR vêtus de costumes d'époque qu'ils portent pour jouer *Ivanhoe*, film basé sur le célèbre roman de Walter Scott, se rendent sous la pluie aux studios anglais d'Elstree. Robert Taylor sera Ivanhoe et Elizabeth Taylor incarne Rebecca.

Une scène dans le port de New-York : un déporté espagnol âgé de 25 ans, ANGELO GONZALES, veut à tout prix rester aux Etats-Unis. Il a trouvé moyen de s'enfuir du paquebot *Atlantic* sur lequel on le renvoyait dans son pays. Les policiers s'emploient à le ligoter solidement.

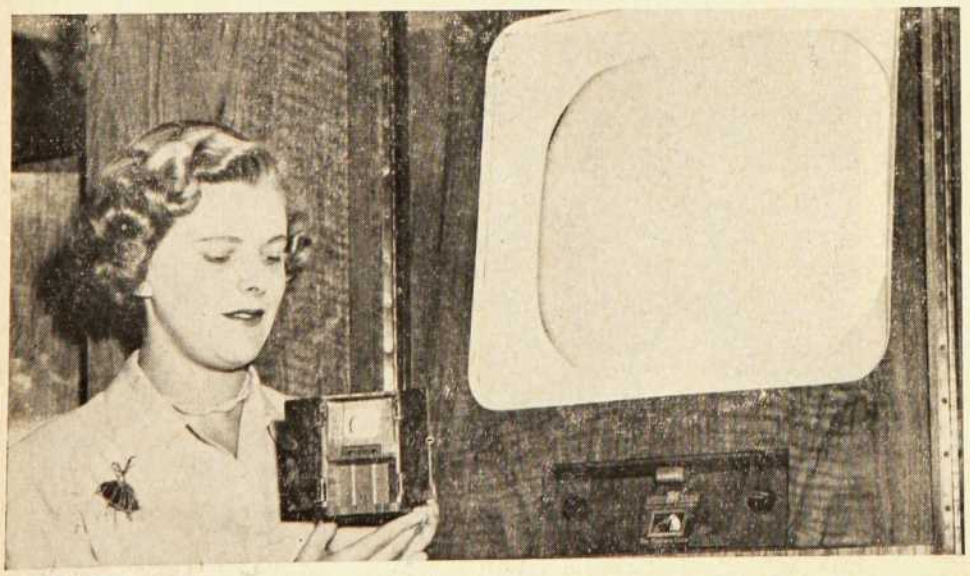
Ci-dessus, la jeune vedette, MARGARET O'BRIEN, photographiée au cours d'une séance de télévision, alors qu'elle visitait le Festival de Grande-Bretagne. Sa compagne, CAROLINE COOPER, est une jeune Anglaise qui a été admise au Festival sur présentation d'un billet de l'Exposition de 1851.



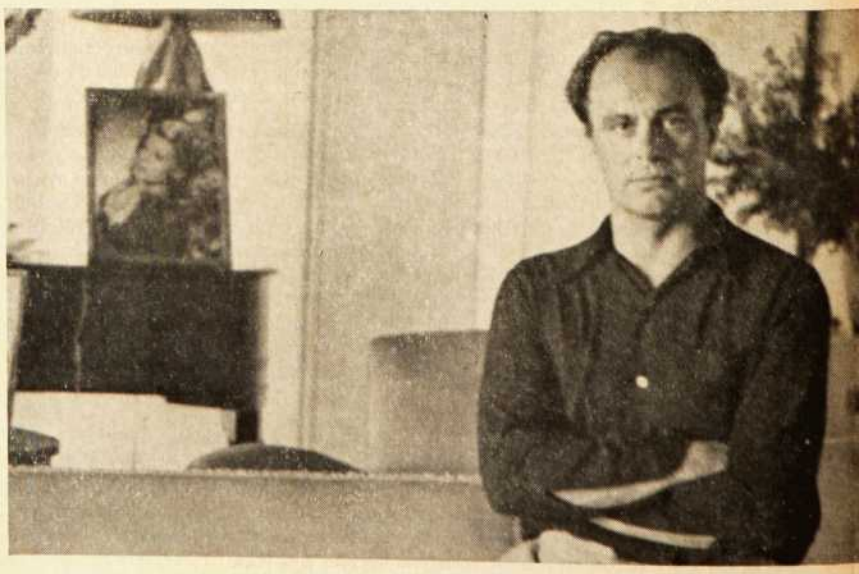
Le sénateur JOSEPH O'MAHONEY, du Wyoming, quitte la Maison Blanche en fumant une pipe taillée au couteau, à l'effigie du président Truman, don du président des Etats-Unis. O'Mahoney est le représentant du sénat au comité des Affaires intérieures et insulaires.

MISS SWEDEN, la blonde invitée de l'American Beauty Pageant d'Atlantic City. Elle se nomme ANITA EKBERG et est âgée de 20 ans. Sa compagne, YOLANDE BETBEZE, la Miss America de l'an passé, devra couronner la prochaine Miss America.

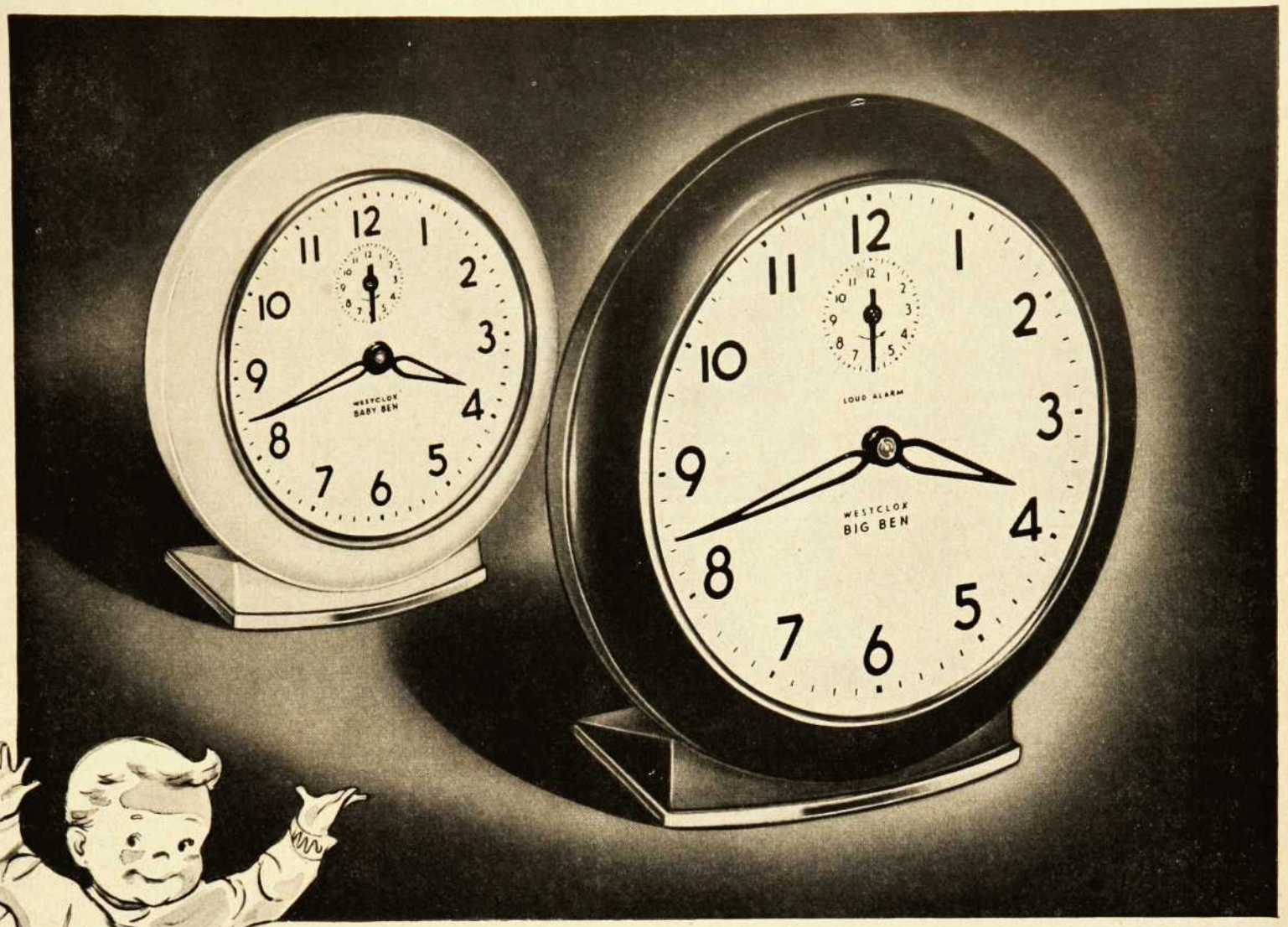
ÇA et LÀ par L'IMAGE



Ci-dessous, à Londres, une visiteuse de l'exposition de radios 1951, tient dans ses mains un petit récepteur de télévision dont l'écran n'est pas plus grand qu'un timbre-poste. Elle compare avec l'appareil de télévision que l'on voit à droite, et dont l'écran mesure 18 pouces par 14. Que les écrans des appareils de télévision soient petits ou grands, il nous tarde, au Canada, d'avoir nos postes de télévision.



En France, sur la Côte d'Azur, le Prince ALY KHAN, malgré les procédures intentées contre lui par son ex-femme, Rita Hayworth, dans le but d'obtenir un divorce et la garde de leur fillette, conserve une grande photo de l'actrice sur le piano du salon de sa villa. C'est sans doute à ses amours enfuies qu'il pense lorsqu'il prend cet air morose.



Baby Ben (à gauche) se vend fini noir ou ivoire, au choix

Pour un plaisant réveil

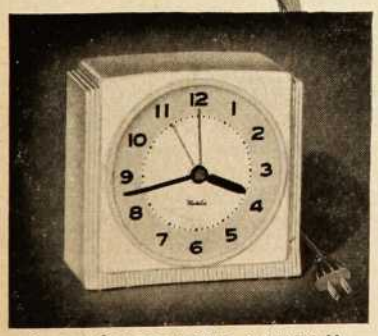
. . . Big Ben et Baby Ben

La famille est vite debout le matin, quand ces deux vigoureux gaillards se mettent à l'oeuvre. Mais personne ne leur garde rancune. Ce sont des types si robustes, de belle apparence et si plaisants. Comme la *plupart* des frères, ils sont cependant différents . . .

Ainsi, Big Ben à Forte sonnerie est ce qu'on appelle le type "puissant". Son tic-tac que l'on entend est rassurant et son énergique "cloche d'alarme" intermittente réveillera le plus profond dormeur.

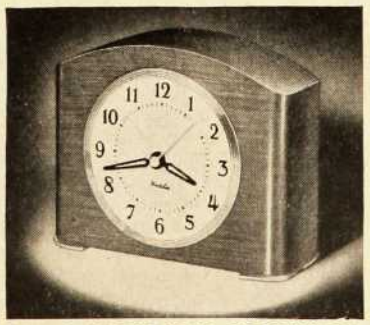
Son petit frère si populaire est aussi efficace—mais plus gentiment. Le tic-tac du réveil Baby Ben est léger et son appel est persistant; il se règle doux ou fort.

Voilà donc les deux célèbres frères Westclox. Deux personnalités . . . deux formats . . . *une seule* qualité. Les meilleurs qui soient. Votre foyer sera un peu plus heureux avec l'un ou l'autre . . . ou *les deux!* Chacun coûte $6.25. Avec cadran lumineux, un dollar de plus.



RÉVEIL ÉLECTRIQUE BANTAM— De lignes merveilleuses et seulement 3½" de haut. Sonnerie claire et gaie, fini ivoire lustré. $5.95. Avec cadran lumineux, un dollar de plus.

HORLOGE MURALE ELECTRIQUE ORB— L'horloge murale que désiraient les femmes! Simple, petite, précise. Facile à lire de tous les angles. Quatre couleurs populaires — blanc, ivoire, rouge, jaune. $7.50.



REVEIL ELECTRIQUE GREENWICH —Magnifique nouveau Westclox avec boîtier de bois d'un riche fini acajou; sonnerie agréable. $10.95. Avec cadran lumineux, un dollar de plus.

WESTCLOX*

FAITS PAR LES FABRICANTS DE **BIG BEN***

WESTERN CLOCK COMPANY LIMITED,
PETERBOROUGH, ONTARIO.

**Marques déposées*

LE TEMPLE INVISIBLE

[*Suite de la page 9*]

Un bungalow, rien moins que confortable, était mis à la disposition des voyageurs. C'est là que sir Olivier et ses compagnons durent passer la nuit avant d'affronter le difficile passage.

Le Zoji-la était proche. Là, commençaient les véritables difficultés, mais aussi le mystère du drame dont on n'avait pu jusqu'alors, résoudre l'angoissant énigme.

Le passage du col offre, évidemment, de graves périls. Défilé étroit et abrupt sans cesse sous la menace des avalanches ; pourtant, était-il admissible que vingt hommes s'y soient perdus sans laisser d'eux, de leurs montures, de leurs bagages, la plus minime trace ? C'est à quoi pensait le jeune Anglais tout en gravissant le plateau enneigé, puis la redoutable gorge si exposée aux avalanches et où tant de voyageurs ont péri. Enfin, la pente commença à s'abaisser. Le terrible Zoji-là était vaincu.

Malgré leurs préoccupations, les deux jeunes hommes ne purent s'empêcher d'admirer le grandiose spectacle. Une montagne haute de 6,000 mètres semblait boucher l'horizon du côté même du col que les voyageurs venaient de franchir. Devant eux, le plateau s'abaissait par une suite de vallonnements. La principale chaîne de l'Hymalaya était dépassée.

Puisque rien ne s'était produit, Gérald avait décidé de pousser jusqu'à Dras. Il savait bien que son parent n'y était jamais parvenu mais, de là, il comptait organiser des recherches, tenter l'impossible pour renouer le fil si brusquement coupé.

Le chemin, si l'on peut le nommer ainsi, suivait les bords d'un torrent impétueux. Malgré le temps déplorable il fallut se décider à faire halte car la fatigue excessive des porteurs n'eût pas permis d'attendre Dras encore distant de trois milles.

III

Le commencement de l'aventure

GRÂCE à la diligence des porteurs, pauvres hères vêtus de loques trempées de boue et de neige mais qui travaillaient avec la résignation de véritables bêtes de somme, les tentes furent dressées avant la tombée du jour. Une haute falaise les abritait du vent et, malgré qu'il eût fallu déblayer le sol recouvert de neige, une fois le feu allumé et les couvertures bien disposées, les deux européens déclarèrent qu'ils passeraient une excellente nuit.

La pluie avait cessé et, même, vers la fin de l'après-midi, un soleil déjà chaud avait brillé, faisant fondre la neige, mais rendant la piste plus difficile encore.

Décidément Gérald avait bien fait de raccourcir l'étape et de donner un peu de repos à ses compagnons et à lui-même.

Le repas, servi par le diligent sherpa spécialement attaché à leur personne fut plein de gaîté. Les deux amis se félicitaient d'avoir pu, malgré des conditions atmosphériques défavorables, se tirer à leur honneur d'un passage si redouté.

Réconfortés par une nourriture substantielle et des boissons chaudes, ils se glissèrent dans leur sac de couchage bien garni de duvet et se souhaitèrent mutuellement une bonne nuit.

Le silence était absolu. Tout dormait sous les autres tentes. Aucune agglomération humaine n'était à proximité. Le seul village que l'on eût rencontré était une sorte de nid d'aigle, perché sur la crête d'une haute falaise comme une sentinelle avancée.

Y avait-il longtemps que les deux voyageurs avaient sombré dans un profond sommeil ? Ni l'un ni l'autre n'auraient pu le dire quand un bruit insolite leur fit brusquement ouvrir les yeux. Tout de suite, ils se sentirent empoignés par de rudes mains et brutalement ligotés. De leurs agresseurs ils ne pouvaient rien voir, aveuglés par le jet puissant d'une torche électrique braquée sur eux.

Gérald, boxeur émérite, avait bien essayé une défense, mais il avait aussitôt été terrassé. L'étrange scène ne dura que quelques minutes. Ensuite les deux hommes se trouvèrent hissés sur des épaules robustes et emportés, tels de vulgaires colis.

Le voyage, long en réalité, leur parut interminable. Les cordes, étroitement serrées, entraient dans la chair, et causaient d'intolérables douleurs. De plus les heurts continuels, les cahots et les balancements leur faisaient tourner la tête et produisaient à la longue une sensation voisine du mal de mer.

Enfin leur supplice cessa. D'un coup d'épaule les porteurs s'étaient débarrassés de leur charge.

Comme une obscurité complète régnait, il était impossible de se rendre compte de l'endroit où l'on se trouvait, pas plus qu'il n'avait été loisible de repérer le chemin parcouru. Seulement, l'un comme l'autre avaient conscience que le sol montait sans cesse sous les pieds nus qui le foulaient.

Toujours aussi étroitement ficelés, l'Anglais et le Français gisaient à terre. Ils étaient seuls, leurs agresseurs s'étant retirés, et ils avaient entendu le bruit d'un verrou qu'on poussait.

— Didier, Old boy, vous êtes là ? ? questionna Gérald.

— Oui. Grâce au ciel on ne nous a pas séparés.

— Mais où sommes-nous ?

— Pas la moindre idée de cela.

— N'êtes-vous pas blessé, chère vieille chose ?

— Et... vous-même ? Moi, je n'ai pas une écorchure et sans ces damnées cordes qui me coupent les poignets et les chevilles...

— Je suis moins à plaindre que vous, camarade ! Les bandits m'ont ligoté dans mon sac de couchage dont je n'avais pas eu le loisir de me débarrasser.

— J'ai été plus rapide que vous et cela ne m'a servi qu'à encaisser, sans pouvoir les rendre, quelques coups de poings supplémentaires.

— Pensez-vous qu'on en veuille à notre vie ?

— Je ne le pense pas. Il était si facile de nous expédier dans l'autre monde sans se donner le mal de nous porter jusqu'ici.

— Une rançon, alors ?

— Qui sait ? Voulez-vous le fond de ma pensée ? Je crois que nous recommençons l'aventure arrivée, il y a près de dix ans à mon cher vieil oncle.

— Perspective peu réconfortante, puisque ni lui, ni ses compagnons, n'ont jamais reparu.

— Nous tâcherons de faire mieux. Et puis, il y a eu la guerre. Les recherches furent vite interrompues. Actuellement, j'ai pris mes précautions. Nous ne serons pas oubliés. Dès demain notre silence sera signalé ..

— Et nos hommes ? Que sont-ils devenus ? Ils donneront aussi l'alarme.

— Ne pas trop compter sur cela. Rappelez-vous que pas un n'a reparu parmi ceux qui accompagnaient sir Olivier et ses deux compagnons.

Gérald achevait à peine sa phrase que le jeune ingénieur poussa une exclamation de triomphe :

— Je viens de dénouer la corde qui immobilisait mes poignets. Je vais pouvoir vous délivrer, mon camarade.

Joignant l'action à la parole, Avillanes se libérait hâtivement de ses entraves et, encore tout endolori et incapable de se tenir debout, rampait vers son ami.

Ce ne fut pas sans de nombreux tâtonnements qu'il parvint à défaire les noeuds.

Libres, enfin, ayant la possibilité de se mouvoir, il leur sembla que leur situation était moins désespérée. Cependant, le temps s'écoulait et personne ne semblait se préoccuper des prisonniers toujours plongés dans la plus complète obscurité.

Des heures passèrent, mortellement longues. Le cadran lumineux de la montre que l'Anglais portait au bras marquait cinq heures du matin.

— Le jour ne tardera pas à paraître, fit remarquer Harway. Que faire ?

— Attendre et rester sur ses gardes.

— Evidemment. D'ailleurs, nous n'avons pas le choix.

Du temps encore s'écoula. Il fallut se rendre à l'évidence. Le cachot où ils étaient enfermés ne comportait aucune ouverture.

— Il me semble, fit remarquer Gérald, rompant un assez long silence, que l'on oublie l'heure de notre déjeuner.

La plaisanterie n'eut pas d'écho ; mais, comme si un observateur mystérieux eût entendu la remarque, quelques minutes plus tard la porte du réduit s'entrouvrit et un rayon lumineux perça les épaisses ténèbres.

L'Anglais avait bondi. Il se trouva en face d'un canon de revolver braqué sur lui par l'entrebâillement du panneau. En même temps une voix dure prononça en anglais :

— Halte, ou je tire.

L'argument était sans réplique.

— En arrière, et les bras levés, ordonna-t-il encore.

Les deux amis furent bien obligés d'obéir. Ils reculèrent jusqu'à ce que leur dos sentît l'appui de la muraille.

En phrases véhémentes, Gérald Harway manifestait son indignation. Cependant à la suite du revolver, un homme avait pénétré dans la pièce. De la main gauche il tenait une torche électrique qui éclairait crûment les deux prisonniers tout en laissant le visiteur dans l'ombre.

— Vous avez retiré vos liens ? Bon. On ne vous les remettra pas, à la condition que vous ne fassiez aucune tentative de fuite. D'ailleurs, elle serait vaine. Passez cette porte et prenez le couloir qui se trouve devant vous. Je marche sur vos pas et, au moindre mouvement suspect... Vous me comprenez ?...

— C'est bien. Mais, où nous conduisez-vous ?

— Vous le verrez, fut la laconique réponse.

Sous l'injonction péremptoire du browning Didier et Gérald se dirigèrent silencieusement vers la porte. Ils la franchirent. Devant eux, en effet, s'ouvrait un long et étroit couloir qui leur parut taillé dans le roc. Très loin, une lueur filtrait, s'accrochant parfois aux angles bruts de la pierre.

Derrière eux, à petite distance, ils entendaient le pas lourd de leur farouche geôlier dont ils n'avaient même pas pu distinguer les traits.

Ils avançaient vers la clarté de plus en plus distincte mais, avant d'y être parvenus, un ordre leur fut jeté :

— Tournez à gauche. Il y a des marches, gravissez-les.

De nouveau ce furent les ténèbres. Afin de ne point manquer les degrés que l'humidité rendait glissants, les deux camarades se tenaient d'une main à la paroi.

Gérald, dont l'esprit d'observation demeurait en éveil, compta quarante-deux marches. Une porte fermée les arrêta, mais ils n'eurent pas à attendre longtemps. Leur gardien poussa un appel et le battant s'écarta aussitôt.

Presque aveugles, à la suite de leur long séjour dans l'obscurité, les prisonniers furent éblouis par la lumière qui se répandait à profusion.

Ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'ils purent distinguer le décor qui s'offrait à leurs yeux.

Ils se trouvaient dans une vaste salle circulaire que des divans bas entou-

[*Lire la suite page 27*]

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

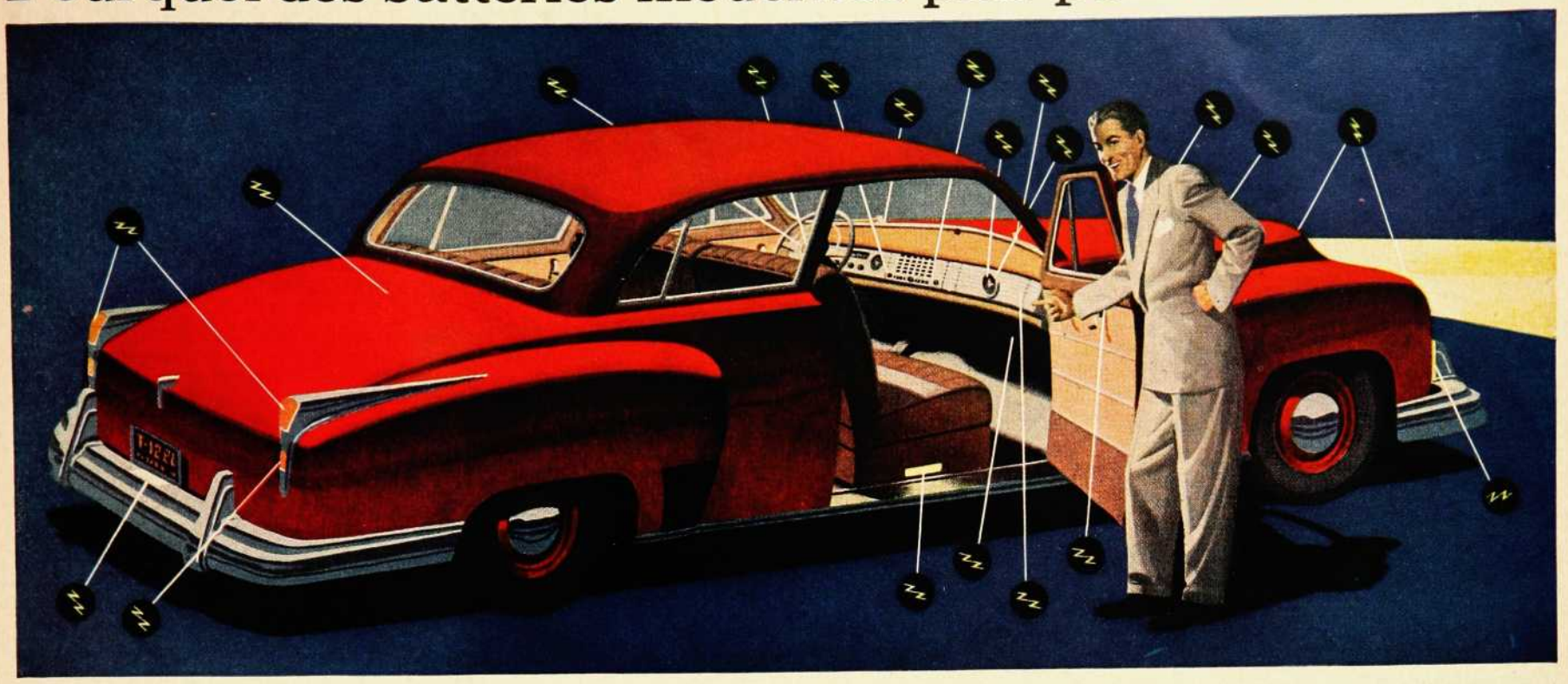
(Nouvelle série)

7	3	5	2	6	4	3	8	5	3	6	2	7	4	3	5
E	V	U	N	H	T	O	I	N	U	E	E	N	R	S	E
8	2	7	3	5	4	6	2	7	3	8	4	5	2	6	3
L	D	C	T	V	A	U	E	O	R	V	V	E	S	R	O
7	5	3	4	8	2	6	4	5	3	7	2	6	5	7	3
R	R	U	A	U	E	E	I	I	V	E	S	U	T	P	E
7	5	2	8	4	6	3	7	5	2	7	4	6	3	5	7
L	A	P	U	L	X	Z	U	B	E	S	N	H	L	L	D
8	3	7	5	4	6	2	7	5	3	6	4	2	7	5	3
S	A	E	E	O	A	R	B	A	V	S	U	E	O	U	I
8	3	7	2	5	4	8	3	6	5	2	7	6	3	5	4
A	E	N	Z	B	V	D	B	A	A	P	H	R	E	I	E
7	3	8	5	4	8	2	7	6	3	5	4	7	2	8	3
E	L	O	N	A	R	A	U	D	L	E	U	R	S	E	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef. de gauche à droite Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soutrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, *par William J. Miller, King Features, Inc.*

Pourquoi des batteries modernes plus puissantes de 40%?



1. La charge électrique d'une voiture d'aujourd'hui (voir les caractéristiques pointées ci-haut) excède de 40% celle d'un modèle d'avant-guerre—mais les batteries d'accumulateurs sont les mêmes. Voilà pourquoi il faut à votre automobile une batterie nouvelle—*plus puissante*.

2. Ci-dessus, la batterie ultra-puissante Atlas. Elle excelle dans chacun des 3 standards de la S.A.E.* touchant le calcul de la performance des batteries.

3. Son effet condensateur en Ah dépasse de 12.2% celui des autres batteries —assure un potentiel beaucoup plus considérable.

4. Sa durée cyclique est plus longue de 89.5%—près de deux fois autant que précédemment—à un coût par mille exceptionnellement modique.

5. Elle est plus satisfaisante de 31.1% pour démarrer quand la température est à zéro, alors que l'efficience d'une batterie d'accus est presque à plat et que les démarrages sont vraiment un problème.

6. Garantie généreuse—reconnue par 38,000 concessionnaires au Canada et dans 48 états américains.

7. Vendues et maintenues en service par les vendeurs Imperial Oil à travers le Canada.

Service inégalé où que vous soyez

COPYRIGHT, 1951, PAR ATLAS SUPPLY COMPANY OF CANADA, LIMITED, TORONTO.

*SOCIÉTÉ DES INGÉNIEURS DE L'INDUSTRIE DE L'AUTOMOBILE.

Collations exquises! Plats économiques!

Préparez-les avec Velveeta!

Epargnez de l'argent! Régalez vos gens, avec ce fromage populaire!

Voulez-vous préparer une rapide collation ou un plat de résistance nourrissant et peu coûteux? Servez-vous du Velveeta! Servi chaud ou froid, ce fromage de qualité est non seulement délicieux, mais riche en éléments nutritifs du lait.

Velveeta en casserole—Faites 3 sandwichs au Velveeta, croûtes enlevées, taillés en 2 diagonalement. Avec 2 c. à table de beurre, 2 c. à table de farine, 2 tasses de lait et l'assaisonnement voulu, faites une sauce en crème. Incorporez ensuite ¾ lb. de Velveeta tranché. Une fois celui-ci fondu, ajoutez 2½ tasses de légumes mélangés cuits. Versez la moitié de la sauce dans une casserole, disposez dedans les sandwichs, pointes en haut, puis versez le reste de la sauce. Cuisez 30 min. à 350°F. Exquis, peu coûteux et riche en propriétés nutritives du lait!

Au retour de l'école, donnez-leur des rôties au Velveeta! Faites rôtir le pain sur un côté et, sur l'autre, posez une tranche épaisse de Velveeta doré et nourrissant. Faites rôtir sous chaleur lente jusqu'à ce que le Velveeta soit fondu. Délicieux!

Ecoutez "L'Epervier" présenté par Kraft chaque lundi soir.

BON POUR TOUTE LA FAMILLE

- VELVEETA EST AUSSI DIGESTIBLE QUE LE LAIT!
- RICHE EN ÉLÉMENTS NUTRITIFS DU LAIT DONT TOUTE LA FAMILLE A BESOIN.
- PROTÉGÉ! A toutes les phases de sa fabrication, du lait frais au paquet cacheté, ce fromage fondu pasteurisé est soumis au strict contrôle Kraft.

LE VELVEETA EST UN FROMAGE DE QUALITÉ...FABRIQUÉ SEULEMENT PAR **KRAFT**

CONSEILS PRATIQUES par GENEVIÈVE

UTILITÉ D'UNE TABLE ROULANTE

Tout le monde connaît ces petites tables sur roues, avec tablettes, que l'on pousse facilement de la cuisine au salon, après y avoir rangé tout ce qui est indispensable à l'heure du thé. Seulement, il arrive que l'on réserve ce meuble pour cet unique usage, alors qu'il est commode de l'utiliser de diverses autres manières.

On peut le transporter de la cuisine à la salle à manger, après y avoir disposé divers plats, au lieu de les apporter séparément. Pendant le repas, on y empilera les assiettes au fur et à mesure qu'elles seront vides, puis on ramènera cette table à desservir roulante dans la cuisine.

Lorsqu'on fait le ménage, on peut aussi pousser ce meuble d'une chambre à l'autre, afin d'avoir à sa portée tout ce dont on peut avoir besoin : chiffon, plumeau, poli pour le cuivre des portes, poli à meubles, nettoyant pour enlever les taches de doigts près des commutateurs et des poignées de portes, etc. Cette méthode vous évitera bien des allées et venues.

Le jour du blanchissage, on peut aussi disposer sur cette table tout ce dont on aura besoin : paillettes de savon, empois, eau de javelle, épingles à linge, bleu à laver, poudre d'ammoniaque, etc., pourvu que l'on ait soin de la recouvrir d'un papier épais afin de ne pas risquer d'en abîmer le bois. Si la table est solide, on peut aussi y déposer les colis que l'on rapporte de l'épicerie ou suggérer au garçon livreur d'en faire autant, mais là encore il convient d'y aller avec précaution.

Une table roulante peut aussi devenir, à l'occasion, un meuble utile pour la jeunesse. On peut y placer à l'avance verres, assiettes, tasses, coutellerie, serviettes de papier, etc., dont les jeunes peuvent avoir besoin au retour d'une partie de tennis ou d'une partie de patinage. Il arrive que des écoliers rentrent à la maison avant leur maman, invitent des amis à les accompagner et mettent tout à feu et à sang en fouillant dans les armoires, avant le retour de l'infortunée maîtresse de maison. Il est donc pratique de mettre l'essentiel à leur portée.

VOTRE DÉGRAISSEUR

Voici l'époque ou l'on doit examiner sa garde-robe et voir à ce que les vêtements soient lavés ou nettoyés avant de les serrer pour l'hiver. De même, certains costumes, ou certaines robes qui semblaient en bon état, au moment où on les a mis de côté, ont aujourd'hui une apparence défraîchie. C'est que certaines taches causées par la transpiration, les désodorisants ou les jus de fruits, qui sont d'abord incolores, ressortent à l'entreposage. On les remarque surtout sur les cols d'habits masculins et dans le dos des toilettes féminines.

AIDER LE DÉGRAISSEUR

Si votre robe n'est pas lavable avoir la précaution de toujours porter un tablier en préparant ou en servant les aliments. Eviter les taches de rouge ou de poli à ongles ; certaines de ces préparations sont indélibiles et pénètrent en raidissant les tissus de rayonne acétate. Ne pas appliquer de parfum sur un vêtement. Si l'on se sert de déodorisant, le laisser sécher 10 à 15 minutes et essuyer avec un linge humide avant de glisser une robe.

Si l'on sait que certaines taches ont été causées par des jus de fruits ou des eaux gazeuses, en avertir le dégraisseur. Il se servira alors d'un savon spécial, ou même d'eau pour traiter les taches avant le nettoyage à sec.

On ne peut assez répéter que le nettoyage à sec de tout un vêtement à la maison est dangereux, à cause premièrement du danger d'incendie qui peut se produire si l'on renverse un peu du liquide nécessaire, ou si l'on approche d'un des brûleurs à gaz. Il y a aussi les émanations qui sont toxiques et peuvent affecter une personne qui n'a pas l'habitude de les manier. Pour faire un travail satisfaisant, il faut employer une quantité très considérable de liquide pour le lavage et le rinçage des vêtements, et ce travail peut être beaucoup mieux fait par des experts.

Il est toutefois possible et avantageux d'enlever immédiatement une tache toute fraîche. S'installer pour cela dans une chambre bien ventilée. Les taches de graisse ou d'huile peuvent s'enlever avec une préparation appropriée ; celles causées par les jus de fruits et les liqueurs disparaissent généralement avec de l'eau. Pour enlever les taches, on se sert d'un chiffon propre, légèrement humecté de liquide ou d'eau et on l'applique par touches légères autour et vers la tache ; puis on frotte la tache elle-même, ceci l'empêche, de s'étendre. Sur une tache plus considérable, on éponge afin de l'absorber le plus possible. On peut aussi mettre un buvard en dessous. Lorsqu'il s'agit de tissus unis, on procède sur l'envers de l'étoffe, et si l'on constate un cerne qui persiste, c'est que toute la robe a besoin d'un nettoyage à sec.

LE TEMPLE INVISIBLE

[*Suite de la page 24*]

raient. Au centre, semblant surgir du sol, s'érigeait un immense chandelier d'or dont chacune des douze branches supportait un grand cierge qui n'était pas allumé.

Cependant, la lumière était intense. En levant les yeux, Didier s'aperçut qu'elle provenait du plafond dont le centre était formé d'une sorte de coupole de verre d'où descendait une vive clarté.

Le jeune homme se retourna. Il constata que leur gardien ne les avait pas suivis.

De nouveau ce fut l'attente déprimante, les incertitudes, les craintes assaillant leur esprit. Soudain, le plafond de verre s'éteignit et, de nouveau le noir absolu régna autour d'eux.

— Allons bon, grommela l'anglais, il paraît que nous sommes dans le royaume des éclipses.

Didier n'eut pas le temps de lui répondre. D'un point éloigné de la salle une petite lueur vacillante s'avançait vers eux, précédant une forme blanche qui glissait lentement sur le tapis de haute laine dont le sol était entièrement recouvert.

Bientôt ils reconnurent une silhouette féminine drapée dans une ample tunique blanche. De longs cheveux couleur de nuit flottaient sur les épaules, encadrant de leur masse un visage aussi pâle que l'étoffe immaculée.

Au bout de son bras nu, la femme portait un chandelier d'or ciselé où vacillait une petite flamme.

A pas muets, glissant à la façon d'une ombre, elle gagna le centre de la pièce, s'approcha du flambeau à douze branches et, l'une après l'autre, religieusement, elle en alluma les douze cierges. Puis, elle demeura muette, extatique, fixant de ses larges yeux qui semblaient deux trous d'ombre parmi la pâleur de la face, les flammes immobiles que pas un souffle d'air n'agitait.

Cela dura interminablement jusqu'à ce que fussent consumées les cires qui, peu à peu fondaient autour du point lumineux du sommet.

Enfin, la femme s'écarta et les deux amis aperçurent un homme que, jusqu'alors, ils n'avaient point remarqué.

Lui aussi était vêtu de blanc, mais il portait sur la tête une tiare d'or à douze divisions. Chacune était ornée de pierres précieuses où les éclats des cierges agonisants allumaient de somptueux reflets.

L'homme étendit les bras, fit des deux mains, un signe de bénédiction. La femme s'était agenouillée devant lui. A ce moment, le dernier cierge jeta sa dernière lueur et, aussitôt, le plafonnier de verre s'illumina.

A leur grande stupéfaction les deux amis constatèrent que la salle s'était emplie. Sur les divans circulaires, une étrange assistance d'êtres vêtus de tuniques de lin, la tête dissimulée sous une sorte de cagoule blanche ne laissant apercevoir que les yeux, était rangée et demeurait silencieuse et parfaitement immobile.

Au geste du prêtre — car il était impossible de ne pas voir dans ces rites solennels la célébration d'un culte — les formes blanches se levèrent et disparurent une à une derrière une draperie couleur de feu qui s'entrouvrait et se refermait sous chaque fidèle.

Restèrent seuls l'homme à la tiare et la prêtresse aux cheveux de nuit.

Ce fut le premier qui, après avoir relevé sa compagne, toujours prosternée à ses pieds, s'approcha des deux européens. A la grande surprise de Didier il s'adressa à lui, s'exprimant en un français assez correct.

IV

Le grand prêtre du feu

"Je m'excuse, Monsieur, de la façon dont j'ai été obligé d'agir pour vous avoir en ma présence. Personnellement, je n'avais aucun motif pour vous traiter de la sorte. Il n'en est pas de même de votre camarade ; mais, je m'expliquerai ensuite avec lui. Monsieur, vous êtes Français, si mes informations sont exactes, et vous n'avez aucun intérêt personnel à poursuivre les recherches que Mister Harway a jugé bon d'entreprendre. J'aime votre pays, Monsieur et j'estime ses habitants. Si vous voulez me donner votre parole d'honneur de ne jamais révéler ce que vous avez vu et de n'entreprendre aucune recherche pour connaître le sort de votre compagnon, je vous rendrai immédiatement votre liberté. Vous serez transporté aussi rapidement que possible à Bombay où vous embarquerez sans avoir pris contact avec qui que ce soit. A bord, vous serez encore surveillé sans pouvoir connaître l'homme chargé de cette mission. En France même, la plus petite indiscrétion pourrait vous coûter la vie. Acceptez-vous ces conditions ?

— Je les refuse. Je me suis engagé à partager les périls que pouvait courir mon ami. Nous ne nous séparerons point.

— Prenez garde. C'est un redoutable engagement que celui-ci.

— N'importe. Dans mon pays, Monsieur, que vous prétendez connaître, les lois d'honneur et de l'amitié se confondent pour me dicter ma résolution.

— A votre aise, jeune homme. A mon extrême déplaisir, vous êtes donc mon prisonnier au même titre que Gérald Harway.

— Je l'entends bien ainsi.

Il y eut un instant de silence. L'Anglais s'était rapproché de son ami et, simplement, les deux hommes se serrèrent la main. Tandis que parlait l'homme à la tiare d'or, Didier avait étudié sa lente prononciation, l'accentuation gutturale de certaines syllabes, et sa conviction, malgré la pureté de son langage, était qu'ils avaient affaire à un oriental. Orientale aussi, devait être la jeune femme aux cheveux de jais, dont les sombres prunelles demeuraient fixées sur lui avec une intensité qui lui causait une sorte de malaise.

Quand le prêtre — tout lui disait que c'en était un — se tourna vers Gérald Harway.

La voix se fit plus dure, le regard plus autoritaire. Cette fois, c'était en anglais que l'homme s'exprimait, un anglais pour le moins aussi correct que le français qui l'avait précédé, bien que toujours déformé par la même prononciation.

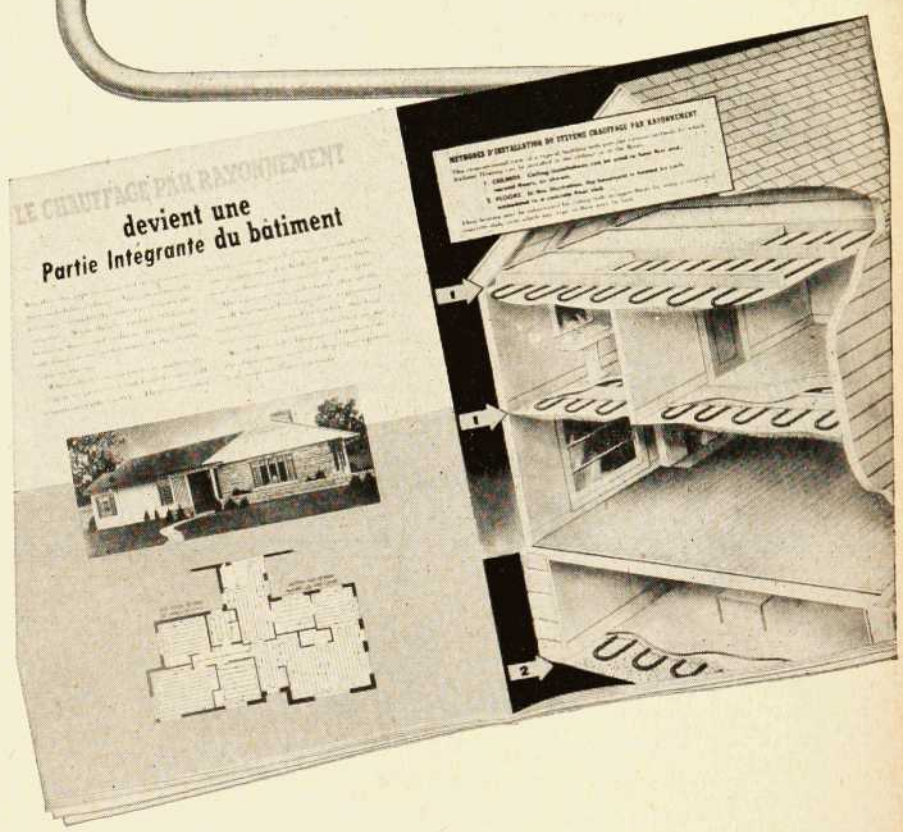
— Entre nous, Gérald Harway, l'explication sera brève. Vous voulez retrouver les traces de sir Olivier Harway et de ses compagnons, disparus depuis le 13 avril 1939 et, sans doute, en même temps, vous rendre maître des secrets que votre oncle venait chercher sous les neiges de l'Himalaya ? De nos secrets et de nos richesses ? Sir Olivier a échoué, vous le savez, et le sort qui fut le sien est maintenant le vôtre.

—Parlons clair. C'est vous qui avez assassiné mon oncle et ses compagnons.

— Ses compagnons sont sains et saufs. A chacun d'eux, ignorant les mobiles secrets qui avaient conduit sir Olivier en Cachemire, j'ai proposé le marché que j'ai offert tout à l'heure à votre ami. Tous deux ont accepté.

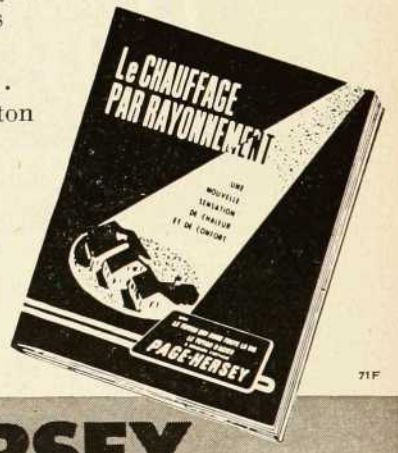
— C'est impossible. Leur retour dans leurs pays respectifs n'aurait pas passé inaperçu.

Qu'est-ce que le chauffage par rayonnement?



Faites venir cette brochure gratuite!

Elle explique le chauffage par rayonnement dans tous ses détails. L'effet des tapis . . . serpentins dans les planchers ou dans les plafonds... couvertures de planchers de béton ...maisons sans sous-sol...coût d'installation...contrôles... humidité...économie de combustible. Toutes ces choses et beaucoup d'autres faits ayant trait au chauffage par rayonnement y sont traités.



71F

PAGE-HERSEY

Tuyau d'acier à soudure continue

POUR LE *Chauffage par Rayonnement*

Détachez et postez ce coupon aujourd'hui!

PAGE-HERSEY TUBES, LIMITED
100 Church St., Toronto, Ont.

Veuillez m'envoyer votre brochure gratuite sur le chauffage par rayonnement.

Nom_____

Adresse_____

Ville_____ Prov._____

Si tu m'aimes comme je t'aime
Pense à mon *Sergeant's* aujourd'hui même !

Sans danger. Sûr. Rapide. Voilà toutes les caractéristiques des Produits pour les Chiens Sergeant's. Et il en existe un pour presque tous les besoins du chien. Pour les puces, par exemple, rien n'égale le Savon et la Poudre SKIP-FLEA de Sergeant's. D'autres produits combattent les vers, maux d'oreilles, insuffisance de vitamines, démangeaisons. Tous approuvés par des vétérinaires. Célèbres depuis 76 ans. **GRATIS :** Sergeant's Dog Book, un livre illustré de 40 pages. Aux pharmacies et chez les marchands d'animaux. Ou en écrivant à Sergeant's Dog Medicines, Ltd., Dept. W-28, Toronto, Ontario.

Sergeant's POUR LES SOINS DES CHIENS

Haig & Haig
FIVE STAR

Haig & Haig
SCOTCH WHISKY

Haig & Haig
PINCH

HAIG & HAIG EST LE SCOTCH
WHISKY À SON MEILLEUR!
BOUTEILLES DE 26½ ET 40 ONCES

... DISTILLÉ, MÉLANGÉ ET EMBOUTEILLÉ EN ECOSSE ...

— J'avais jugé prudent, vu l'émotion causée par cette triple disparition de prendre certaines dispositions. Les deux alpinistes, l'anglais et le suédois, ont été conduits, non en Europe, mais en Australie où une situation fort honorable leur fut offerte. Tous deux étaient célibataires et peu fortunés. Ils se sont parfaitement adaptés à leur nouvelle existence. Peu après il y eut la guerre, les communications coupées. Tout s'oublie...

— Pas tout. Vous en avez la preuve. Et soyez certain qu'un crime de plus ne vous assurera pas l'immunité. J'ai pris mes précautions. Si je ne reviens pas, d'autres sauront me venger.

— Ils échoueront comme vous avez échoué. La Zoji-la est le seul passage qui se puisse emprunter. Ceux qui tenteront de vous retrouver devront suivre la même route et, sur cette route, ils trouveront ce que l'expédition de 1939 et la vôtre ont trouvé.

— Et croyez-vous qu'une telle série d'attentats ne finira pas par déclencher une indignation générale. Les peuples civilisés s'uniront pour battre la région où se perpétuent de tels crimes. Si bien caché que soit votre repère, il sera découvert et anéanti.

— Qu'y gagnerez-vous ? Vous périrez avec nous car personne, vous m'entendez bien, personne ne doit pénétrer nos mystères, et, celui qui y parviendrait devrait disparaître avant de les avoir divulgués. Votre oncle en savait beaucoup trop déjà.

— Ah ! Voilà donc le mobile que je cherchais à deviner. Mais, qui êtes-vous

— Ne vous en doutez-vous pas ? Je suis le chef d'un culte antique, sans doute le plus antique de tous. Je commande aux adorateurs du feu, où qu'ils soient dispersés.

— Les adorateurs du feu ? Les Behtkachis, s'exclamait Gérald Harway stupéfait. Ainsi, c'est à cause de ses travaux sur cette secte actuellement proscrite et réduite à rien que mon oncle...

— Si Ataturek a chassé nos frères de Turquie, il n'a rien pu contre nos croyances et nos traditions. Elles sont vivantes et le demeureront tant qu'il y aura un prêtre pour enseigner le rite, une prêtresse pour célébrer le culte du feu. Cette femme se nomme Zerryn-Tadj, ce qui, en persan, signifie « Couronne d'Or ». Elle est aussi pure que la flamme qu'elle a mission de faire brûler chaque jour, à l'heure où le soleil est à moitié de sa course ; mais, comme la flamme il suffirait d'un souffle impur pour la ternir et l'éteindre.

Gérald, d'un signe d'impatience, interrompit le discours du Pontife :

— Tout ceci m'importe peu. Ce que je veux, c'est savoir ce qu'est devenu mon oncle et connaître le sort que vous nous réservez

— Votre oncle vit, impétueux jeune homme, et vous pourrez vous convaincre que, depuis dix ans qu'il demeure auprès de nous, il n'a jamais eu à se plaindre de mon hospitalité. Vous allez le voir. Il vous convaincra de l'inanité de vos colères et de vos révoltes, lesquelles, seules, pourraient me contraindre à en user incivilement avec vous.

Le prêtres inclina son front sur lequel la tiare aux douze divisions étincelait de toutes ses gemmes.

— Des prisonniers qui auront le droit de circuler librement dans notre petit domaine.

— Et celui de s'enfuir et de vous faire prendre, railla l'Anglais.

— On ne s'enfuit pas de la Cité du Feu, lui fut-il répondu avec un calme souverain.

V

Sir Olivier

Depuis près de huit jours qu'ils étaient les hôtes involontaires du grand prêtre Trita-Athuya, celui-ci n'avait pas reparu et ne les avait pas admis dans la salle ronde. Il n'avait pas tenu l'engagement de leur laisser revoir sir Olivier Harway et Gérald se demandait s'il ne s'agissait pas d'une promesse vaine et si le savant était encore de ce monde.

Cependant, la vie que menaient les deux compagnons, pour monotone qu'elle fût, ne manquait point de confortable. L'appartement qui leur avait été offert était richement meublé, à l'orientale, mais une salle de bain où l'eau la plus pure coulait dans une vasque de marbre, satisfaisait aux habitudes d'hygiène de l'Anglais, et les repas qui leur étaient portés quatre fois le jour par un boy vêtu de blanc et coiffé d'un large turban de mousseline safran, ne se ressentaient d'aucune restriction et auraient suffi à l'appétit le plus exigeant.

Deux choses leur manquaient : l'air et la lumière du jour, car aucune ouverture ne donnait sur le dehors et l'électricité remplaçait la clarté du soleil. D'ailleurs, Didier et Gérald, auxquels quelque liberté était maintenant accordée, avaient pu se rendre compte qu'ils habitaient une sorte de forteresse souterraine creusée, sans doute, au coeur même de la falaise qu'ils avaient longée au cours de leur dernière étape. Une vaste terrasse devait servir de toit, et c'était sans doute là que se trouvait l'issue par laquelle on arrivait au repaire des Behtkachis, mais l'accès de cette terrasse leur était formellement interdit. L'escalier y conduisant était gardé par un farouche janissaire qui, à la moindre tentative d'évasion, n'aurait pas hésité à se servir du sabre recourbé qui pendait à sa ceinture.

Cependant, pour ne pas croupir dans le farniente auquel on le condamnait, Gérald, à bout de patience, était décidé à tenter le tout pour le tout. Il résolut de se rendre auprès du Dédébaba et d'exiger qu'il tienne enfin sa promesse.

Ce fut au milieu de la cérémonie, alors que la belle prêtresse, ses cheveux épars sur la blancheur de sa tunique de lin, contemplait d'un regard d'hypnose les douze flammes du chandelier d'or, que les deux camarades firent brusquement irruption dans la salle circulaire. En termes véhéments, Gérald rappela au Grand Prêtre la parole donnée. Trita-Athuya eut un mouvement de colère qu'il réprima aussitôt, mais, sous la tiare resplendissante, ses sourcils demeuraient froncés et son regard menaçant.

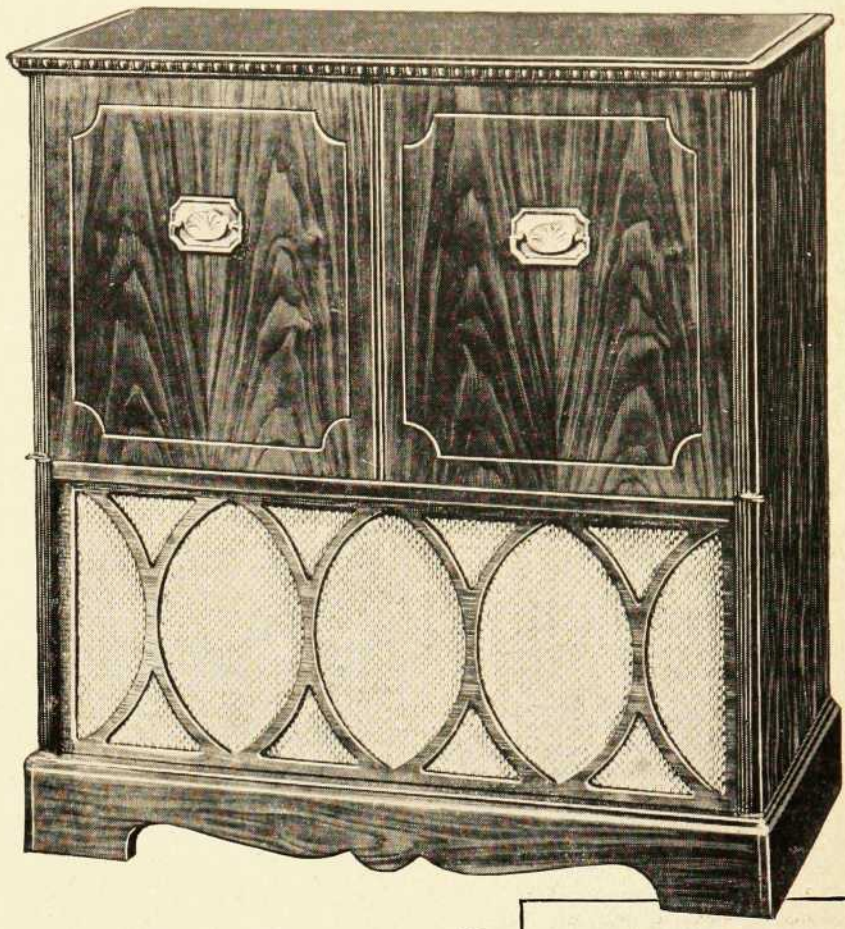
— Impie, murmura-t-il d'une voix que l'émotion faisait trembler, toi qui oses interrompre la célébration du culte, crains la vengeance des éléments. Cependant, tu es mon hôte, et, comme tel, tes désirs sont sacrés. Aie un peu de patience. Quand la flamme sera éteinte, tu seras satisfait.

Il eut un geste souverain pour écarter de lui les deux étrangers. La prêtresse avait fixé sur eux ses yeux aux prunelles extatiques et Didier, le plus impressionnable, en ressentit une sorte de malaise physique. Il se sentait fasciné comme peut l'être l'inoffensif animal dont un serpent veut faire sa proie, la volonté paralysée et la faculté de fuir obnubilée.

La cérémonie se déroula, pareille à celle à laquelle ils avaient déjà assisté. Enfin, la salle se vida, mais le Pontife, au passage, retint l'un des fidèles au visage dissimulé, comme celui des autres assistants, sous une cagoule blanche.

[*Lire la suite page 54*]

Rien ne rivalise avec le charme de la belle musique...



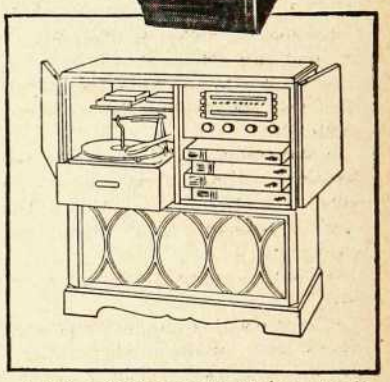
Lorsque vous possédez un radio-phonographe G-E le charme infini de la plus belle musique du monde attend votre bon vouloir.

Partitions orchestrales, lyrismes de haute envolée, joyaux de la mélodie qui bercent les coeurs et élèvent l'âme vous parviennent par radiophonie ou par enregistrements sur les trois genres de disques.

Grâce à ces instruments perfectionnés votre musique préférée vous est présentée avec un réalisme incontestable . . . une tonalité merveilleuse qui sait reproduire les moindres graduations et les plus délicats harmoniques supérieurs, ceux-là mêmes qui font le charme et l'attrait de la musique.

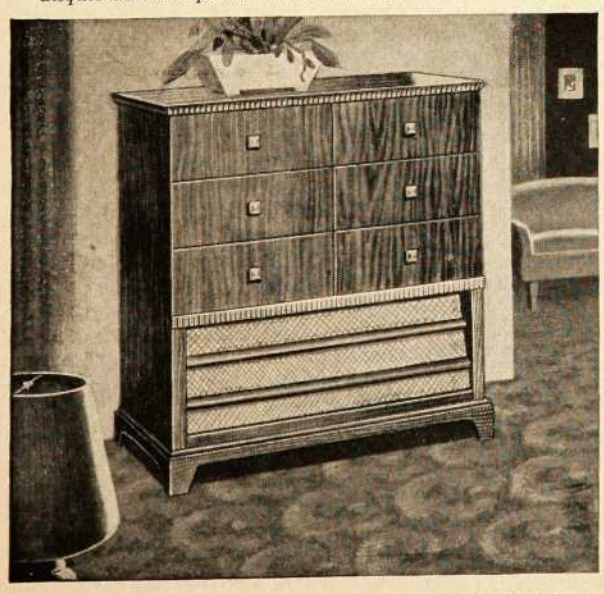
Durant de longues années votre radio-phonographe G-E s'avèrera une source de divertissement sans pareil, vous procurant en tout temps la musique qui s'harmonisera à vos caprices de l'heure.

RADIOS-PHONOGRAPHES
GENERAL ELECTRIC

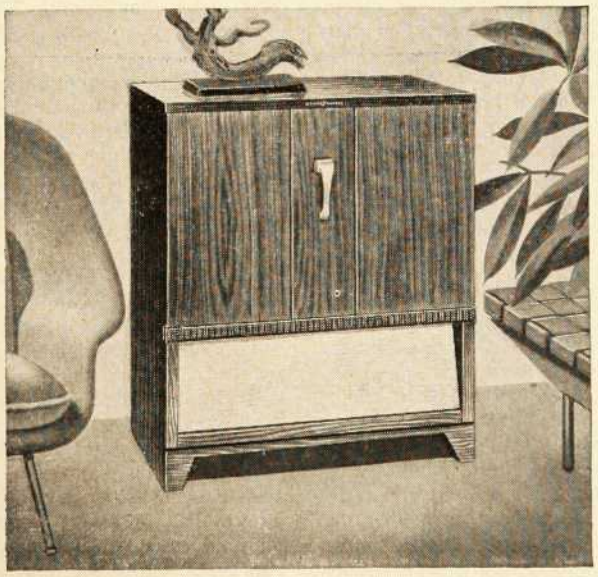


MODÈLE C707 . . . *un meuble remarquable de style antique, conçu en noyer, acajou ou chêne blanchi. Tourne-disques reproduisant les disques des trois vitesses. Radio à sept lampes ayant un haut-parleur dynamique puissant de 12 pouces et un reproducteur électronique G-E.*

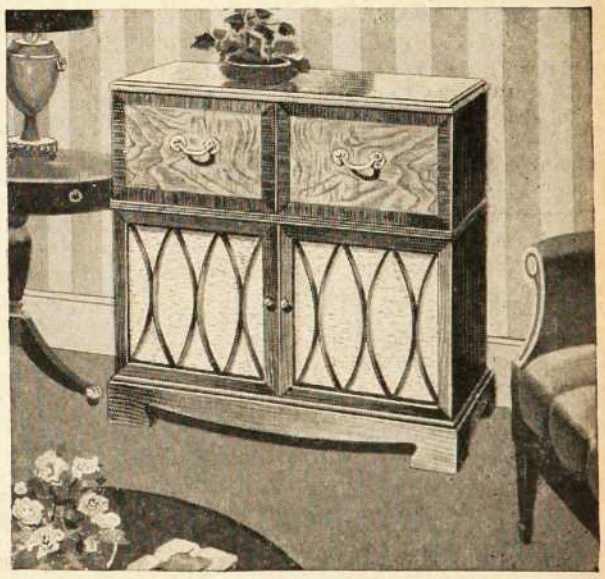
MODÈLE C706 . . . *conçu par un styliste de grand talent il est fait en noyer, acajou ou chêne blanchi. Tourne-disques automatique à trois vitesses. Radio à six lampes.*



MODÈLE C705 . . . *noyer, acajou ou chêne blanchi dont le fini satiné est poli à la main. Tourne-disques automatique à trois vitesses. Ample espace où ranger les disques.*



MODÈLE C708 . . . *dont le cabinet noyer ou acajou est poli à la main. Tourne-disques automatique à trois vitesses. Radio à sept lampes, ondes courtes et longues avec haut-parleur dynamique puissant de 12 pouces.*



PIONNIERS EN RADIOPHONIE, TÉLÉVISION ET ÉLECTRONIQUES

CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY
LIMITED

Siège social : Toronto — Bureaux de ventes d'un océan à l'autre

NOTRE FEUILLETON

PETITE MÈRE

par ARTHUR BERNÈDE

No 5

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le malheur s'est abattu sur la famille Monnier. La mère, poitrinaire, est morte. Le père, sans travail, est arrêté pour avoir volé une poignée d'or afin de trouver l'argent nécessaire à payer les médicaments à sa femme. Leurs trois enfants, Louise, Gabrielle et Jacques restent donc seuls dans la vie. De plus, celui-ci s'est laissé entraîner à un amour désastreux pour une femme néfaste Maria Labrousse, qui, avec son criminel ami, Marsin, veut le faire déserter de l'armée, Jacques ayant été incarcéré pour avoir été pris en possession de brochures antimilitaristes.

"ALORS, veuillez venir, mesdames.

Guidées par l'employé, la patronne et l'ouvrière, après avoir traversé plusieurs cours, pénétrèrent dans le pavillon où Louise avait été transportée.

Tout de suite, dans la grande salle blanche, aux lits symétriques, Gabrielle aperçut reposant sur ses oreillers la tête charmante et pâle de sa soeur.

— Je la vois, je la vois, fit-elle en pressant le pas.

Louise l'avait aperçue, ainsi que Mme Legrand-Vernet.

Un sourire illumina le visage tout pâle de Petite mère.

Gabrielle était déjà près d'elle.

— Ma chérie, fit-elle, en se penchant.

Une infirmière intervenant doucement, poliment :

— Cela va bien, dit-elle, aussi bien que possible... Mais il ne faut pas brusquer, ni l'émotionner... Elle est encore faible, très faible.

« Elle vient de tant souffrir !

Louise, après avoir tendu sa main valide à sa soeur qui, avec toutes sortes de précautions se baissait... pour mettre un baiser à la fois filial et fraternel sur le front de la chère blessée, disait à Mme Legrand-Vernet :

— Merci, madame, de vous être dérangée, d'être venue vous-même.

« Vous ne vous pouvez vous figurer le bien que cela me fait de vous voir ici... vous qui me connaissez à peine...

« Cela me tranquillise... beaucoup... beaucoup...

— Ne parlez pas ainsi, conseillait l'infirmière. Vous savez que le docteur vous recommande le plus grand calme.

Et, s'adressant aux visiteuses, elle expliquait :

— Ce sera moins grave qu'on ne pensait.

« Le chirurgien en chef était encore là quand on a amené mademoiselle. Il a pu tout de suite procéder à la réduction de la fracture et à la ligature des chairs.

« Ç'a été très douloureux, mais c'est fini, ce n'est plus qu'une affaire de temps et de patience.

— J'ai peur que ça soit bien long, murmura la blessée dont le regard qui ne quittait pas Gabrielle, se voila d'une expression d'indicible tristesse.

— Rassurez-vous mademoiselle... reprit Mme Legrand-Vernet... Si j'ai tenu à accompagner votre soeur c'est parce que, au courant de votre situation, j'ai voulu tout de suite vous débarrasser des inquiétudes qui ne manqueraient pas de vous assaillir.

« Sachez donc, ma chère enfant, que tout le temps que durera votre absence votre soeur sera chez nous comme chez elle.

« Mon fils avait trouvé, pour votre soeur, un emploi dans son bureau.

« Mais j'ai mieux à lui donner. Elle a des qualités de gentillesse, de distinction, d'affabilité qui doivent trouver tout naturellement leur emploi chez nous.

« Je viens d'apprendre qu'il y avait une place vacante au rayon des layettes ; dès demain matin, elle l'aura.

« C'est très bon... avec la guelte... c'est cent cinquante à deux cents francs par mois assurés... avec la nourriture à midi.

— Oh ! merci, madame, s'écria Louise. Gabrielle, tu vois comme on est bon pour toi.

— Mais, ce n'est pas tout !

Et Mme Legrand-Vernet appuya tout particulièrement sur cette phrase :

— Dites-vous bien, surtout, que votre soeur trouvera près de moi l'*appui moral* dont a besoin une jeune fille de son âge et dans sa situation.

« Quoi qu'il arrive, elle ne sera pas seule.

« Elle m'a dit que de bons amis à vous lui accorderaient, très volontiers, l'hospitalité.

— Les Vaillant, murmura Louise dont le coeur battit à la pensée de celui qu'elle aimait.

— C'est cela, fit la commerçante... Si, par hasard, ils ne pouvaient recevoir votre soeur, n'ayez aucun souci, je suis là et je m'arrangerai de toute façon pour qu'elle ne soit pas seule... Au besoin, je la confierai à une personne très sûre, dont je réponds comme de moi-même.

— Vraiment, madame, c'est trop ! s'excusait Louise, c'est à peine si vous nous connaissez, et vous nous traitez comme s'il y avait longtemps que nous appartenions à votre maison.

— Je suis heureuse de faire un peu de bien... fit la patronne avec un accent de sincérité profonde... Et si vous m'aidez à détruire la légende qui me représente comme une femme d'argent, sans coeur et sans bonté, c'est encore moi qui vous serai redevable de beaucoup de reconnaissance.

— Madame, fit Louise, en un élan de gratitude infinie... Oh ! madame !... je voudrais vous embrasser.

— Volontiers, ma chère enfant !

Mme Legrand-Vernet, à son tour, se pencha vers la malade, approchant ses lèvres du front tout blanc... et à peine l'avait-elle effleuré... qu'elle sentit passer en elle comme un souffle de paix infinie, de joie jusqu'alors inconnue... et elle eut la subite impression que c'étaient comme deux filles que Dieu, la prenant en pitié dans sa douleur, lui envoyait pour fleurir sa route, pour réveiller son coeur endormi.

Mais comme si elle avait scrupule de prendre pour elle seule toute cette reconnaissante affection qu'elle lisait dans le regard et le sourire des deux soeurs, Mme Legrand-Vernet reprenait :

— Je dois vous dire que vous avez un grand ami dans la maison.

— Le « général », fit Louise tout spontanément.

— Oui, le « général », poursuivait la patronne en souriant... C'est lui qui a voulu que je vous prenne... et je dois vous dire que ce brave homme est tout bouleversé de votre accident. Il viendra vous voir certainement. Il est seul au monde. Il n'a plus de famille. Ah ! si vous saviez de combien de dévouement il est capable ! Sans le dire à personne, l'année derrière, il a passé ses nuits auprès d'un de nos vieux caissiers qui était atteint de la fièvre typhoïde... et il l'a soigné avec un dévouement admirable.

— Et il est aux petits soins pour moi, surenchérit Gabrielle.

« Ce matin il a voulu à toute force que je déjeune avec lui. Comme il voyait que la viande ne pouvait pas passer... il est allé lui-même me faire cuire un oeuf... Oh ! le brave homme, le brave homme !

— Quelle bonne visite ! remerciait encore Louise. Comme j'ai hâte d'être guérie pour retourner dans cette maison... que l'on appelle le *Paradis des Femmes*... et qui sera le nôtre, j'en suis sûre !

— En tout cas, mon enfant, poursuivit Mme Legrand-Vernet entièrement conquise, je ferai tout pour que votre soeur et vous, vous vous y trouviez parfaitement heureuses.

Mais l'infirmière faisait doucement signe aux visiteuses de ne pas trop s'attarder.

Mme Legrand-Vernet comprit et dit tout de suite à Gabrielle :

— Embrassez votre soeur... Vous voyez qu'elle va aussi bien que possible... qu'elle n'a même pas de fièvre.

Et, s'adressant à Louise, elle ajouta :

— Reposez-vous tranquillement. N'ayez aucun souci, je suis là.

« Mais je ne veux pas que vous restiez dans la salle commune. En m'en allant, je vais voir le directeur de l'hôpital et faire le nécessaire pour que l'on vous mette dans une chambre spéciale.

— Oh ! madame, vous êtes trop bonne!

— Il faut bien que je me rattrape !

Et comme après de nouvelles effusions Mme Legrand-Vernet s'éloignait avec la jeune ouvrière, Petite mère, les yeux voilés de douces larmes, eut encore la force de murmurer :

— Bénie soit ma douleur puisqu'elle me vaut tant de joie !

XXVI

Un mauvais fils

EN quittant l'Hôtel-Dieu, Mme Legrand-Vernet avait ramené Gabrielle au *Paradis des Femmes*.

Maintenant la jeune fille recommençait à sourire.

Son chagrin semblait peu à peu se dissiper...

Elle avait vu sa soeur. Elle était certaine que non seulement ses jours n'étaient pas en danger, mais qu'elle guérirait bientôt. Et puis, leur situation matérielle n'était-elle pas assurée à toutes deux, d'une façon inespérée ?

Il n'en fallait pas davantage à la jolie ouvrière, déjà douée d'un caractère mobile et beaucoup moins sérieux que son aînée, pour passer du désespoir le plus amer à la joie la plus expansive, la plus complète. Et la pauvre petite qui, en venant, ne savait comment étouffer ses sanglots voyait, en s'en retournant, la vie tout en rose.

Mme Legrand-Vernet, elle aussi, ne se ressemblait plus.

Son visage, généralement immobile, glacial, indifférent, reflétait une satisfaction intime qui adoucissait singulièrement ses traits et la rajeunissait à un tel point que l'on pouvait deviner qu'à vingt ans elle avait dû être fort jolie... et, elle qui ne se liait jamais avec ses employées, causait familièrement avec sa jeune protégée, lui expliquant avec bienveillance le mécanisme formidable de sa maison, déclarant même :

— Cela commence à devenir très lourd pour moi... Je ne suis plus jeune. J'ai travaillé ! Encore, si j'étais secondée ! Mais malheureusement...

L'auto en s'arrêtant devant le *Paradis des Femmes*, interrompit ces réflexions qui semblaient sur le point de tourner en confidences, tant la patronne, sans s'en douter, était envahie, pour la première fois de sa vie peut-être, par un irrésistible besoin d'épanchement provoqué par l'explosion d'une sympathie aussi forte qu'inattendue.

Les deux femmes descendirent de la voiture.

— Venez avec moi, invita la commerçante.

Gabrielle, à travers l'escalier particulier de la Direction, suivit la mère de Maurice qui la conduisit jusqu'à son bureau, où tout de suite, avant même de s'être débarrassée de son chapeau et de son manteau, Mme Legrand-Vernet appela le chef de rayon des layettes, qui accourut aussitôt.

C'était un grand garçon, à la moustache blonde, aux cheveux assez fournis, cosmétiqués et partagés sur le milieu du front par une raie impeccable...

Le regard bleu, trop bleu, avait quelque chose de trouble et d'indécis qui contrastait avec l'éternel sourire de satisfaction figé sur ses lèvres.

Commencé dans l'édition du 22 septembre 1951.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

Bien qu'il se prétendît d'origine basque, il donnait exactement l'impression d'un officier saxon en civil.

Détesté du personnel, qu'il menait durement, il était fort estimé par la patronne ; car nul mieux que lui ne s'entendait à faire l'article et à « empaumer » les clientes, leur faisant la cour, les complimentant, potinant avec elles, se flattant d'être tantôt le confident, tantôt le proche parent des actrices en vogue, et allant même parfois jusqu'à tirer les cartes à ses fidèles admiratrices.

Aussi, chaque année, augmentait-il son chiffre d'affaires : et comme jusqu'à ce jour Mme Legrand-Vernet ne lui en avait pas demandé davantage, elle le considérait comme un de ses meilleurs collaborateurs, ne s'inquiétant nullement de la façon dont il procédait chez elle et encore moins de celle dont il agissait au dehors.

— Monsieur Achille, attaqua la propriétaire du *Paradis des Femmes*, il y a bien, n'est-ce pas, une vacance chez vous ?

— Oui, Jeanne Raveau répliqua le chef de rayon... Elle nous a annoncé hier qu'elle quittait pour se marier...

Alors, désignant Gabrielle, Mme Legrand-Vernet reprit :

— Je vous présente sa remplaçante, Mlle Monnier.

— Bien, madame.

— Je vous la recommande tout particulièrement... car je m'intéresse beaucoup à elle.

« Quant à vous, mon enfant, je vous engage à vous montrer entièrement docile... et attentive envers M. Achille. Je suis persuadée qu'avec lui vous serez très vite au courant... et que vous arriverez promptement à faire une excellente vendeuse.

— Madame, apppuya Gabrielle, vous pouvez entièrement compter sur mon zèle. Car, j'ai à coeur de reconnaître toutes vos bontés pour ma sœur et pour moi.

— Je suis convaincu, prenait part le chef de rayon qui n'avait cessé de détailler sa nouvelle recrue d'un oeil discret, mais connaisseur... je suis convaincu que mademoiselle réussira et que nous n'aurons qu'à nous louer de ses services.

— C'est parfait... congédia Mme Legrand-Vernet

Et comme M. Achille s'éloignait avec Gavrielle, elle ajouta :

— Ah ! j'oubliais... Vous donnerez, jusqu'à nouvel ordre, à Mlle Monnier, la permission de l'après-midi du jeudi, afin qu'elle puisse rendre visite à sa soeur qui est à l'Hôtel-Dieu...

— C'est entendu, madame...

Au moment où la nouvelle vendeuse s'éloignait avec son chef, la porte du bureau s'ouvrit brusquement et l'élégante silhouette de Maurice apparut en pleine lumière.

Le jeune homme, qui semblait en proie à une vive contrariété, s'avança vivement vers sa mère... laissant passer M. Achille qui, flairant sans doute un orage, s'empressa de filer avec Gabrielle tout interdite.

Dominant la colère qui grondait en lui, Maurice, en une attitude des moins respectueuses, se campa devant sa mère, interrogeant :

— Alors, c'est vrai ?

— Quoi ? Qu'est-ce qui est vrai ? répliqua Mme Legrand-Vernet, dont le visage, à la vue de son fils, avait repris instantanément son masque de sévérité.

Le bellâtre répliqua aussitôt :

— Tu me prends ma secrétaire ?

— Quelle secrétaire ?

— Gabrielle Monnier...

— Parfaitement !

— Ça, par exemple ! c'est un peu fort. Comment !... c'est toi qui me l'envoies, et ne sachant qu'en faire je...

— Maurice, interrompit la commerçante, je te défends de me parler sur ce ton.

— Si je n'ai plus le droit...

— Tu as le devoir avant tout de te montrer déférent envers moi...

Un peu douché par l'attitude de sa mère, Maurice fit... moins agressif, mais toujours furieux :

— C'est que je n'y comprends plus rien... Je me décarcasse pour trouver un emploi à cette petite que tu as prise... au moment où le besoin ne s'en faisait nullement sentir... je finis par lui trouver ce travail et, crac, au moment où le hasard veut qu'elle fasse très bien mon affaire, tu me l'enlèves.

— Oui, je te l'enlève.

— Pourquoi ?

Alors lentement et tout en regardant son fils avec une expression de profonde tristesse, Mme Legrand-Vernet déclara :

— Parce que je ne veux pas qu'une jeune fille comme elle reste seule des heures entières avec un homme tel que toi.

— Pour qui me prends-tu donc ? siffla le jeune homme.

— Maurice, je te connais ! je sais très bien ce dont tu es capable... Je ne suis, hélas ! que trop au courant de la façon dont tu te conduis, non seulement au-dehors, mais encore dans cette maison.

« Jusqu'ici, j'ai fermé les yeux sur tes incartades... j'ai eu tort. Car je comprends à présent que mon devoir était de défendre ces malheureuses auxquelles il était si difficile de te résister, toi le fils de la patronne, le chef du personnel...

« Dans mon égoïsme de commerçante avide d'argent... je n'étais occupée que de chiffres, que d'affaires, que de trafic, que de gain... je n'exigeais de toi que de la conduite, de l'exactitude, de l'activité, traitant de potins sans importance toutes les histoires scandaleuses qui m'arrivaient sur ton compte et restant sourde aux réclamations plus ou moins timides qui parvenaient jusqu'à moi.

« Eh bien ! cela va changer !

« Je ne veux plus, tu m'entends, je ne veux plus... que tu courtises mes employées... pas plus Gabrielle Monnier que d'autres.

— Il n'est pas question de cela.

— Laisse-moi finir... Il ne manque pas de femmes au-dehors. Mais ici, à partir de ce moment, c'est sacré...

— J'ignore qui a pu te monter la tête contre moi.

— J'ai réfléchi... voilà tout !

— Je parie que c'est cette vieille bête de Ledru qui t'a fait des contes à dormir debout.

— Ledru ne m'a rien dit.

— Ce n'est pas une raison parce qu'il est le maître ici...

— Ledru n'est pas le maître...

— Allons donc ! Tout le monde sait bien, et lui-même ne se gêne pas pour le dire, que tu n'as jamais fait que ses trente-six volontés.

— C'est une erreur et une méchanceté.

— Et moi-même je m'aperçois bien que tout plie devant lui, même toi, toi, aussi.

— En voilà assez !

Mais Maurice, incapable désormais de maîtriser sa colère, n'allait pas s'arrêter.

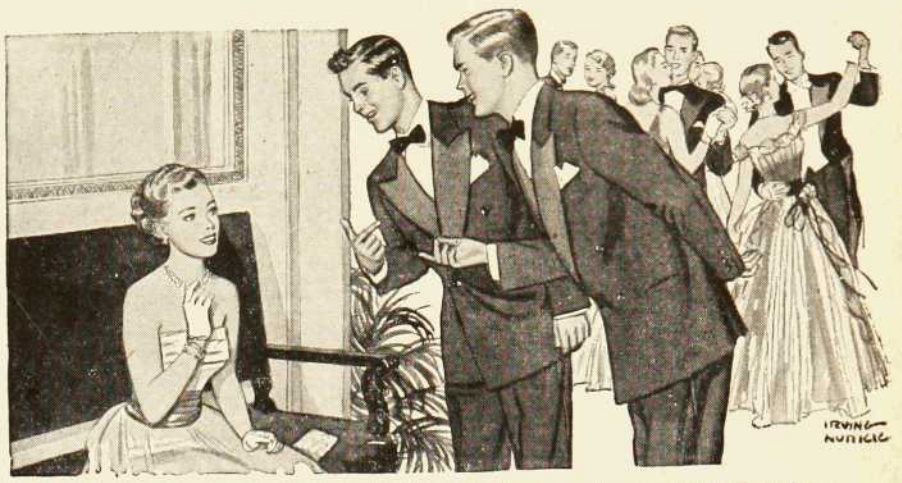
Et s'emballant de plus en plus, il poursuivit :

— Si tu te figures que je ne me rends pas compte que c'est lui qui met la zizanie entre nous et qu'il n'a qu'un but, t'amener à me mettre à la porte, parce que je le gêne dans ses combinaisons mystérieuses.

— Lui, des combinaisons mystérieuses !... coupa Mme Legrand-Vernet, en haussant les épaules.

— Parfaitement ! Et puis, d'où lui vient ce pouvoir absolu dont il a le privilège ? Pourquoi a-t-il le droit de te

Êtes-vous au courant?



Quand vous avez deux invitations à danser, devez-vous choisir—

☐ *Le plus joli?* ☐ *Celui qui a demandé le premier?* ☐ *Tirer au sort?*

Dans un cas semblable, vous devriez accepter le premier qui vous a demandée, même si l'autre jeune homme est plus de votre goût. Vous ne regretterez jamais d'avoir observé la bienséance—et nous parions que ce beau jeune homme vous demandera la prochaine danse. La prochaine fois que votre calendrier vous dira de ne pas sortir, comptez sur Kotex et sortez quand même. *Cette* serviette est faite pour rester molle durant l'usage et conserver sa forme—elle vous aide à rester vraiment *confortable*. Et comme ses *bouts plats pressés* préviennent les contours révélateurs, vous ne perdez pas votre aplomb ni votre confiance.

Quand elle dîne en ville, la jeune fille distinguée

☐ *ferait-elle peu de cas des prix?*
☐ *essuierait-elle la coutellerie?*
☐ *chiperait-elle une cuiller?*

Une jeune fille distinguée ne commande pas ce qu'il y a de plus cher, ne chipe pas de cuillers comme "souvenirs". Et, sauf à la dinette du coin, elle n'essuie pas la coutellerie; il n'y a aucun besoin et ce serait manquer de manières. Il faut savoir répondre à certains besoins . . . essayez donc les *3 absorptivités* de Kotex (différentes dimensions pour différents jours). Voyez comme la régulière, la junior ou la super vous conviendra exactement!

Vaudrait-il mieux sortir avec—

☐ *un bon causeur?*
☐ *celui qui a toujours l'argent à la main?*
☐ *un amoureux?*

Le fait qu'un jeune homme a toujours l'argent à la main ne veut pas dire que c'est celui avec qui il vaudrait mieux sortir. Choisissez plutôt un bon causeur: vous serez plus à l'aise et plus intéressée avec le jeune homme qui sait bien causer . . . de choses qui vous intéressent. A "ces" jours, vous aurez toujours intérêt à compter sur la Kotex. Elle vous donne une protection supérieure, grâce à son centre de sûreté spécial. Confortable, elle vous inspire confiance.

La KOTEX* compte plus d'usagères que toutes les autres serviettes périodiques

KOTEX EN 3 ABSORPTIVITÉS: RÉGULIÈRE, JUNIOR, SUPER

*MARQUE DÉPOSÉE

Comment se préparer à certains jours?

☐ *Encercler le quantième* ☐ *Remonter votre garde-robe* ☐ *Acheter une nouvelle ceinture*

Soyez prête avant "ce" temps! Les 3 réponses ci-dessus peuvent aider. Mais pour assurer un *confort supérieur*, achetez une nouvelle ceinture périodique Kotex. Faite d'élastique souple—cette ceinture Kotex forte et légère ne se tord pas . . . elle ne roule pas. Elle reste à plat, même après de nombreux lavages. Elle sèche *vite!* N'attendez donc pas jusqu'à la dernière minute, achetez une nouvelle ceinture *maintenant.*

Ceinture périodique Kotex . . . *Achetez-en deux—pour pouvoir changer !*

P.S. **Avez-vous essayé le Delsey*?** Delsey est le nouveau tissu de salle de bains qui est plus sûr parce qu'il est plus doux. Un produit supérieur comme Kotex . . . Un tissu aussi doux et aussi absorbant que le Kleenex.* (Nous croyons que c'est ce que nous pourrions en dire de mieux.) Veuillez donc essayer Delsey la prochaine fois.

Ressentez
la différence dans votre
cuir chevelu

50 secondes pour frictionner! Vous *ressentez* un picotement bienfaisant. L'action stimulante de Vitalis tonifie... vivifie . . . aide à freiner la chute excessive des cheveux . . . débarrasse des pellicules libres.

Voyez
la différence dans votre
chevelure

10 secondes pour peigner . . . votre chevelure est plus propre . . . jamais collante ni pommadée. Vitalis ne contient que des huiles végétales pures . . . confère une apparence naturelle à votre chevelure.

Faites l'admiration de tous!

Pour une chevelure saine . . . attrayante

EMPLOYEZ
VITALIS
à l'action stimulante

et le traitement de 60-secondes

Un produit Bristol-Myers—Fabriqué au Canada

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE !

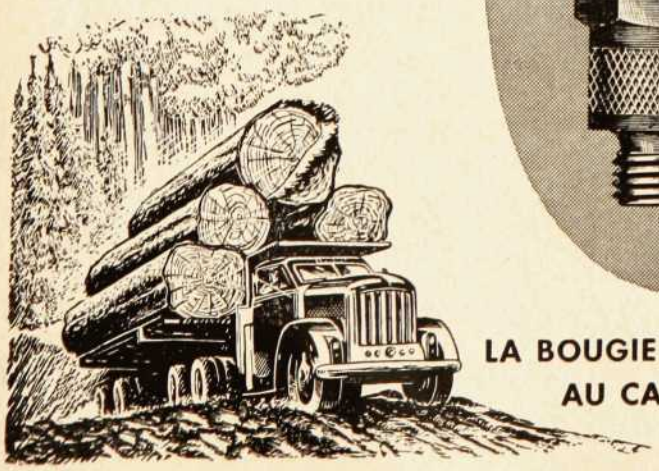
Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film.*

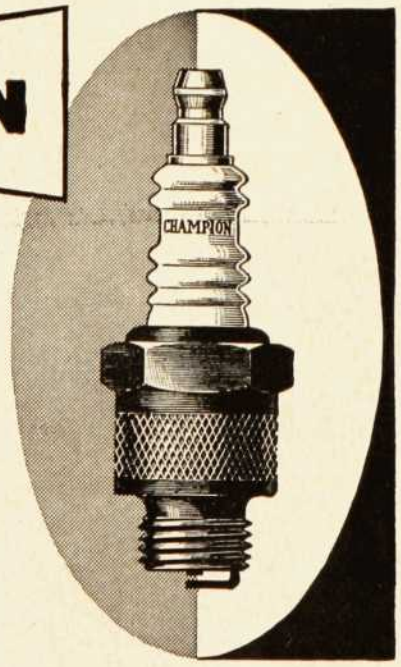
REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !

CHAMPION

FABRIQUÉE AU CANADA DEPUIS 1919

Pour une
FIABILITÉ À TOUTE ÉPREUVE
EN TOUTES CIRCONSTANCES





LA BOUGIE PRÉFÉRÉE AU CANADA

parler, à toi, qui tiens toujours ton monde à distance, avec une familiarité choquante ? Pourquoi, en un mot, est-il ici patron, oui, plus patron que tu n'es patronne... avec toute ton autorité... tout ton esprit de domination... et toute la puissance de tes efforts et de ton argent ?

— Maurice, ordonna la commerçante qui était devenue blême, je te prie de sortir de mon bureau.

— Je constate que tu ne réponds pas à la question.

— Une mère a le devoir de ne pas répondre aux insolences d'un fils dénaturé.

— Moi, un fils dénaturé, rugit le bellâtre, parce que, dans un accès de franchise, dont tu devrais m'être reconnaissante, j'ai enfin l'audace de te dire tout haut ce que d'autres depuis si longtemps chuchotent tout bas !

— Que signifie ?

— Cela signifie que je veux savoir ?

— Savoir quoi ?

— Les raisons secrètes pour lesquelles tu vis entièrement sous la dépendance de ce garçon de bureau ?

— Je ne suis pas sous la dépendance de Julien.

— Tu l'es si peu... que tout le monde le dit, le crie, le hurle !

— Je me moque de l'opinion publique.

— Toi, une négociante !

— Je n'ai rien à me reprocher. Le reste m'indiffère.

— C'est possible... s'exclama Maurice, au comble de la rage, mais si cela t'est égal que l'on colporte sur toi des bruits fâcheux...

— Tais-toi !

— Que l'on prétende qu'il y a un cadavre entre toi et cette brute.

— Assez !

— Il m'est profondément pénible d'entendre chuchoter autour de moi que ce garçon de bureau est ou a été ton amant !

— Malheureux !... s'écria la commerçante en s'effondrant sur le fauteuil.

Mais une voix terrible, vibrante d'indignation, retentit dans la pièce.

— Gredin !

C'était Julien Ledru qui, surgissant tout à coup, s'avançait vers le fils indigne, s'écriant :

— Moi, l'amant de votre mère !

« Et vous n'avez pas sauté à la gorge de ceux qui tenaient de pareils propos !

— Ils ne s'adressaient pas à moi ! balbutia le fils de la négociante.

— Mais vous les avez entendus tout de même, riposta le « général », à moins que vous ne les ayez inventés de toutes pièces, ce qui serait encore plus abominable !

Et, comme, atterré, Maurice gardait un silence qui était l'aveu de sa lâcheté, le garçon de bureau poursuivit en désignant Mme Legrand-Vernet qui, écroulée, la tête entre les mains, pleurait de douleur et de honte :

— Vous allez tout de suite demander pardon à votre mère... Oui, pardon... à genoux ! Car moi, qui la connais depuis son enfance... moi qui l'aime comme un frère peut aimer sa soeur, moi qui n'ignore rien du calvaire qu'a été sa vie, je puis vous jurer, vous m'entendez, vous jurer sur l'honneur que jamais femme ne mérita mieux le respect et la tendresse de son fils.

Tout en parlant, le « général » avait laissé retomber sa lourde main sur l'épaule du bellâtre qui plia sur les jarrets.

Mais, d'un orgueil indomptable, Maurice voulut résister.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous... protesta-t-il... Je suis assez grand pour savoir ce que j'ai à faire et si j'ai offensé ma mère...

— Pardon... tout de suite, insistait le bon géant, sinon je vous prends par le fond de votre culotte et je vous fiche dehors comme un paquet de linge sale.

— Ledru, laissez-le, intervint la mère.

— Non, à genoux, à genoux ! s'entêtait le garçon de bureau en augmentant si bien sa pression que Maurice dut céder ; et tombant à terre, il fit, les lèvres pincées, malgré lui, révolté, furieux, mais vaincu :

— Eh bien ! oui, pardon ! pardon !

Mais, se relevant aussitôt, il courut vers la porte qu'il fit claquer brusquement en la refermant derrière lui.

Tout en rejoignant son bureau, meurtri, déchiré et, repris d'une colère encore plus folle, il grinça :

— Je le saurai bien ce qu'il y a entre eux, oui, je le saurai bien. En attendant, s'ils se figurent qu'ils m'empêcheront d'avoir cette petite... ils se trompent... Je l'aurai, n'importe comment... à n'importe quel prix !... mais je l'aurai... je l'aurai !

Et, furieux, il s'enferma chez lui, à double tour.

A peine avait-il disparu que Ledru, s'approchant de Mme Legrand-Vernet, lui murmurait avec une expression de douceur étrange de la part de ce colosse, à l'aspect brutal :

— Pourquoi ne pas lui dire la vérité ?

— Non, ça jamais, jamais ! reprit la propriétaire du *Paradis des Femmes*, en se redressant d'un seul sursaut.

Et, d'une voix basse, sombre, elle ajouta :

— Je te l'ai déjà dit... S'il apprenait, il serait capable de... de...

Elle n'acheva pas... et, chancelant, elle retomba et, tout en cherchant la main du garçon de bureau, elle murmurait :

— Ça ne porte donc pas bonheur de faire le bien ?

— Ne dis pas ça, ma pauvre Mélanie.

— C'est sans doute qu'il est trop tard !

Alors... l'oeil hagard, la figure décomposée, comme si elle entrevoyait un avenir proche, fait de douleur, de drames et de catastrophe, elle haleta :

— Julien, j'ai peur, car je sens que le malheur est tout près d'entrer dans la maison !

XXVII

Pauvre petite !

D'UN pas vif, alerte, une jeune fille tout en noir, après avoir traversé la place de la Bastille, vient de s'engager dans le faubourg Saint-Antoine.

Il est huit heures du soir...

La foule des travailleurs regagnant leur logis est déjà beaucoup moins dense.

Le premier flot est passé.

Aussi la jeune fille en profite-t-elle pour accélérer sa marche.

Elle semble contente, très contente.

Une lueur d'espérance anime son regard... et un facile sourire d'enfant satisfaite de tout et amusée de rien fleurit sur sa bouche.

C'est qu'elle est maintenant tout à fait rassurée !...

Elle a l'impression qu'il lui est permis de voir la vie sous des couleurs moins amères.

Certes, il y a encore en elle un fond de grande tristesse qui, par instant, fige son sourire, assombrit ses yeux ; car elle vient de se souvenir de sa pauvre mère... si tristement, si récemment disparue... Mais elle se dit :

— J'irai dimanche porter quelques fleurs au cimetière.

Elle songe aussi :

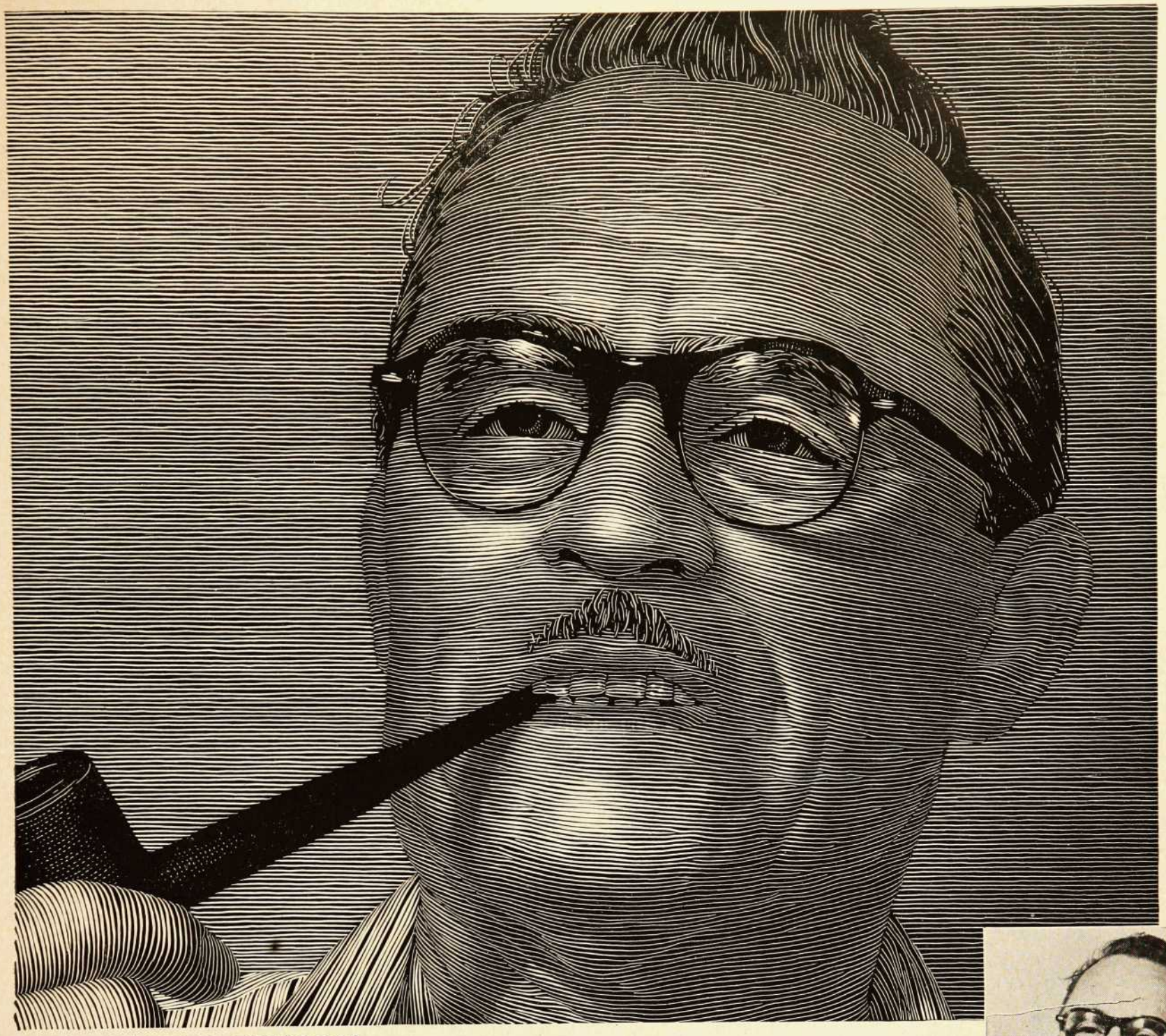
— Et mon papa... en prison... Comme il doit souffrir, loin de ses enfants !...

Mais elle se reprend :

— Il sera sûrement acquitté... et nous le reverrons bientôt.

Elle pense encore :

— Et Petite mère... Pauvre chère Louise, à l'hôpital... comme c'est malheureux !



*M. GILBERT BRISSON

Que pensez-vous des Obligations d'Épargne du Canada, monsieur Brisson?

Beaucoup de bien, puisque j'en ai toujours acheté. J'ai également acheté des Obligations de la Victoire de toutes les émissions et des Timbres d'Épargne de guerre.

Comment avez-vous acheté vos Obligations d'Épargne du Canada?

J'en ai d'abord acheté pour $500 comptant, à même mes épargnes. J'en ai acheté ensuite pour $1,000 par retenues sur mon salaire.

Avez-vous encore vos Obligations, monsieur Brisson?

Oui, et je les ai toutes déposées dans un coffret de sûreté à ma banque.

Il y a donc longtemps que vous économisez, monsieur Brisson. Et pourquoi préférez-vous épargner au moyen des Obligations d'Épargne du Canada?

Bien qu'une hypothèque puisse rapporter jusqu'à 5%, je préfère les Obligations parce qu'elles sont plus sûres. J'ai toujours pratiqué l'épargne. Entre 1921 et 1926, j'étais à Los Angeles et j'ai tenté ma chance sur des valeurs de compagnies d'huile. J'ai perdu mes économies, mais je ne me suis pas plaint. J'ai avalé ma pilule. Quant aux Obligations d'Épargne du Canada, je crois qu'il vaut mieux les garder. On en perd l'intérêt si on les vend.

Monsieur Brisson, conservez-vous vos Obligations pour faire face à la maladie ou pour défrayer le coût d'une opération d'urgence?

Non, je suis assuré contre la maladie et les accidents.

Projetez-vous alors d'acheter une maison avec vos Obligations?

Mon garçon et moi achèterons peut-être un duplex un de ces jours quand je serai trop vieux pour travailler.

PLUS AVANTAGEUSES QUE JAMAIS, telles sont les Obligations d'Épargne du Canada, 6e émission. Echéance: dix ans et neuf mois après leur date d'émission. Dix coupons de 3½% y sont attachés. Le premier coupon couvre une période d'un an et neuf mois. Il est payable le premier août 1953. Les autres coupons sont payables le premier août de chaque année jusqu'à l'échéance des Obligations. Si les Obligations sont encaissées avant le premier août 1953, elles rapporteront 2% d'intérêt par année, calculé sur une base mensuelle. Si elles sont conservées jusqu'à l'échéance, leur taux d'intérêt équivaudra à 3.21% par année. La limite d'achat pour un particulier est de $5,000 d'Obligations de la 6e émission. Elles sont enregistrées aux noms des détenteurs. Elles ne peuvent être cédées ni négociées, mais elles sont encaissables à leur prix d'achat plus les intérêts en tout temps, à n'importe quelle banque au Canada.

Monsieur Gilbert Brisson, âgé de 61 ans, est un pressier à l'emploi d'une imprimerie de Montréal. Il est marié. Sa fille, l'enfant de sa fille, de même que son garçon demeurent à Ottawa. Il habite au numéro 2387, rue Bordeaux, à Montréal.

LES OBLIGATIONS d'ÉPARGNE DU CANADA

EN VENTE

CHEZ LES COURTIERS DE PLACEMENT, DANS LES BANQUES ET AU MOYEN DE RETENUES SUR LE SALAIRE

ELLES S'ENCAISSENT EN TOUT TEMPS, À LEUR PRIX D'ACHAT PLUS LES INTÉRÊTS

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE !

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film.*

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !

Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE : Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL **(POUR LE CANADA SEULEMENT)**
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... **Province** .....

Mais elle se rappelle sa visite de l'après-midi et elle se répète :

— L'infirmière nous l'a dit, c'est moins grave et ce sera moins long qu'on ne le croyait, Petite mère, dans quelques jours, sera à la maison !

Son caractère naturellement optimiste, sans lui faire oublier un passé douloureux, lui permet néanmoins d'envisager l'avenir avec une sérénité parfaite.

Pour l'instant, sa petite âme d'oiseau est tout épanouie... Cet amour brisé et qui la désespérait, la veille encore, d'une façon si navrante, lui arrache encore de temps en temps un soupir... Mais ce n'est plus que le vilain cauchemar qui va s'effacer au matin, dans la lumière... c'est tout un miracle de jeunesse qui transforme, galvanise cet être tout de charme, de légèreté, de faiblesse, d'abandon et d'innocence...

Elle va, elle va, serrant précieusement une pièce de vingt francs que Mme Legrand-Vernet, se doutant bien que la pauvre petite devait être presque sans ressources lui a fait parvenir en acompte par l'intermédiaire du « général ».

Prudemment, elle la glisse dans l'échancrure de son gant et elle ne cesse de la palper... de la caresser du doigt...

C'est toute une fortune !...

Vingt francs... ce qu'on peut acheter de choses avec vingt francs !... Elle les énumère... C'est incalculable !... Mais elle a si bon coeur que dans la liste qu'elle vient d'établir mentalement, elle inscrit d'abord les fleurs pour la maman, quelques douceurs pour le papa, des oranges pour la soeur aînée !

Puis, réfléchissant qu'elle va, suivant les conseils de sa patronne, demander pour quelques jours l'hospitalité aux Vaillant, et que ceux-ci ne manqueront pas de l'accueillir avec cette générosité affectueuse qui les caractérise, elle se dit :

— Je ne peux pas aller chez eux les mains vides... Mme Vaillant aime beaucoup les pralines. Je m'en vais lui en apporter un sac !

Elle entre chez un confiseur... Elle demande une livre des bonbons préférés de la bonne dame, et des très fins... tout ce qu'il y a de meilleur... Trois francs, ce n'est pas trop cher... elle tend sa pièce d'or... on l'envoie à la caisse... on lui rend de la monnaie, beaucoup de monnaie... Elle ne sait trop qu'en faire... elle sort embarrassée... Et la voilà tout à coup devant la boutique du pharmacien, celui qui a refusé les médicaments à sa mère... l'auteur de tout le mal !

Gabrielle songe qu'avec cette poignée de pièces blanches qu'elle tient dans sa main crispée... on aurait si bien pu payer les remèdes prescrits par le docteur...

Son père n'aurait pas eu ce geste fou, qui l'a conduit en prison !... Sa mère serait encore vivante !... Et c'est comme une surprise d'amertume devant laquelle l'optimisme s'en va, se fond, se volatilise...

Maintenant Gabrielle se sent prête à pleurer.

Puis, tout à coup, un brouhaha, des clameurs... des voitures de pompiers qui passent lourdement, bruyamment... un tourbillon de fer... et de vapeur... Et soudain... une grande lueur... des flammes, des flammèches s'évadent d'une maison... Des cris plus forts de la foule qui se bouscule, qui s'approche pour voir... Des hommes qui hurlent, des femmes qui vocifèrent, des enfants qui braillent, des agents qui s'efforcent d'établir un barrage... et une voix montante, aiguë, perçante, dominait le tumulte :

— C'est chez Vaillant, à la fabrique de meubles !

A cette phrase qui précise le lieu de l'incendie, Gabrielle a senti son coeur se serrer comme s'il refusait tout à coup de battre.

— Le feu chez Vaillant ! murmure-t-elle d'une voix sourde.

Elle reste là, comme hypnotisée par la lueur de cette grande colonne rouge qui monte vers le ciel...

Mais, tout à coup, elle se sent poussée, prise dans un remous occasionné par des gens qui pour se soustraire aux bourrades des sergots cherchent à se réfugier sous la porte cochère près de laquelle elle s'est arrêtée.

Gabrielle chancelle, trébuche...

Le paquet de bonbons, qu'elle tenait sous son bras, roule dans le ruisseau... Elle ne songe même pas à le ramasser.

Instinctivement, sa main s'est crispée encore davantage autour de sa petite fortune.

Un mot lancé par des voix rudes, impératives, sonne à ses oreilles plusieurs fois répété :

— Circulez ! Circulez ! Circulez !

Des képis noirs aux liserés rouges surgissent.

— Il ne faut pas rester là, vous ! menace un agent.

Et comme la petite, terrorisée, n'obéit pas immédiatement, une main brutale la saisit par le bras :

— Allons ! et plus vite que ça !... Circulez ! Circulez !...

Alors, c'est un bruit de métal heurtant la pierre... Dans son affolement, Gabrielle a écarté les doigts... et son petit trésor a roulé sur le trottoir, dispersé sur l'asphalte.

Le ramasser ?

Il ne faut point y songer.

D'ailleurs, elle est enlevée de terre, entraînée loin de là par une force irrésistible.

— Circulez !

Tout à coup, sans savoir comment, elle se trouve dans une rue obscure, étroite, déserte, dont les toits rapprochés laissent apercevoir un coin de ciel rouge, reflet de l'incendie qui dévore les ateliers de M. Vaillant.

Elle demeure là, un moment, le cerveau vide... les jambes mortes.

Enfin, elle se dit dans l'élan de son coeur spontanément bon :

— Ces pauvres gens vont se trouver sans asile. C'est à moi maintenant de leur offrir l'hospitalité.

Par des voies détournées, elle cherche à gagner la maison en flammes.

— Ils doivent être là, en train de contempler, impuissants, l'oeuvre de désolation et de ruine.

Mais encore une fois, elle se heurte à des barrages.

Impossible d'avancer !...

Elle parvient néanmoins à se glisser dans le faubourg Saint-Antoine... en deçà de la rangée noire des agents qui maintiennent à grand'peine la foule...

Elle rase les murs, cherchant à se dissimuler...

Un brigadier l'interpelle :

— Où allez-vous ?

Gabrielle répond d'une voix tremblante :

— J'habite par là... je rentre et...

Le brigadier fronce le sourcil et s'avance menaçant.

Alors, suppliante, touchante, adorablement émue, Gabrielle en un geste convulsif joint les mains en disant :

— Oh ! monsieur, je vous en prie, laissez-moi passer ; je suis une amie de ces pauvres gens et je viens leur offrir un asile.

L'agent se laisse convaincre... et tortillant sa rude moustache, il autorise :

— Allez, mais faites attention, je ne réponds pas de la casse.

Gabrielle s'est élancée.

Elle aperçoit un groupe, où il y a des messieurs tout en noir... les autorités, sans doute.

Elle entend leurs propos :

— En tout cas, dit l'un d'eux, c'est un incendie qui arrive joliment à point.

[*Lire la suite page 37*]

NOUS L'ÉPROUVONS!

Vous feriez un détour de cent milles pour éviter le genre de routes que nous *recherchons* quand nous faisons l'épreuve des Goodyear Super-Cushion! C'est en torturant ces pneus sur des surfaces rugueuses, comme celle du désert de l'Arizona (ci-dessus), que nous avons maintes fois prouvé que pour la performance complète, le Super-Cushion est dans une classe à part!

LES FABRICANTS D'AUTOS L'ÉPROUVENT!

Avant d'acheter, les fabricants d'autos font l'essai de *toutes* les marques de pneus dans tous genres de chemins. Ils ont fait subir aux pneus des épreuves de vitesse et de durée dans des chemins comme celui-ci, qui se trouve à Rocky Mountain Pass, en C.-B. Ces mêmes fabricants d'autos *emploient plus de Super-Cushion que de tout autre pneu sur leurs voitures neuves.*

ÉPROUVEZ-LE VOUS-MÊME!

S'obtient aussi avec semelle à côtes.

Mettez des Goodyear Super-Cushion sur votre auto. L'usage normal que vous en ferez vous prouvera qu'en matière de rendement maximum en tout point—*sûreté, douceur de roulement, grand millage de tout repos*—le Super-Cushion est simplement imbattable. Vous découvrirez pourquoi les automobilistes, d'un océan à l'autre, achètent plus de pneus Goodyear que de toute autre marque! Empressez-vous d'aller voir votre marchand Goodyear! (Ci-dessus: Toronto, Ont.)

Les pneus neufs ont besion de chambres à air neuves. Renseignez-vous sur les chambres à air de sûreté Goodyear Lifeguard. Elles rendent un éclatement inoffensif.

Super Cushion par GOODYEAR

PLUS DE GENS ROULENT SUR DES PNEUS GOODYEAR QUE SUR TOUTE AUTRE MARQUE.

Une valeur General Motors

Ce grand nom est une gratification

S'il était possible de dépouiller une Cadillac de toutes ses marques d'identité, et de la juger uniquement d'après son doux roulement et sa performance—elle serait encore vite reconnue comme le "prototype mondial". Mais songez à ce qu'une Cadillac vous apporte *en plus* de la solide valeur de sa construction, de sa performance, de son confort et de sa facilité de conduite—*le merveilleux nom Cadillac!*

Il proclame une promesse de nombreuses années de la plus grande satisfaction. Il parle de son propriétaire et l'identifie avec le succès et le bon goût.

De fait, il n'y a rien de bon ou de merveilleux en automobile qui ne soit pas promis ou impliqué par le superbe blason Cadillac. Et rappelez-vous que la fierté et le plaisir d'avoir ce grand nom distingué vous sont offerts en pure gratification. Ce sont, pour ainsi dire, un "dividende spécial" de la possession de toute voiture Cadillac.

PETITE MERE [*Suite de la page* 34]

— Comment cela ? interroge un autre.

— Vaillant était au bout de son rouleau... La grève l'avait tué... Il paraît que, dans quelques jours, il a une grosse échéance. Maintenant il va pouvoir y faire face.

— Ne dites pas cela, monsieur, protesta une voix sévère et attristée.

« Je suis, moi aussi, marchand de meubles au faubourg, et même le concurrent direct de ce malheureux. Je le connais depuis plus de trente ans ; eh bien ! je vous garantis qu'il est incapable d'une telle canaillerie !

Gabrielle n'en entend pas davantage !

Elle vient d'apercevoir, à quelques mètres de là, entouré de quelques personnes qui cherchent à le calmer, M. Vaillant, nu-tête, tendant le poing au brasier, et clamant, éperdu :

— Ah ! c'est à se jeter dedans... à se faire brûler vif !

— Oh ! monsieur ! monsieur ! s'écrie-t-elle en s'élançant vers lui, ne dites pas une chose pareille ! Et votre femme ! Et votre fils !

— Ah ! c'est vrai, ma petite Gabrielle ! fait le fabricant.

Et avec un ricanement sinistre, il ajoute aussitôt :

— Non ! croyez-vous ! Quel désastre ! C'est le bouquet, le bouquet !

Un ami cherche à le consoler.

— Après tout, du moment qu'il n'y a pas d'accident de personne et que vous êtes assuré... C'est pas la peine de vous désoler comme ça !

— Assuré ! assuré ! ricane à nouveau le désespéré. Je l'étais, il y a un mois, mais comme j'étais à sec... je n'ai pas payé... Alors, je suis fichu !

Et comme s'il devinait déjà les rumeurs malveillantes qui commençaient à circuler, il ajoute :

— Au moins, on ne pourra pas dire que j'ai flanqué le feu chez moi pour toucher la prime de la compagnie d'assurances.

« Ça n'empêche pas, je suis un homme fini, fini, fini !

Le père d'Henri éclate en sanglots.

— Oui, venez ! monsieur Vaillant, invite Gabrielle. Et Mme Vaillant, où est-elle ?

— Je ne sais pas, sanglote le pauvre homme. Ma femme ! Vous n'avez pas vu ma femme ?

Le concurrent explique :

— Elle est chez nous. Venez aussi, monsieur Vaillant. Venez, on a toujours été de bons amis, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'est le moment où jamais...

— C'est vrai, monsieur Gerbier...

Mais Gabrielle intervient :

— Il y a de la place chez nous, monsieur Vaillant, si vous voulez venir... avec votre dame...

— Merci, ma petite, vous êtes bien gentille, reprit le père d'Henri. Mais puisque M. Gerbier veut bien nous recevoir... venez me voir demain... Votre affection fera beaucoup de bien à ma femme et à mon fils, mon cher petit Henri ; mais votre sœur Louise, où est-elle donc ?

— Elle est à l'hôpital !

— A l'hôpital ?

— Oui, un accident pas bien grave, heureusement.

Et s'éloignant au bras de M. Gerbier, qui l'entraîne, le fabricant, en un geste de lassitude suprême, de découragement intense, se prit à répéter :

— Il n'y a du malheur que pour les braves gens !... C'est pas juste la vie c'est pas juste !

Gabrielle n'avait plus qu'à rentrer chez elle.

Il était près de dix heures quand elle se trouva devant la porte de l'immeuble du faubourg Saint-Antoine... Elle sonna... Au troisième coup seulement. Mme Auguste se décida à lui ouvrir.

En passant devant la loge, la jeune fille lança simplement :

— Monnier !

Puis elle commença à gravir les étages ; mais à chaque marche elle ralentissait son pas, — car la peur, — une peur étrange, enveloppante, lancinante, l'envahissait... Oui, la peur de se retrouver toute seule là-haut... la nuit, dans les ténèbres... Elle n'avançait plus que par un effort de volonté considérable... en proie à la fièvre... toute grelottante... Enfin, elle atteignit sa porte... cherchant sa clef ; mais, tout à coup, elle tressaillit.

— C'est Louise qui l'avait, se dit-elle, je me rappelle à présent.

« Mon Dieu ! mon Dieu !... Comment vais-je faire pour rentrer chez moi ?

Ah ! comme il est loin, le bel optimisme de tout à l'heure devant cette question terrible qui se pose à elle :

Où passer la nuit ?

Gabrielle se sent reprise de toutes ses transes, de toutes ses douleurs, de tous ses désespoirs !

Elle ne songe même pas à demander à la concierge... si elle n'aurait pas une seconde clef qui lui permettrait de rentrer dans son logis...

Seule, devant l'obstacle, elle se sent impuissante, désarmée !

A la lueur du papillon de gaz, elle contemple cette porte close... Elle reste là, sur le palier... un quart d'heure peut-être.

La tête bourdonnante, l'estomac tiraillé par la faim, elle se laisse tomber sur une marche... n'entendant plus rien... pauvre petite chose blessée, désemparée, incapable de se défendre.

Elle ne pleure même plus. Elle ne songe à rien... Elle est là, elle y passera la nuit, s'il le faut... passive, résignée, soumise... vaincue.

Pourtant, un bruit de pas lointains lui fait relever la tête...

On monte l'escalier.

La concierge, sans doute, qui vient éteindre le gaz !

Alors, la petite y pense maintenant... Mme Auguste, en attendant qu'on aille chercher un serrurier, pourrait peut-être bien lui donner l'hospitalité... n'importe où, il doit bien y avoir dans la maison une chambre, un cabinet où on pourra étendre un matelas, une paillasse ; et cette simple lueur a suffi pour rendre un peu de forces à la jeune fille.

Elle s'est redressée... Car elle a l'intuition qu'elle ne doit pas paraître si abattue, si faible, si désemparée...

Les pas se rapprochent... Une silhouette se profile sur le mur...

Ce n'est pas Mme Auguste.

— C'est un homme... un locataire sans doute.

Gabrielle s'avance tout de même.

Mais presque aussitôt, frappée de stupeur, elle s'arrête.

Tandis qu'un gentleman d'une rare élégance et à la tournure martiale sous son costume de snob dernier cri s'arrête en la regardant d'un air étrange, un cri jaillit de la gorge de Gabrielle :

— Monsieur Albert !

XXVIII

Un chantage à la caserne

MARSIN avait regagné le soir même Auxerre.

Certes, il était plutôt inquiet de laisser derrière lui le cadavre de Goutlieb ; mais connaissant à fond le caractère énergique et volontaire de Maria, il se rassurait en pensant :

— Après tout, qu'elle se débrouille !

« D'ailleurs, je suis tranquille... Elle ne m'aurait pas affirmé à deux repri-

Un régal pour votre famille! . . . La nouvelle récolte de fèves jaunes de marque Green Giant est arrivée chez votre épicier.

Seules les fèves les plus belles, les plus tendres, méritent d'être vendues sous la marque Green Giant. Récoltées sous la rosée . . . coupées en morceaux uniformes pour en faciliter le service . . . elles sont rapidement mises en boîtes afin de conserver toute leur fraîcheur.

Inscrivez tout de suite sur votre liste d'emplettes: "Fèves jaunes Green Giant". Achetez-en plusieurs boîtes . . . une caisse même . . . pendant qu'il y en a!

FÈVES JAUNES COUPÉES DE MARQUE GREEN GIANT

FINE FOODS OF CANADA LIMITED • STE-MARTINE, QUÉBEC

DÉPRIMÉE?
NERVEUSE?
LYMPHATIQUE?
DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE

Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO « A ».

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... **Prov.** .....

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

ses différentes et avec autant d'aplomb qu'elle se chargeait de tout, si elle n'avait pas été absolument sûre de son affaire!

« Mais, c'est égal, je ne serai pas fâché d'apprendre bientôt comment elle s'y sera prise pour faire disparaître le macchabée.

« Quelle femme!

« Quelle femme!

Tout le long du chemin, le mauvais soldat avait repassé dans sa mémoire les instructions formelles de sa maîtresse.

Grisé par la passion formidable, insensée qu'elle avait su lui inspirer, lié à elle plus puissamment encore qu'auparavant par le *premier vrai crime* commis ensemble, il n'éprouvait plus à présent la moindre hésitation, le plus léger scrupule...

Si, par instants, il envisageait les difficultés et les conséquences de la double entreprise, vite la crainte qui commençait à poindre en lui s'effaçait pour faire place à la volonté bien arrêtée d'aller jusqu'au bout et de triompher contre tout et malgré tout.

L'évasion de Jacques, sa fuite au loin, imaginée par Mme Labrousse, en leur assurant son silence, leur donnait à tous deux la sécurité... pour accomplir ce que Maria appelait déjà le *coup de Vermenton;* et le coup de Vermenton, en leur procurant une somme d'argent réellement importante lui donnait la facilité de déserter dans des conditions extrêmement avantageuses... avec la femme aimée!

Or, depuis qu'il était au régiment, l'acolyte de la belle Maria n'avait pas eu d'autre objectif. Désormais, il était prêt à tout pour l'attendre. Et songeant que, malgré toutes les précautions prises, il pouvait fort bien être surpris en train de cambrioler le coffre-fort du notaire, il se disait avec un cynisme effarant:

— Après tout, tant pis! Ce n'est pas si difficile que cela de tuer un homme!...

Déjà mûr depuis longtemps pour les pires méfaits, il était prêt désormais aux plus grands crimes.

Son premier soin, en rentrant à la caserne, fut de se rendre au bureau de son sergent-major.

S'il voulait réaliser la première partie de son programme, c'est-à-dire celle relative à Monnier, il n'avait pas un moment à perdre.

Maria avait raison.

Jacques pouvait parler et tout était perdu. Voilà pourquoi le mauvais soldat avait décidé de brusquer les choses.

Il était neuf heures du soir.

Le sergent-major Olivier était en train de vérifier la comptabilité de la compagnie.

En apercevant Marsin, il eut un cri de soulagement.

— Ah! vous voilà, fit-il. Je n'en suis pas fâché.

« Le capitaine veut que je lui remette demain mes livres. Il y a un tas d'additions à faire et je n'en sors pas. Vous savez, moi, les chiffres, ça n'a jamais été mon affaire.

— A votre service, chef, fit le Parisien en s'installant à la place qu'il avait coutume d'occuper en face du sous-officier.

Celui-ci lui passa aussitôt le gros registre relié en noir, sur lequel, depuis un bon moment déjà, il peinait si laborieusement.

Puis, il fit:

— Je n'ai pas eu le temps de prendre mon café; je vais jusqu'à la cantine, mais je reviendrai tout à l'heure.

Marsin ne souffla pas un mot.

Déjà plongé dans son travail, il n'eut même pas l'air de s'apercevoir que le sergent-major quittait la pièce.

Mais lorsqu'il fut bien sûr que celui-ci en était loin, il se leva brusquement s'en fut à la porte dont il poussa le verrou... tira de sa poche un trousseau de petites clefs; et allant droit à une petite armoire en bois peinte en brun, accrochée à la muraille blanche et où Olivier serrait ses effets, il choisit une de ses clefs sur laquelle était gravée une lettre minuscule, l'introduisit dans le cadenas qui fermait l'armoire, l'ouvrit sans la moindre difficulté; et sans rien déranger, avec des gestes de chat prudent, rusé, sagace, il s'empara d'une lettre dissimulée dans la doublure en cuir d'un képi de fantassin... la lut rapidement... en hochant la tête et en souriant d'une façon satisfaite; puis, la remettant soigneusement en l'état où il l'avait prise, il fit entre ses dents:

— Ouais! c'est bien ce que je pensais.

« Je peux y aller carrément; je le tiens maintenant de telle sorte que je le mets au défi de ne pas marcher comme je veux... et à fond.

Alors, le plus tranquillement du monde, Marsin referma l'armoire du sergent-major, remit ses clefs dans sa poche... repoussa le verrou, revint s'asseoir à la table et reprit son travail, le plus innocemment du monde.

Au bout d'une demi-heure, le « double » revenait, la pipe au bec, le teint coloré, l'oeil singulièrement allumé.

Le café avait dû être additionné par un certain nombre de petits verres.

C'était le défaut, plutôt le vice du sergent-major Olivier, brave garçon au fond, que sa passion pour l'alcool, favorisée par un tempérament de fer qui lui permettait les pires excès sans en paraître le moindrement incommodé, avait contraint malgré lui aux irrégularités dont Marsin, toujours aux aguets, n'avait pas tardé à acquérir et la certitude et la preuve.

— Ça va? questionna-t-il... la langue un peu pâteuse.

— Oui, chef... répliqua Marsin... j'ai même terminé.

— Déjà?

— Oui, chef.

— Vous êtes sûr de ne pas vous être trompé?

— Absolument sûr...

Sincèrement admiratif, Olivier complimenta:

— C'est épatant ce que vous calculez bien. Moi, quand il y a plusieurs chiffres les uns en dessous des autres, ça se met à danser devant mes yeux et je n'y vois plus goutte.

— C'est une question d'habitude.

— Je n'y arriverai jamais. Aussi ce que j'ai hâte de passer adjudant... afin d'être débarrassé de tout ça.

« Les paperasses, ça n'a jamais été mon fort!

— Vous, vous êtes un soldat...

— Ça, c'est vrai! Je voudrais tout le temps être en manoeuvres et même en guerre.

« Ce que ça doit être épatant d'entendre pour tout de bon siffler les balles à vos oreilles et de flanquer de vrais coups de pointe dans le ventre de ses ennemis!

Marsin eut un sourire ironique.

— Ça dépend des goûts! murmura-t-il.

— Alors vous... vous n'aimez pas ça?

— C'est-à-dire que, répliqua hypocritement le mauvais soldat, s'il le fallait, je ferais mon devoir comme tout le monde... mais je vous assure fermement que ce genre de sport n'est pas mon idéal.

« Il y a mieux à faire, en ce monde.

— Ça se peut... admit Olivier, conciliant.

« Mais ça n'empêche pas que ça doit être rudement chic, une vraie bataille.

Marsin, qui semblait soucieux de ne pas laisser la conversation s'engager sur ce point, fit négligemment en tendant le registre à son chef:

— Voulez-vous vérifier?

— Non... Très peu, merci! Je m'en rapporte à vous.

— Et tout de suite le sous-officier interrogea:

— Vous avez passé une bonne journée?

— Très bonne.

— Et rien de neuf à Paris?

— Non, chef, et ici?

— Oh! ici, répliqua Olivier en s'étendant paresseusement sur son lit... ici, ça barbe!

— Encore?

— Toujours cette histoire des brochures... parbleu!

— Ah vraiment?... répondit négligemment le complice de Mme Labrousse.

— Le capitaine ne décolère pas... poursuivait le « double ».

— Est-ce qu'il a toujours des doutes sur moi?

— Je le crois.

— C'est stupide.

— C'est mon avis, mais qu'est-ce que vous voulez, il est têtu comme une mule. Quand il a une idée dans la caboche, il n'y a pas moyen de l'en faire sortir.

— Et Monnier, est-ce qu'il a causé?

— Non... pas un mot.

— C'est bien embêtant... fit Marsin... en affectant un air de vif ennui.

« Il ferait bien mieux de vider son sac. Car ce n'est pas rigolo pour moi d'être accusé pour un autre!

« Je sais bien que le capitaine ne découvrira jamais la preuve de ma culpabilité, puisque je suis innocent.

« Malgré cela, dans son esprit, il en restera toujours quelque chose... Il m'aura dans le nez, et la vie deviendra difficile pour moi.

Et de l'air le plus simple du monde, l'amant de la belle Maria ajouta:

— Heureusement que j'ai un piston... un député qui est l'ami du ministre de la guerre. Si cela se gâtait par trop, j'obtiendrais facilement d'être changé de compagnie et même de régiment.

— Alors, vous me plaqueriez? interrogea Olivier déjà inquiet.

— J'en serais désolé, car je vous aime beaucoup, chef, répliqua imperturbable l'habile comédien, et je vous suis très reconnaissant des bontés que vous avez eues pour moi.

« Mais vous devez bien comprendre que si je suis destiné à devenir le souffre-douleur du capitaine, dame!... j'aime mieux me défiler en douce, puisque j'en ai le moyen.

— Nous n'en sommes pas là, glissa Olivier.

— Non, fit le mauvais soldat, mais vous le savez aussi bien que moi, quand M. Debray a quelqu'un dans le nez... c'est terrible!

— Ça, je le reconnais.

— Bien que je sois très maître de moi, un moment de mauvaise humeur est toujours possible... et ça coûte cher, dans l'armée, un moment de mauvaise humeur...

— Ah! si Monnier voulait causer! s'exclama le sergent-major en se relevant.

— Evidemment, approuvait Marsin. Cela simplifierait singulièrement les choses.

— Voulez-vous que j'essaie de lui tirer les vers du nez?

— Il ne vous écoutera pas plus qu'il n'a écouté le capitaine.

— Alors... tout est cuit.

— Non!... il y aurait peut-être quelque chose à faire.

— Quoi?

— Où est Monnier?

— Toujours en cellule.

— Ici? A la caserne?...

— Oui. Le capitaine disait encore, cet après-midi, qu'il était persuadé plus que jamais que Monnier était l'instrument inconscient d'individus audacieux et habiles. Ce qui, d'ailleurs, n'empêchera pas ledit Monnier d'être expédié demain à la prison militaire

d'Orléans en attendant qu'il passe au conseil de guerre.

— Tout ça, c'est pas rigolo fit le mauvais soldat.

Il y eut un silence au bout duquel Marsin, qui paraissait s'être plongé dans de très sérieuses réflexions, reprit tout à coup :

— Chef, il me vient une idée.

— Une idée, répliqua Olivier, à quel sujet ?

— Au sujet de Monnier, parbleu !

— Ah ! dites-moi.

— Si je le voyais.

— Vous ?

— Oui, moi. Si vous me ménagiez avec lui un entretien sans témoins ?...

— C'est pas commode.

— Mais c'est possible.

« Alors, c'est fait !

— Comme vous y allez, mon petit Marsin, fit le « double » en revenant à la table, je n'ai pas envie de me faire casser de mon grade et de me faire rétrograder sergent.

— Pourtant, vous m'avez dit souvent, et vous venez de m'affirmer encore à l'instant que vous teniez beaucoup à moi.

— Et comment !

— Eh bien ! le seul moyen de me conserver près de vous, c'est de me ménager un entretien avec le prisonnier.

— Pourquoi faire ?

— Mais pour lui dire la situation dans laquelle son attitude me place vis-à-vis de mon capitaine, pour le prier, le supplier, au nom de notre vieille amitié, au nom de ses soeurs qui doivent être plongées dans la désolation, de diminuer sa responsabilité et de sauvegarder la mienne en désignant ses complices.

Et comme le sergent-major embarrassé se taisait, tortillant sa moustache, le criminel, ajouta :

— Je connais Monnier. J'ai sur lui une très réelle influence. Sans me vanter, je suis peut-être le seul au monde capable de le faire parler ! Laissez-moi seul dix minutes, un quart d'heure avec lui et j'ai la conviction que tout s'arrangera le mieux du monde.

— Mon petit Marsin, hésitait le « double », qui s'était levé, je ne demanderais pas mieux que de vous être agréable, mais je vous le répète, si je me fais pincer... ce sera un sale coup pour moi.

— Et si je quittais la compagnie ? reprit le misérable en fixant son interlocuteur dans le blanc des yeux.

— Ça serait embêtant, très embêtant.

— D'autant plus, lâcha le mauvais soldat, que vous seriez bien obligé de prendre un autre secrétaire.

— Ça c'est vrai !

— Et que, s'il est un peu malin, il ne tardera pas à s'apercevoir de bien des choses, sergent-major Olivier.

— De bien des choses ! murmura le sous-officier qui avait pâli.

— Oui, accentua l'assassin de Goutlieb, de bien des choses... qui pourraient vous coûter plus cher qu'une rétrogradation et même une cassation... le conseil de guerre peut-être.

— Marsin ! bondit le sous-officier, ne me perdez pas, je vous en supplie !

Alors, se levant à son tour, et dominant de tout le poids de son secret son supérieur épouvanté, le sinistre soldat fit d'une voix brève :

— Alors, laissez-moi voir Monnier.

— Oui, c'est entendu, consentit le « double »... Je vais tâcher d'arranger ça.

« Le sergent Bignon est de garde, c'est un bon type... pas dégourdi pour un sou. Avec lui, il n'y a pas de pétard.

« Mais je risque gros tout de même.

« Enfin, attendez-moi là... je reviendrai vous chercher tout à l'heure.

— Je vous attends, fit simplement Marsin, qui, subitement, avait reconquis toute sa sérénité.

Le sergent-major, ému, troublé, quitta la chambre.

Alors, le visage de Marsin s'éclaira de l'expression de la joie la plus vive.

Et comme le clairon lançait, dans la cour du quartier déserte et silencieuse, les notes plaintives de l'extinction des feux, il murmura :

— Dans deux heures, murmura-t-il, Monnier aura joué la fille de l'air !

XXIX

Pauvre Jacques !

Au bout d'une demi-heure environ que Marsin avait employée à préparer soigneusement la conversation qu'il comptait bien avoir dans quelques instants avec Jacques Monnier, le sergent-major Olivier revenait à son bureau.

Il semblait très satisfait.

— Eh bien ? interrogea aussitôt le mauvais soldat.

— Ça a marché beaucoup mieux que je ne pensais, déclara le sous-officier. Bignon dormait déjà, ainsi que la plupart de ses hommes. J'ai pu entrer dans le poste et m'emparer de la clef qui ouvre les portes des cellules... Elle était dans le tiroir de la table qui se trouve devant la fenêtre. Vous serez bien aimable, quand vous aurez fini de causer avec Monnier, de la remettre vous-même en place, sans avoir l'air de rien et sans réveiller personne...

— C'est facile ! et ce sera fait !

— Seulement, faites bien attention à la sentinelle...

Pour quelques sous par jour...

UNE RENTE VIAGÈRE À VOTRE RETRAITE

Oui, il en coûte très peu pour assurer votre sécurité à l'aide d'une rente sur l'Etat. Cela est facile à réaliser. Et quelle façon encourageante d'envisager l'avenir ! Aucun examen médical n'est requis. Les paiements sont minimes et un retard dans les versements n'entraîne pas la rupture du contrat. Le Gouvernement canadien se porte garant de votre argent et . . . VOTRE REVENU CONTINUERA AUSSI LONGTEMPS QUE VOUS VIVREZ !

Procurez-vous dès maintenant une rente sur l'Etat !

CELA VOUS COÛTERA TRÈS PEU

POSTEZ CE COUPON DÈS AUJOURD'HUI

PRIME MENSUELLE D'UNE RENTE DE $100 PAR MOIS PAYABLE À

	65 ANS		60 ANS	
Age	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes
21	$12.84	$15.00	$ 18.48	$ 21.12
25	15.24	17.64	22.08	25.20
30	18.96	22.08	28.08	32.16
35	24.12	28.08	36.60	41.88
40	31.44	36.60	49.68	56.88
45	42.60	49.68	71.76	82.08
50	61.56	71.64	116.40	133.20

CANADA

SERVICE DES RENTES
MINISTÈRE DU TRAVAIL

Le Directeur, Service des rentes sur l'Etat,
Ministère du travail, Ottawa. (Franco)

Veuillez me faire parvenir tous détails sur la protection économique que peuvent me procurer les rentes sur l'Etat.

Mon nom est (M./Mme/Mlle).....

Je demeure à.....

Date de naissance..... date où la rente doit

entrer en vigueur..... Téléphone.....

6 *Il est entendu que ces renseignements sont confidentiels.*

CINQ MALAISES QUI INDISPOSENT

1. **BESOIN D'UN LAXATIF**
2. **CONSTIPATION** *qui accompagne généralement un rhume*
3. **EXCÈS** *de table ou de boisson*
4. **AIGREURS D'ESTOMAC**
5. **MAUX DE TÊTE** *résultant des troubles digestifs*

UN REMÈDE QUI REMET D'APLOMB!

Sal Hepatica, le pétillant laxatif antiacide, soulage un grand nombre de malaises efficacement. Son action est rapide mais douce . . . sans saisissements . . . sans coliques. Achetez donc une bouteille de ce laxatif "un-pour-cinq" dès aujourd'hui!

Le Jour ou La Nuit Prenez du

SAL HEPATICA

Pas besoin d'autre laxatif

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE.** Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

Poli à Argenterie
Goddard's

Un bon produit Anglais

RAPIDE
FACILE
DURABLE

Importé par

A. O. PAUL ROY, MONTREAL

Le Samedi
coupon d'abonnement

Canada		*Etats-Unis*	
1 an	$3.50	1 an	$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

☐ *Important*—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

— Vous savez bien, chef, que la nuit, elle se tient en dehors de la porte.

— C'est juste !

— Et que de là elle ne peut apercevoir l'entrée des locaux disciplinaires.

— C'est toujours exact.

— Alors, qu'est-ce que je risque ?

— Décidément, vous êtes un type épatant.

— Allons-y, fit le mauvais soldat.

— Voici la clef, déclara le sous-officier.

— Merci !

— Pas de blagues !

— Soyez tranquille.

— Bonne chance !

— J'ai confiance, fit Marsin en s'éloignant, je crois que ça ira.

Et il quitta la pièce, tandis qu'Olivier, mal à son aise, inquiet, déjà envahi par le remords, — car au fond ce n'était pas un mauvais garçon — s'en allait de nouveau s'étendre sur son lit... réfléchissant aux conséquences que pourrait avoir pour lui cet acte d'une imprudence rare... et mâchonnant sans cesse :

— Après tout, je ne pouvais pas faire autrement... Il me tient, l'animal !... Il me tient !... Si je pouvais me guérir de boire !... si je pouvais !

Quant à Marsin, de plus en plus sûr de lui, il avait descendu l'escalier sans rencontrer personne...

Au lieu de traverser la cour, il contourna le poste où le sergent et les hommes de garde, étendus sur le lit de camp en bois, ronflaient consciencieusement, et gagna ainsi le bâtiment où se trouvait la prison régimentaire, en rasant le mur de clôture... précaution d'ailleurs inutile, le quartier étant absolument désert.

Certain de n'avoir été aperçu par personne, il introduisit doucement dans la serrure la clef que le sergent-major lui avait remise... ouvrit la porte... la referma... et tout cela sans bruit.

Monnier, étendu sur la planche, dormait, enroulé dans une mauvaise couverture brune que, vu la rigueur de la température, on lui tolérait pitoyablement.

Il n'avait pas entendu Marsin.

Celui-ci, à tâtons (car il avait jugé plus sage de ne pas se munir de falot) toucha l'épaule de son camarade.

Jacques, qui dormait d'un sommeil nerveux, agité, se redressa aussitôt :

— Qui est là ? Qu'est-ce que c'est ? interrogea-t-il, déjà tout haletant.

— Tais-toi... mon vieux... répliqua à voix basse le mauvais soldat, et surtout pas de pétard !

Puis lentement il ajouta :

— C'est moi, Marsin !

— Toi ?

— Oui, mon ami.

Commençant à rassembler ses idées confuses et toutes embrumées de sommeil, le frère de Louise fit comme s'il se parlait à lui-même :

— Marsin ici, non, ce n'est pas possible !

— Puisque je te dis que si !... Voyons, réveille-toi... Mais je t'en prie, fais comme moi, cause doucement... Ce n'est pas la peine d'attirer l'attention des hommes de garde...

Alors, se ressaisissant, assis sur son séant, les deux mains accotées contre la planche dure et rugueuse qui lui servait de lit :

— Comment as-tu fait pour entrer ici ?

— Ne t'inquiète pas de ça ! Je suis de mèche avec le « double ».

— Avec Olivier ?

— Oui.

— Et tu es sûr de lui ?

— Comme de moi ; mais, je t'en prie, écoute-moi bien...

— Parle.

— D'abord, laisse-moi te dire que tu as été épatant !

« Risquer ainsi le gros paquet pour ne pas trahir un camarade, ça, c'est chic !

— C'est tout naturel, répliqua Jacques.

Et, la voix légèrement tremblante, envahi par une émotion qu'il ne cherchait pas à dissimuler, il déclara :

— J'avais promis à Mme Labrousse de garder le silence ; je me serais fait hacher en petits morceaux plutôt que de laisser échapper un mot capable de la compromettre.

A l'accent avec lequel le frère de Louise avait prononcé cette phrase, Marsin comprit, ainsi que, le matin même le lui avait déclaré Maria, que le jeune soldat était passionnément amoureux d'elle ; et tout de suite il reprit :

— J'ai été à Paris aujourd'hui.

— Ah ! et tu l'as vue ? interrogea fiévreusement Monnier.

— Oui.

— Tu lui as remis mon petit mot ?

— Tu penses !

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle m'a dit que tu ne pouvais pas rester un instant de plus en prison — et elle m'a chargé de te faire évader.

— Me faire évader ! répéta Monnier, qui ne saisissait pas encore très bien.

— Eh bien ! oui ! reprenait le tentateur du ton le plus naturel du monde.

« Ce n'est pas sorcier.

« Tout à l'heure, en te quittant, je laisserai la porte de la cellule ouverte. Tu en profiteras pour te tirer en douce. Tu te faufileras jusqu'au lavabo... Là, c'est facile comme tout de sauter le mur... Ton ami Lavergne en sait quelque chose... et tu seras libre comme l'air...

« Je te quitte... car le « double » m'a recommandé de ne pas trop prolonger ma visite.

— Le « double » ? tu m'épates !

— C'est pourtant grâce à lui que j'ai pu arriver jusqu'à toi.

« Mais ne t'occupe pas de ça. L'essentiel, c'est que tu te défiles. Ça y est-il ? Allons, qu'est-ce que tu attends ?

Le jeune soldat hésitait, étourdi, ahuri, comme saoulé par ce qu'il venait d'entendre.

— M'évader ? M'évader ? balbutia-t-il.

— Eh bien ! oui... Et puis quoi, tu ne seras pas le premier !

— Je sais bien, reconnaissait le frère de Louise, en qui se livrait un violent et tragique combat.

Et timidement, peureusement, il définit :

— M'évader, c'est déserter !

— Probable, ponctua Marsin ; car je suppose bien qu'une fois dehors tu n'auras pas envie de te faire reficher dedans!

Secouant la tête, Monnier refusait :

— Non, je ne peux pas faire ça ! je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Et mes soeurs ?

— Tes soeurs ?... Est-ce que tu te figures qu'elles n'aimeront pas mieux te savoir tranquille à l'étranger qu'en prison ici et pour longtemps sans doute.

— J'ai promis à Louise.

— Laisse-moi donc tranquille avec Louise... Tu lui as promis, tu lui as promis... mais réfléchis donc un peu. Dans la situation où elle est, ainsi que Gabrielle... tu seras beaucoup plus à même de lui rendre service une fois que tu auras trouvé un bon emploi dans une grande ville de Belgique, que si on t'envoie à Biribi. Qu'est-ce qui t'empêchera au besoin de les faire venir auprès de toi ?

— Oui, mais encore faudrait-il être sûr ?...

— Sûr de quoi ?

— De trouver du travail.

[*Lire la suite page 51*]

QUE répondriez-vous ?

Q. — La lumière blanche est-elle plus visible que la lumière rouge ?

R. — Par une nuit sombre, la blanche se voit mieux ; par une nuit claire, le rouge est plus visible.

•

Q. — Qu'est-ce qu'un fruit sec ?

R. — Se dit d'un élève qui ne réussira pas. Un garçon dont le père était marchand de fruits secs ayant échoué, déclara qu'il resterait dans « les fruits secs ».

•

Q. — D'où la cravate tire-t-elle son nom ?

R. — Des Croates, qui la portèrent les premiers.

•

Q. — Pourquoi dit-on : « être tirée à quatre épingles » ?

R. — En souvenir des quatre épingles jadis employées pour tenir en place les fichus et mantelets.

•

Q. — D'où vient le bougran ?

R. — Le bougran, toile forte et gommée, vient de la ville de Boukara, en Asie.

•

Q. — Quelles furent les dernières paroles de Rabelais ?

R. — « Laissez tomber le rideau, la farce est finie. »

•

Q. — Qui a dit : « Je meurs content. » ?

R. — Wolfe, à la bataille des plaines d'Abraham, quand on lui apprit la défaite des Français.

•

Q. — Les poissons du fond de l'Océan peuvent-ils venir à la surface ?

R. — Au risque de leur vie ; plus ils remontent, plus la pression diminue et ils pourraient éclater.

Rafraîchissez-vous . . . Ajoutez de l'Entrain à la Pause

En ville, vous trouvez du Coca-Cola partout. Mais là où il n'y a pas de magasins, le héros de la réunion est celui qui apporte du Coke—glacé dans le rafraîchissoir pratique.

Coca-Cola
"Coke"

Demandez-le d'une façon ou de l'autre—les deux marques déposées veulent dire la même chose.

COCA-COLA LTÉE

"Vous l'avez dit — nous avons les moyens de nous payer une CHEVROLET !

Illustré — Sedan 4-portières Styleline de luxe

... car seule la Chevrolet a toutes les choses que nous voulons ...

AU COÛT LE PLUS BAS....LA MEILLEURE QUALITÉ, SÛRETÉ DE FONCTIONNEMENT, ÉCONOMIE ET LA PLUS GRANDE VALEUR EN ÉCHANGE!"

La Chevrolet de cette année est une merveille de valeur à tout point de vue — et elle vous est offerte au coût le plus bas!

Si vous voulez une auto possédant la force, la protection et le style dernier cri de la carrosserie Fisher — Chevrolet les possède. Si vous voulez une puissance vraiment durable — la performance du moteur à soupapes en tête de Chevrolet vous servira à souhait. Si vous voulez la spaciosité, le confort et la facilité de manoeuvre qui rendent la conduite si agréable, le moyen le plus simple de réaliser votre désir est de prendre le volant d'une Chevrolet.

Surtout, si vous cherchez les caractéristiques avancées qui unissent parfaitement l'utile à l'agréable, considérez ceci:

NOUVELLE — direction symétrique améliorée (et le dessin à équilibre axial), rendant la direction encore plus facile aux faibles vitesses et pour le stationnement.

NOUVEAUX—freins Jumbo plus puissants (avec garniture Dubl-Life sans rivets) pour performance d'une sûreté, d'une douceur et d'une durée supérieures. Ce sont les plus gros freins dans l'histoire de la Chevrolet!

NOUVEAU—tableau de bord sûr pour la vue, — plus sûr, plus commode, plus efficace et plus beau que jamais.

Oui, la Chevrolet pour '51 est une voiture qui défie la comparaison à tout point de vue—y compris le prix. Donc, si vous avez songé à vous contenter d'une voiture inférieure—venez voir comme il vous serait facile d'acheter cette merveille d'économie.

AVEC LA COMMANDE AUTOMATIQUE **POWERGlide** QUI A FAIT SES PREUVES

Avec la PowerGlide ultra douce,† la Chevrolet est la première du domaine des plus bas prix à vous procurer les caractéristiques dont les voitures de luxe sont si fières — une commande entièrement automatique qui a fait toutes ses preuves. Il n'y a *pas* de pédale d'embrayage! Vous pouvez conduire toute la journée sans changer de vitesse! Et avec toute cette facilité de conduite, vous obtenez la puissance surabondante du nouveau moteur Chevrolet de 105 CV, exclusif aux Chevrolet à PowerGlide. Sa conduite est un *véritable plaisir* tellement elle est *simple!*

†PowerGlide plus moteur de 105 CV comme équipement facultatif à coût additionnel sur les modèles de luxe.

UNE VALEUR GENERAL MOTORS

Faites votre tour de découverte CHEVROLET dans une POWERGlide

LES BEAUX ET ANCIENS MÉTIERS

Quand nos vies dépendent des cordiers

CHAQUE jour des millions de gens, dans toutes les régions du globe, confient leur vie au produit du travail des cordiers lorsqu'ils se servent d'ascenseurs, de grues, de monte-charge et de poulies, — sans parler de ceux que leur métier oblige à se suspendre dans les airs au moyen de torons de sisal, de lin ou de fil métallique.

Sans cordages, les navires ne pourraient pas prendre la mer. Ils dépendent aussi d'eux, dans une grande mesure, pour entrer dans les ports et en sortir. L'industrie des houillères a besoin de cordes pour descendre les mineurs dans les puits et remonter le charbon abattu. Le nom même des funiculaires indique qu'ils ne pourraient se passer de câbles. Les chemins de fer ordinaires eux aussi emploient une grande quantité de corde pour les treuils et la fixation des chargements sur les wagons.

Certains pensent que les Pyramides d'Egypte ont été édifiées au moyen de cordes. Que ce soit vrai ou non, la corde remonte loin dans l'histoire humaine, jusqu'au jour où pour la première fois un homme a tordu ensemble des lianes pour franchir un obstacle. Des cordes de ce genre servent encore dans certaines régions de l'Amérique du Sud, de l'Afrique et de l'Inde. On s'aperçut bientôt, cependant, que certaines fibres se prêtaient mieux que d'autres à la fabrication des cordes et donnaient davantage satisfaction, même si elles demandaient plus de travail pour leur transformation. Ainsi naquirent les cordes dont nous nous servons aujourd'hui. Car il est curieux de constater qu'on n'a pas découvert de nouveau moyen de tordre le sisal, le chanvre, le lin, le jute ou la fibre de coco pour les rendre plus résistants depuis de nombreux siècles. Quelques spécimens de cordes qui nous sont parvenus des temps anciens sont tordus de la même façon qu'aujourd'hui — et presque invariablement à 3 ou 4 torons.

LES ROMAINS EMPLOYAIENT DES CORDAGES DE BRONZE.

On croit que les Romains ont employé des cordages métalliques (faits en bronze) il y a 2,000 ans déjà, mais les câbles métalliques d'aujourd'hui n'ont été d'usage général que beaucoup plus tard. Aujourd'hui, tous les pays du monde se servent de câbles d'acier et on trouve partout de ces câbles qui ont été fabriqués en Angleterre. Ce pays, en effet, exporte davantage de câbles de ce genre que tous les autres pays mis ensemble. De plus, la Grande-Bretagne reçoit de 1/6 à 1/7 de toute la production mondiale de sisal, et une grande partie est transformée en cordages.

Si la disposition des éléments de cordages n'a pas varié depuis longtemps, on n'en invente pas moins continuellement de nouvelles façons de fabriquer des câbles meilleurs, plus forts et plus sûrs. Il y a de nombreuses manières de disposer les torons d'un câble, mais en général il n'y a que trois procédés courants : les commettages à droite ordinaire, à gauche ordinaire, et Lang. Ce dernier nom se rapporte à John Lang, qui prit en 1879 un brevet pour son commettage. Il avait en vue de réduire les risques de danger résultant de torons brisés dans les câbles. Lang travaillait pour un nommé Newall, qui en 1840 avait fait breveter un procédé de fabrication des câbles d'acier sans torsion de chacun des fils en particulier. Il est intéressant de savoir que Lang alla travailler dans une autre maison anciennement établie — George Cradock & Sons — qui fait partie aujourd'hui de la plus grosse affaire de fabrication de câbles de Grande-Bretagne ; c'est aussi une des plus grosses affaires du monde dans cette spécialité.

Il y a loin du chanvre, du sisal et des fils métalliques aux délicats fils de nylon qui ornent les jambes féminines. La fusion est cependant faite. Les câbles de nylon sont beaucoup plus résistants et durent beaucoup plus longtemps que toutes les autres sortes de câbles. Les fils de câbles en nylon sont plus forts que ceux dont sont confectionnés les bas, mais c'est de la même matière qu'il s'agit.

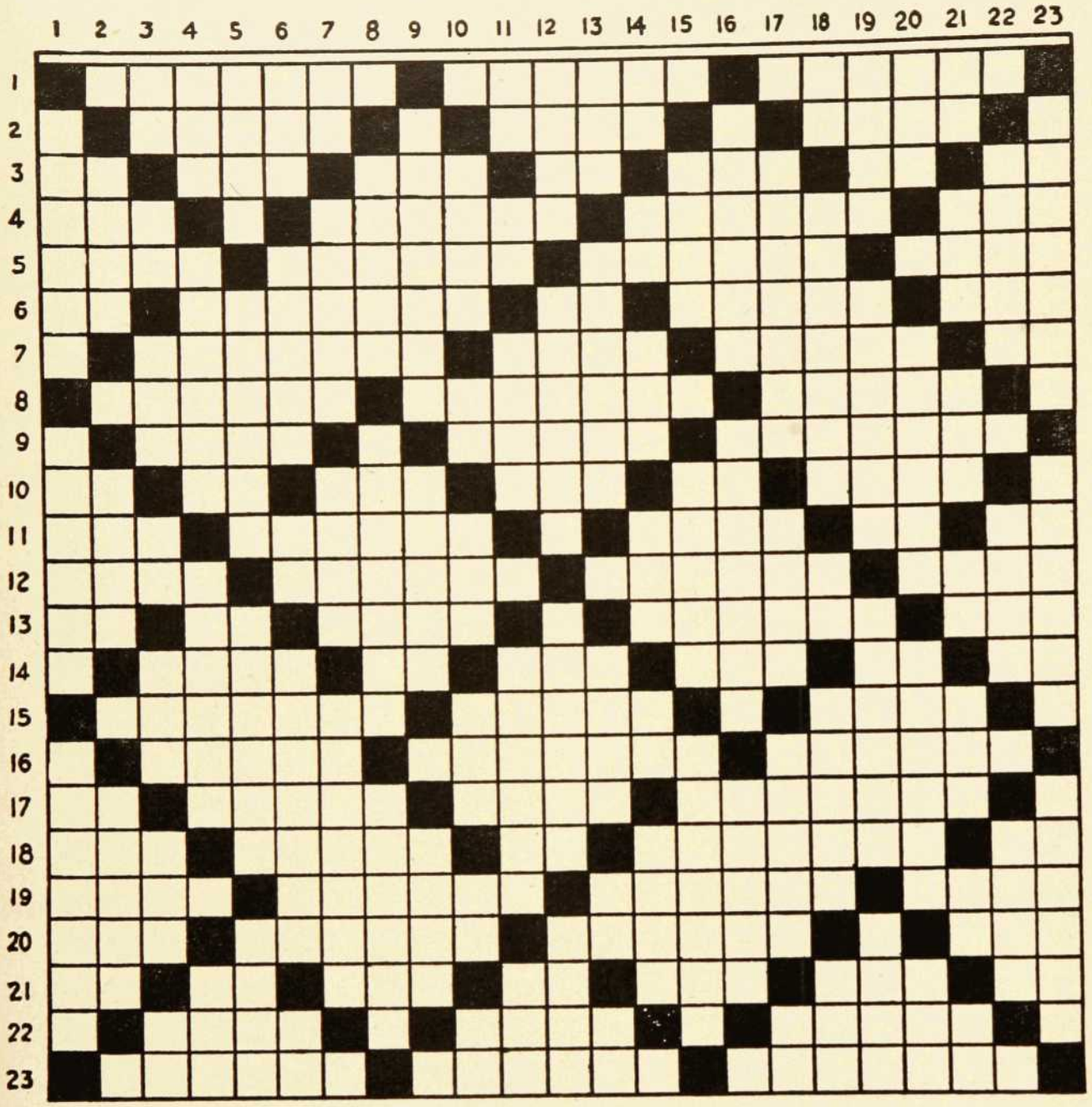
LES AVANTAGES DU NYLON

Les cordages en nylon ont servi d'abord en Grande-Bretagne pendant la dernière guerre : ils servaient à faire les cordes des parachutes et à remorquer les planeurs. On s'en sert maintenant pour le remorquage en Tamise et pour bien d'autres usages encore, y compris l'alpinisme. Leurs remarquables qualités conviennent parfaitement aux travaux de remorquage. Leur élasticité leur permet un allongement allant jusqu'à 40% ; ils reviennent à leur longueur initiale une fois la tension supprimée. Du fait qu'ils sont très lisses, les câbles de nylon ne s'usent pas facilement par frottement.

Le mot de corde prend un sens sinistre quand on songe au gibet, mais la corde ne sert pas qu'à pendre, et Dieu sait comment notre monde moderne se sentirait paralysé si les cordiers n'existaient pas ! Les choses les plus indispensables à la vie sont souvent les choses les plus simples, tels le fil à couper le beurre, la navette à tisser, le soc de la charrue. De même, la corde, si nécessaire, est connue de l'homme de temps immémoriaux. Ainsi qu'on le verra dans l'article ci-contre, les Romains employaient déjà des cordages de bronze. Nous en sommes rendus à ceux de nylon. Ci-dessus, l'artisan d'une câblerie fait une épissure courte et le lien sera si puissant qu'on y confiera, les yeux fermés, et ses biens, et sa vie propre.

Les Mots Croisés du Samedi

Problème No 1034



HORIZONTALEMENT

1—Introduction instrumentale. — Siège principal. — Qui vient tard.

2—Qui est dans l'ivresse. — Etable à porcs. — D'une saveur agréable.

3—Ile de l'Atlantique. — Ville des Pays-Bas. — Confus. — Règle double. — Qui n'a point d'éclat. — Ville de Chaldée. — Symbole chimique du carbone.

4—En forme d'oeuf. — Lèvre pendante de certains animaux. — Action de reporter. — Bien qu'une femme apporte en mariage.

5—Pronom personnel. — Catholique d'Occident. — Astre errant. — Opiniâtre.

6—Cela. — Commère. — Préfixe signifiant réunion. — Ota l'écale. — Salé et séché à la fumée.

7—Petite malle d'ordonnance. — Variété de frêne. — Docteur de la loi, chez les musulmans. — Négation.

8—Forme cutanée de la morve, chez le cheval. — Lacet de gants. — Creusé intérieurement.

9—Milieu où un fait se produit. — Bue en tirant avec la langue. — Nom qu'on donnait à la reine de la Russie.

10—Carte à jouer. — A lui. — Gros perroquet. — Article simple. — Coup de baguette. — Défectuosité physique.

11—Grand fleuve d'Afrique. — Sorte de redingote. — Navigateur portugais, né à Sinues. — Chemin de halage. — Fleuve côtier de France.

12—Choc. — Genre d'ombellifères. — Rabais fait sur le prix. — Cercle.

13—Douze mois. — Adverbe de lieu. — Marque le superlatif. — Personne ennuyeuse. — Joint.

14—Partie par laquelle on pend un panier. — En les. — Artiste dramatique français. — Possessif. — Du dialecte provençal. — Dans.

15—Première partie de l'office divin. — Local vitré. — Morceaux de musique pour deux voix.

16—Réputation. — Poisson de mer du genre alose. — Différentes parties d'une habitation.

17—Oui. — Fromage des Alpes. — Poète italien, né à Civitanova. — Jeux que les Grecs célébraient tous les deux ans.

18—Canton suisse. — Emietter entre les doigts. — Négation. — Célérité. — A toi.

19—Qui a beaucoup de fanes. — Général anglais, né à Stoba. — Petit rouleau de feuilles de tabac que l'on fume. — Ce qui est contre le droit.

20—Terme. — Religion des musulmans (pl.). — Sorte d'auge très étroite. — Marque la réprobation.

21—Article. — Quatre. — Dans la Rose des Vents. — Marque la surprise. — Créés. — Parasite. — Patrie d'Abraham.

22—Sorte d'aï paresseux. — Commune de Seine-et-Marne. — Tranche d'un poisson.

23—Lignes que présentent les troupes en ordre de bataille. — Lieu où l'on renferme les chiens de chasse. — Qui caractérise un ennemi.

VERTICALEMENT

1—Boîtes pour les aumônes. — Qui a les jambes tortues. — Exhalaison.

2—Cri des Bacchantes. — Une des collines de Jérusalem. — Petit bâton pour écrire au tableau noir.

3—Nom du soleil, chez les Egyptiens. — Posséda. — Evénement fortuit. — Parcouru des yeux. — Rivière de Suisse. — Affluent du Danube. — Ville de Chaldée.

4—Première femme. — Poissons acanthoptères de la Méditerranée. — Munis de ponts. — Fille de Cadmus.

5—Groupe d'îles près de Venise. — Ecriture employée à partir du IVe siècle. — Fabriquée. — Prénom masculin.

6—Adjectif numéral. — Esprit follet. — Article espagnol. — Démesurés. — Premier mot de l'hymne de St-Jean-Baptiste.

7—Petit cube. — Chroniqueur et prélat français, né à Caudebec. — Illustre prélat gallo-romain. — Paré de couleurs variées.

8—Etoffe de soie fine. — Supplications. — Franciscain du XIIIe siècle.

9—Tout tuyau qui sert à retenir un fluide. — Foyers. — Retour du même son.

10—Espèce de tonneau. — Lui. — Genre de légumineuses. — Espèce de poche. — Bon pour les chiens. — Marque la joie.

11—En les. — Négation. — Fait de vive voix. — Administrateur. — En forme d'oeuf.

12—Marque pour se rappeler quelque chose. — Enduire d'un crépi. — Entamer avec les dents. — Genre de poissons acanthoptères.

13—Cause la mort. — Récits d'aventures. — Réunion de trois personnes. — Cour du Roi (abr.). — Négation.

14—Note. — De l'alphabet grec. — Saison. — Pic des Pyrénées. — Dans. — Peintre français, né à Montpellier.

15—Exprime identité ou parité. — Assemblage confus d'objets. — Choses difficiles à définir.

16—Troisième voile d'un canot. — Laisser passer à travers soi en adoucissant. — Du verbe être.

17—Entières. — Dieux de la mythologie scandinave. — Pénible. — Note.

18—Préposition latine qui signifie *pour*. — Remit debout. — Possédé. — Signe qui hausse d'une demi-ton la note qu'il précède. — Mouvement de l'homme.

19—Réunion, fête. — Officier de marine. — Chemins. — Retrait d'une côte maritime.

20—Difficile à entamer. — Perdre, égarer. — Lamelle osseuse du nez. — Sans variétés.

21—Neuf. — Article contracté. — Dans la Rose des Vents. — Adverbe de lieu. — Possessif. — Interjection. — Article espagnol.

22—Confesseur d'Henri IV et de Louis XIII. — Mère de la Vierge. — Ouverture en creux.

23—Conforme à l'ordre de la nature. — Canne mince et flexible. — Nourriture des animaux.

Solution du problème No 1033

S	■	S	A	M	E	D	I	■	S	A	L	I	N	E								
O	S	■	A	I	D	E	■	M	I	S	E	R	E	■								
L	A	C	■	N	E	■	D	E	R	I	V	E	■	O								
I	M	I	D	E	■	C	O	L	E	R	E	■	U	N								
D	O	M	E	■	S	I	L	E	X	■	R	O	N	D								
E	L	E	V	E	■	S	I	R	■	V	■	S	A	I								
■	E	N	O	U	E	■	C	■	R	I	P	■	U	N								
G	■	T	I	L	L	E	■	M	I	D	A	S	■	E								
R	A	■	R	E	A	■	R	■	F	E	L	E	S	■								
I	N	O	■	R	■	A	O	D	■	R	A	C	E	R								
L	E	N	T	■	I	S	S	U	E	■	C	O	N	E								
L	E	■	R	O	S	I	E	R	■	D	E	N	T	S								
E	■	P	A	T	E	N	E	■	N	O	■	D	I	T								
■	L	A	C	E	R	E	■	D	O	N	A	■	R	E								
P	A	T	E	R	E	■	M	E	N	T	I	R	■	R								

PATRICIA NEAL, VAN HEFLIN...

[*Suite de la page* 18]

Après avoir pris part à la seconde guerre, il revint à Hollywood où nous l'avons vu dans une quinzaine de films dont : *Tomahawk, Possessed, Till the Clouds Roll By,* etc. « Le mariage », dit-il, « est un problème qu'il est indispensable de résoudre à deux. Autrement, cela ne devient plus un mariage ». Il est marié et père de deux fillettes.

Au plateau 17, c'est Audie Murphy que je vais voir dans un Western : *Cimarron Kid.* Il semble aussi à l'aise qu'il le fut sans doute sur le ranch immense où il a passé sa jeunesse au Texas, endroit dont il est originaire. Ce qui caractérise surtout Audie Murphy, à mon sens, c'est qu'il s'est couvert de gloire, avant sa vingtième année, au cours de la dernière guerre. C'est un brave qui s'est vu décorer de plus de médailles qu'il ne désire en évoquer le souvenir. C'est en qualité de héros qu'on le connut d'abord à Hollywood. Ensuite, comme il devait s'acquitter de son nouveau métier d'acteur avec le même naturel, la même simplicité qu'il remplit son rôle de soldat, il n'y a pas à s'étonner de ses succès.

Un jour, il réclama que l'on fît répéter plusieurs fois une scène qu'il ne trouvait pas assez bien. Le directeur lui demanda en fin de compte :

« What is the matter ? »

« Vous oubliez », lui fut-il répondu, « que je travaille sans beaucoup de talent... »

Cette modestie ne l'empêche pas d'avoir en lui pleine confiance et de ne pas s'en laisser imposer par le premier venu.

Il fera son chemin, comme il le fit au champ d'honneur.

L. G.-S.

POUR ETRE BIEN PORTANT

A PROPOS DE VOS DENTS

AVEZ-VOUS jamais eu mal aux dents ? Il y a des chances pour que cela vous soit arrivé au moins une fois dans votre existence, comme à la plupart d'entre nous. En dehors de la douleur, c'est un avertissement qu'une dent est en danger.

Pour éviter les maux de dents, il est sage de voir régulièrement votre dentiste. Le traitement qu'il pourra vous donner s'il examine vos dents au moins deux fois par an, sera rarement aussi sérieux, aussi coûteux, ou aussi douloureux, que le travail qu'il aurait à faire si vous attendez que la douleur vous oblige à aller le voir.

Si vous emmenez vos enfants avec vous chez le dentiste, avant l'âge de trois ans, vous les habituerez à y aller sans crainte par la suite. Si l'on constate quelque défectuosité dans l'enfance, il sera facile de la corriger, et d'éviter généralement des avaries permanentes. En examinant l'enfant régulièrement, le dentiste aura l'occasion d'employer le traitement au fluorure de soude, qui s'est montré si efficace dans la prévention de la carie dentaire des enfants.

Une alimentation rationnelle fera beaucoup pour la santé des dents, si l'on commence de bonne heure. Ce que la future mère absorbe avant la naissance de l'enfant fournit à celui-ci les matériaux nécessaires à la formation de ses dents. Ce que l'enfant mange après sa naissance lui assure la protection de ses dents de lait et une solide denture permanente, par la suite.

Il nous est impossible de retourner dans le passé et de recommencer à nous faire des dents, mais nous *pouvons* veiller à ce que nos enfants aient l'alimentation qu'il faut pour leur assurer un corps sain et des dents solides.

Une alimentation bien comprise nous assurera des gencives et des dents saines, et contribuera à nous maintenir en bonne santé.

Voici les aliments que nous devons consommer quotidiennement :

Lait et produits de laiterie, légumes, fruits, viande, poisson, ou volaille, oeufs, pain et céréales, beurre et autres graisses Il y a des bactéries même dans une bouche saine et propre. La plupart d'entre elles sont inoffensives, mais il y en a qui sont malfaisantes et qui secrètent des acides à l'aide des débris d'aliments qui restent entre les dents. Ces acides peuvent ronger l'émail protecteur, et par ces brèches, des bactéries causant la carie, peuvent pénétrer. Quand la carie a progressé suffisamment, le mal de dents apparaît.

Vous vous brossez les dents pour les débarrasser des débris d'aliments qui offrent un champ de culture aux bactéries acidifiantes, en même temps que pour donner un sentiment de propreté à votre bouche et à vos dents. Il est bon de se brosser les dents après chaque repas, quand c'est possible, et sans faute avant le coucher. Voici quelques bons conseils à ce sujet :

1. Tenez les mâchoires légèrement entrouvertes.

2. Posez la brosse sur les gencives — *en dessus* des dents supérieures, *en dessous* des dents inférieures — et brossez en descendant, les dents du haut, et en remontant, les dents du bas.

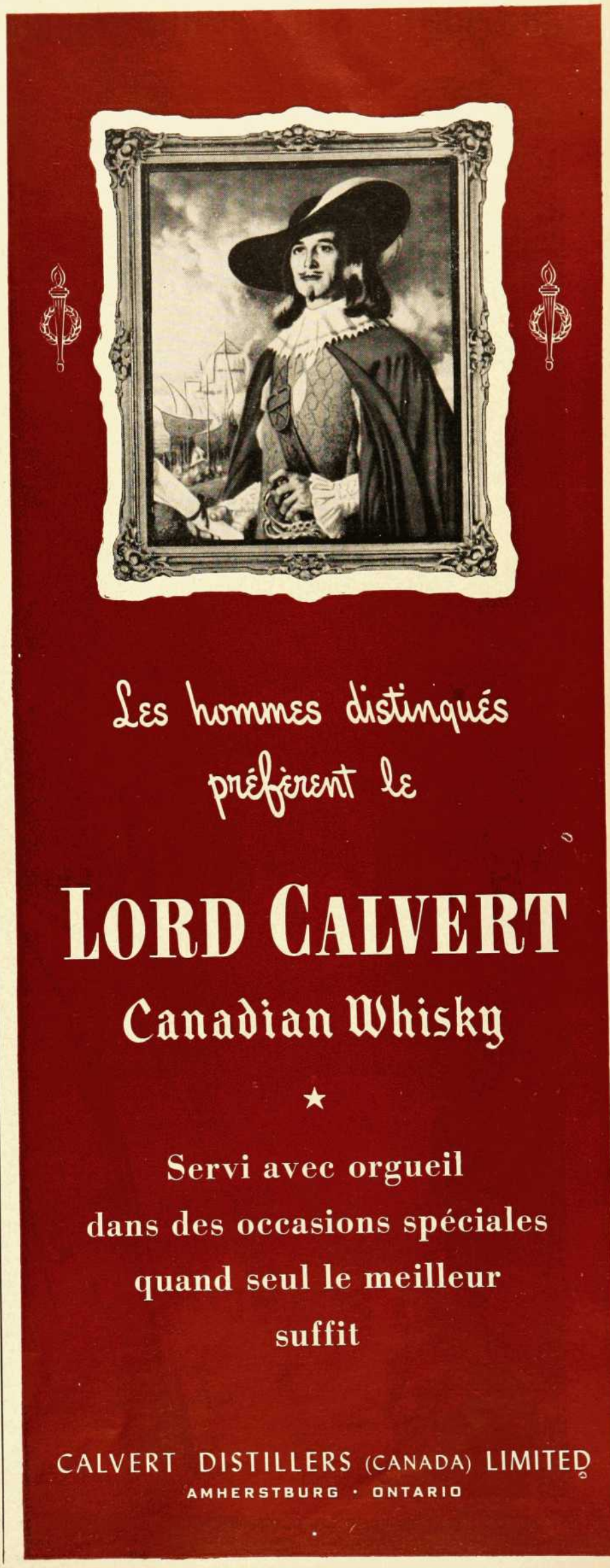
Et pour finir, souvenez-vous que vos dents sont faites pour mâcher les aliments non pas pour couper du fil, mâchonner votre crayon, casser des noix, ou ouvrir des épingles à cheveux. Votre bouche n'est pas une boîte à épingles, ou à petits clous, si commode que cela paraisse. En vous servant de votre bouche et de vos dents pour de telles choses, vous pouvez vous blesser, et ouvrir la porte, tôt ou tard, au mal de dents.

Donc, soignez vos dents ! Vous éviterez qu'elles vous fassent mal, et vous les conserverez plus longtemps !

(*Metropolitan Life Insurance Co.*)

LE SOIN DES PIEDS

Des chaussures trop serrées ou mal ajustées peuvent nuire à votre santé, causer de la fatigue et de la tension nerveuse. Portez des chaussures qui font bien et baignez-vous les pieds tous les jours en les plongeant tour à tour dans de l'eau chaude et dans de l'eau froide ; séchez-les bien et saupoudrez-les de poudre pour les pieds.



VOTRE GARDE-ROBE D'AUTOMNE

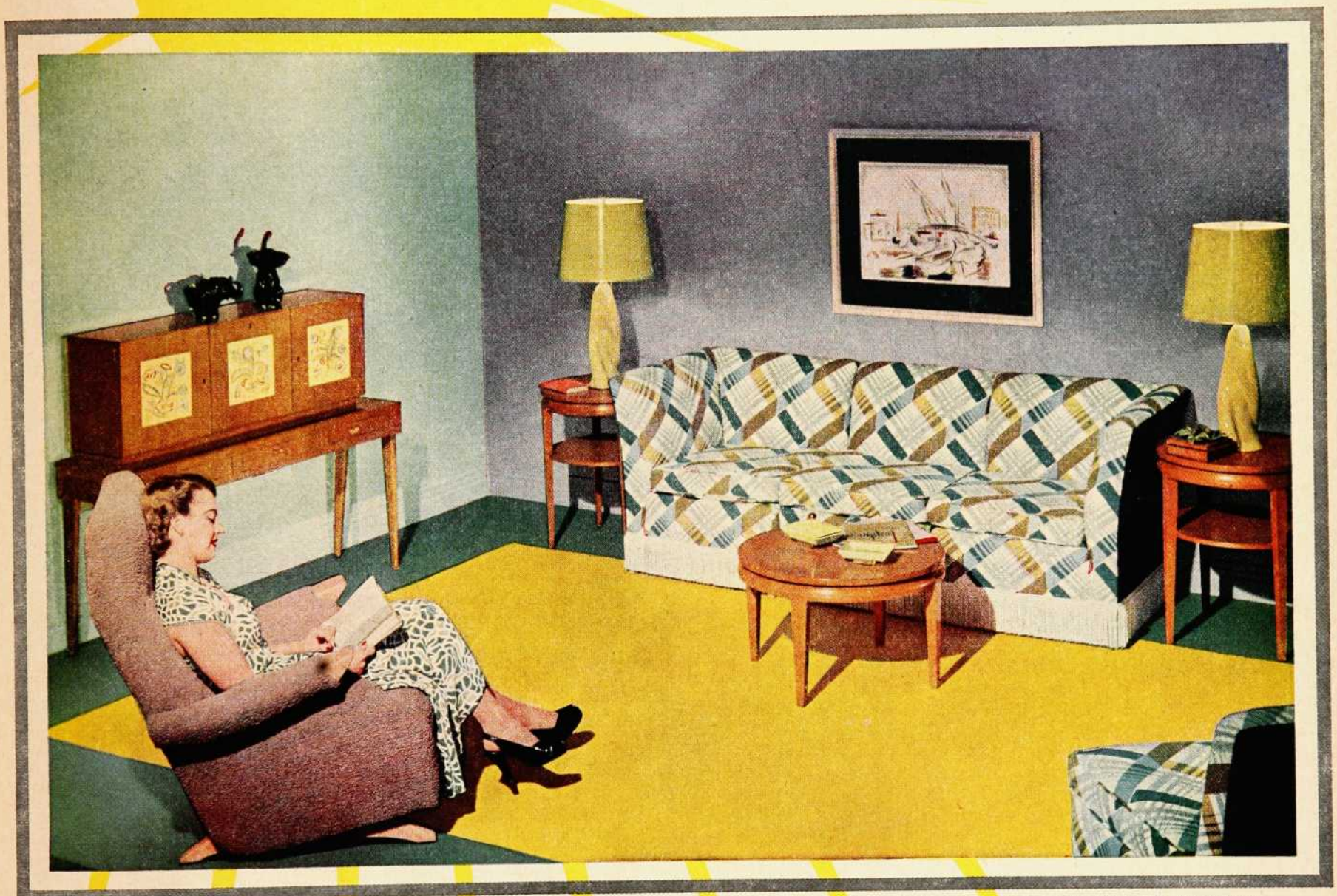
No 8429 — A la ville, rien de plus élégant que cet ensemble comprenant deux-pièces à col châle et étole frangée. Grandeurs 12 à 40. Métrage requis pour taille 14 : 5 v. en 39″, 4½ v. en 44″, 3⅝ v. en 54″. Prix 50¢

No 8427 — Par-dessus votre costume, vous apprécierez ce manteau de coupe ample à larges manches à rétréci. Grandeurs 12 à 40. Métrage requis pour taille 12 : 5½ v. en 39″, 4⅞ v. en 44″, 4⅜ v. en 54″. Prix 35¢

No 3693 — La jupe large et le devant boutonné conviennent tout particulièrement à cette robe de jersey ou de lainage. Grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour taille 11 : 5 v. en 39″, 4½ v. en 44″, 3½ v. en 54″. Prix 35¢

TOUS CES PATRONS SIMPLICITY SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante: Patrons du "Samedi", Dominion Patterns Ltd., 74 Yorkville ave., Toronto 1, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison ave., New-York City. U.S.A.

Une pièce ensoleillée... toute la journée!



Cette remarquable combinaison de couleurs a été réalisée avec du linoléum Dominion *Battleship* (uni) jaune et vert clair. Le vaste choix de couleurs et d'effets du linoléum vous permet de satisfaire vos goûts et d'exprimer votre personnalité.

UN VIVOIR à la fois gai et reposant . . . voilà ce que voulait obtenir le décorateur qui a créé ce parquet. Jaune éclatant comme le soleil et vert paisible . . . le choix même de la nature! Aucun motif superflu ne distrait le regard; de la couleur avant toute chose, choisie et assortie aux murs et aux meubles. Voilà un plancher qui crée de la beauté . . . et il est tellement pratique! Car le linoléum est ultra-économique, puisqu'il dure presque indéfiniment . . . et il se garde propre et impeccable si facilement! Souple et élastique sous vos pieds . . . et il atténue le bruit de vos pas. Le magnifique linoléum est vraiment le couvre-plancher idéal!

Le linoléum a fait ses preuves!

Pendant plus de quarante ans, les couvre-planchers en linoléum Dominion ont été soumis avec succès à l'épreuve du temps, et ils ont démontré leur élasticité, leur insonorité et leur durabilité.

Linoléum

Battleship (UNI) **Dominion**

Magnifique • souple • DURABLE

Linoléum (uni) "Battleship" Dominion . . . Marboléum . . . Jaspé . . . en tuiles ou à la verge

***Produits de* DOMINION OILCLOTH & LINOLEUM COMPANY LIMITED • Montréal • Maison fondée en 1872**

Il est Avisé de Penser Maintenant à *NOËL*

Le Golden Symphony
par **EVERSHARP**

Ensemble Stylo et Porte-Mines $23.25. Stylo seul $15.75

EN achetant ses cadeaux de bonne heure, on épargne du temps et de l'énergie. Si vous voulez offrir un cadeau qui sera *très apprécié*, choisissez le Golden Symphony EVERSHARP. Car ce stylo superbe est d'un fonctionnement *durable*. A n'importe quel comptoir de stylos, essayez le parfait équilibre de son corps profilé avec capuchon doublé or . . . la facilité avec laquelle sa plume en or 14 carats glisse sur le papier. Choisissez parmi la gamme de nouvelles couleurs ravissantes. Vous aurez plus de choix pendant que les stocks sont au complet.

EVERSHARP— Le seul stylo essayé et approuvé par la Canadian Inspection and Testing Co. Ltd., quant à sa fabrication excellente et à ses qualités d'écriture.

EVERSHARP INTERNATIONAL INC.
USINE ET BUREAUX, TORONTO, ONT.

Offrez **EVERSHARP**
et vous offrez ce qu'il y a de Mieux

P-121MF

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Le gouvernement chinois confia, en mars 1914, la tâche d'organiser un musée d'art chinois, à un peintre et connaisseur, King-Pa-King. On découvrit alors, certaines tapisseries Gobelins, datant de l'époque de Louis XV et qui n'avaient jamais été déballées. C'est ainsi qu'un cadeau fait à l'empereur de Chine, par un roi de France, devint la propriété de la république chinoise.

•

Dans mainte province française, le loup n'est pas loin. En 1892, sur l'ensemble du territoire français, on en a tué 7,200 et, pour chaque mâle abattu, le lieutenant de louveterie a touché une prime de 12 francs. Le prince de Joinville, à Chantilly, entretient un équipage pour courre le loup. Cependant la race des mangeurs de moutons va diminuant ; on ne les rencontre plus guère qu'en Lorraine, en Limousin, en Poitou où ils hurlent le soir, aux lisières des noires forêts.

•

Jim Casper de St-Augustine, en Floride, possède une écurie probablement unique au monde : ses coursiers sont des autruches . . . Il en a 7 qu'il peut atteler à une voiture légère et faire courir sur la piste. L'une d'elles, *Ramesès* pèse 385 livres et dépasse facilement un cheval. Ces oiseaux ne sont pas faciles à entraîner et, lorsqu'ils sont irrités, peuvent facilement tuer un homme d'un coup de patte. Les oeufs d'autruches se vendent $35.00 et les poussins $285.00 dans le monde entier.

•

Un des plus féroces adversaires du couguar, aux Etats-Unis, est une femme, Mrs. Vera Palmer, et plus de 60 de ces bêtes dangereuses ont été ses victimes. Non seulement Mrs. Palmer chasse, mais elle est la seule femme qualifiée comme guide pour les expéditions périlleuses, telle la chasse aux lions.

•

Il y a vingt-cinq ans, Mgr Cardyjn, qui n'était alors que l'abbé Cardyjn, vicaire à Laaken, près de Bruxelles, y fondait la Jeunesse ouvrière chrétienne. Début bien modeste, car il n'y avait autour du fondateur qu'une douzaine de jeunes ouvriers et d'ouvrières. Mais pour commémorer le vingt-cinquième anniversaire, les fêtes qui se sont déroulées à Bruxelles ont réuni cent mille délégués venus de quarante nations, et pour ces cent mille jeunes gens mille aumôniers dirent la messe. Mgr Cardyjn eut la joie de leur adresser la parole.

•

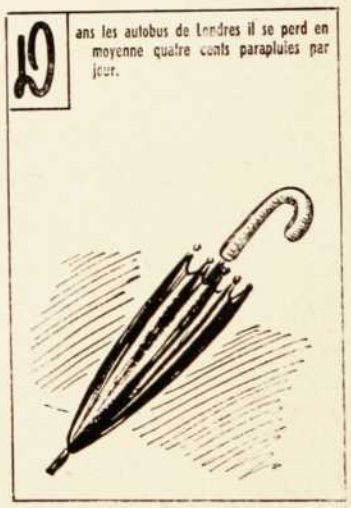
En 1925, un feu au Musée de cire de Madame Tussaud, à Londres, détruisit bien des objets impossibles à remplacer, et parmi les plus fameux, la véritable guillotine dont se servit l'exécuteur public, pendant la Révolution française (1789-1793). Mais on a conservé le couteau qui est encore exposé dans la Chambre des Horreurs ; c'est le plus terrible instrument de destruction de l'histoire, ayant servi en quatre ans à décapiter 19,000 personnes.

•

Beaucoup d'amateurs de tulipes ignorent sans doute que la fleur qui leur est chère fut l'objet en Hollande, il y a quelques siècles, de spéculations effrénées. Les riches marchands des Pays-Bas se disputaient à coups de florins les oignons promesses de fleurs. C'est encore de Hollande que viennent aujourd'hui les oignons de tulipes qui perpétuent dans tous les jardins du monde la grâce de cette fleur d'Orient.

•

Dégoûté de la nourriture qui lui était servie par les guides durant ses excursions de pêche, Walter Tucker, professeur à Marion, dans l'Indiana, réussit à persuader la Commission scolaire d'organiser des cours de cuisine pour les membres du sexe fort. Les applications ne tardèrent pas à parvenir de toutes les classes de la société : médecins, dentistes, professeurs, gérants, s'inscrivirent pour la première série de cours, un soir chaque semaine durant trois mois. La plupart de ces messieurs désiraient devenir habiles cuisiniers, non seulement pour les excursions sportives, mais aussi pour la période des vacances, où ils se voient souvent forcés de fréquenter les restaurants.



•

Madame de Sévigné était, paraît-il, beaucoup moins douée pour l'art chorégraphique que pour l'art épistolaire. Un jour, Louis XVI l'invita néanmoins à danser le menuet. Ravie d'avoir été l'objet de l'attention du roi, Mme de Sévigné alla, après le menuet, rejoindre son cousin, le comte de Bussi, et lui déclara : — Il faut avouer que nous avons un grand roi ! — Oh ! sans doute, ma cousine, répond de Bussi goguenard, ce qu'il vient de faire est vraiment héroïque . . .

•

Les provinces françaises se signalent quasiment toutes par une spécialité industrielle, commerciale, touristique, gastronomique. Les gants à Grenoble, le drap à Elbeuf, la laine à Mazannet, le verre à Baccarat, les pipes à Saint-Claude. Dans le domaine gastronomique, les charcuteries sont plus tendres, l'andouille plus savoureuse à Vire, les oies mieux gavées en Gascogne, les chapons plus gras à Bresse. On fait du nougat à Montélimar, de l'angélique confite à Niort, des macarons à Nancy, du chocolat à Clermont-Ferrand, des petits pâtés à Béziers, etc...

•

Le second port en importance au Vénézuéla est celui de Puerto Cabello qui signifie le port du cheveu. On a donné ce nom pittoresque à la ville parce que les eaux de la mer des Antilles sont, généralement, si calmes dans les ports, qu'un navire peut y demeurer ancré à l'aide d'un cheveu...

"Son fier regard qui va de sommets en sommets"

(LOUIS FRÉCHETTE)

JEAN NICOLET fut le premier Blanc à voir le lac Michigan. Il découvrit aussi le Wisconsin. Venu au Canada en 1618 avec Champlain, il passa une dizaine d'années chez les Algonquins et devint chef d'un de leurs détachements. Magnifique coureur de bois, explorateur, interprète et commissaire, Jean Nicolet fut un de nos plus intrépides pionniers et éclaireurs.

L'esprit d'aventure des pionniers coule toujours comme du vif-argent dans les veines de la jeunesse canadienne. Ce n'est plus la forêt, mais les grandes altitudes et le monde entier que le C.A.R.C. offre comme champ d'action à ceux qui veulent marcher sur les traces de leurs pères. *Jeunes gens, l'aviation vous mettra aussi au premier rang des défenseurs de la patrie, qui est menacée dans ses forces vives par les ennemis déclarés de toute religion et de toute liberté démocratique.* Vous trouverez dans l'aviation une vie mouvementée et pleine d'imprévu. Plus de soucis mesquins pour entraver votre marche, puisque le C.A.R.C. subvient généreusement à tous vos besoins immédiats. Jeunes gens, soyez d'aujourd'hui! Optez pour l'aviation.

CORPS D'AVIATION ROYAL CANADIEN

Centres de recrutement du C.A.R.C.

1470, rue Mansfield, Montréal, P.Q. Tél. HA. 9175
24, rue Saint-Stanislas, Québec, P.Q. Tél. 2-8527
49, rue Metcalfe, Ottawa, Ont. Tél. 4-2196

Veuillez m'envoyer, sans obligation de ma part, tous renseignements sur les conditions d'enrôlement et emplois actuellement vacants dans le C.A.R.C.

NOM (lettres moulées) .....
ADRESSE .....
VILLE ..... **PROVINCE** .....
DEGRÉ D'INSTRUCTION .....
..... **ÂGE** .....

CAF51-6MF

Maurice Thomas

Une EXCLUSIVITÉ CANADIENNE...

La nature a pourvu l'outarde du Canada d'une vue perçante, d'une ouïe prononcée et d'un vol rapide dont la vitesse atteint jusqu'à 60 milles à l'heure. Le printemps et l'automne ces oiseaux migrateurs font retentir l'air de leur "coin-coin" bizarre, un son familier aux Canadiens, tandis qu'on les voit s'envoler en échelons qui remplissent le ciel de gracieux V.

Préparée, signée par la maison Seagram, cette réclame s'adresse aux pays étrangers; elle est publiée dans journaux et revues en plusieurs langues dont le tirage est répandu par tout l'univers.

Seagram RENSEIGNE L'UNIVERS SUR LE Canada

CETTE annonce, préparée par la maison Seagram, a pour but de faire connaître le Canada aux autres peuples et de souligner ces choses dont le Canada a l'exclusivité.

En Amérique latine, en Europe, ailleurs dans le monde, nombre de gens ne savent pas à quel point le Canada est riche en ressources naturelles, en flore et en faune, en paysages pittoresques, en traditions et en culture. Plus les habitants des pays étrangers connaissent notre pays, plus ils sont intéressés au Canada et à ce qu'il produit.

La maison Seagram croit que l'avenir de l'industrie n'est pas borné par nos limites géographiques; elle voit un horizon plus vaste, elle prévoit en plus grand le développement du point de vue canadien chez chaque peuple de la terre.

La Maison Seagram

PETITE MERE

[*Suite de la page* 40]

— Voyons, pour qui me prends-tu ? Tu devrais pourtant me connaître. Je ne fais pas seulement que t'apporter le moyen de filer. Je me charge également de te procurer celui de vivre.

— Vrai ?

— Voilà deux cents francs. Prends donc. Mais prends donc, mon vieux. Mets-les dans un coin de ton mouchoir... bien au fond de ta poche. Car il ne s'agit pas de les semer en route. Les billets de banque, ça ne pousse pas plus que les louis ! Ça ne se reproduit pas sur le pavé.

« Avec ça, tu en as assez pour te débrouiller tout seul, c'est-à-dire pour filer à Paris, te mettre en civil ; et, de là, gagner Bruxelles avant que la police ne soit à tes trousses.

— A Bruxelles, je ne connais personne.

— Nous avons prévu cela... Quelqu'un que tu connais t'attendra à la gare du Nord, devant le guichet des billets.

— Quelqu'un que je connais ?

— Oui, Mme Labrousse.

— Maria, laissa échapper Jacques en tressaillant de la nuque aux talons.

— Oui, Maria... répéta le mauvais soldat... Elle te mettra elle-même dans le train et te donnera une lettre de recommandation pour un de nos amis de là-bas qui te trouvera tout de suite un emploi.

« Allons, décide-toi, mon pauvre vieux.

« Je t'assure que ce n'est pas le moment de tergiverser ni de flancher.

« Tu n'as pas un instant à perdre. J'ai eu, par le « double », des tuyaux très importants à ton sujet.

« Pas plus tard que ce soir, le capitaine lui a dit que tu allais être déféré en conseil de guerre... et alors qu'est-ce que tu vas prendre pour ton rhume ?... Pas moins de cinq ans, mon pauvre vieux... cinq ans de torture que tu ne finiras pas... parce qu'ils t'auront fait crever avant !

« Et puis, il n'y a pas un moment à perdre...

« Dès demain matin, tu seras transféré à la prison militaire du corps d'armée.

« Pour te trotter de là, ce sera comme des dattes !

« Je te dis qu'il faut que tu cavales tout de suite ou alors tu es perdu !

« Cinq ans, mon vieux, cinq ans ! La crève ! tu m'entends ! et c'est idiot de clamser, à ton âge, quand on a de l'avenir devant soi et des amis qui, comme tu le vois, ne demandent qu'à se dévouer pour toi !

— Marsin, répliquait gravement Jacques, que les paroles du mauvais soldat avaient impressionné considérablement... Crois bien que je n'oublierai jamais ce que tu viens de faire pour moi... mais...

— Quoi encore ?

— C'est terrible de penser qu'on va mettre la frontière entre soi et ceux qu'on aime.

Le mauvais soldat l'attendait là.

Avec une habileté infernale... il avait gardé pour la fin l'argument suprême... espérant peut-être, au fond de son coeur inquiet et jaloux, qu'il n'aurait pas besoin d'y avoir recours.

Mais, comprenant qu'il ne viendrait pas à bout de la résistance de Jacques s'il n'employait pas le moyen diabolique dont Mme Labrousse lui avait conseillé et même ordonné de se servir, il fit... en sombrant encore la voix et en lui donnant une expression de douceur et de bonté à laquelle le frère de Louise devait fatalement se laisser prendre :

— Jacques, mon ami, mon frère, pourquoi ne m'as-tu pas avoué que tu l'aimais ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? sursauta Monnier.

Et, malgré le froid glacial qui régnait dans la cellule, il sentit sur ses tempes en feu perler subitement de larges gouttes de sueur.

— Jacques, reprenait le misérable avec un ton de gravité solennelle... Jacques, il ne s'agit pas de te livrer à mon égard au jeu puéril des cachotteries inutiles.

« Tu aimes Maria. Oui, tu l'aimes éperdument !

— Tais-toi !

— Pourquoi me tairais-je, répliqua l'immonde et hypocrite personnage ; et pourquoi chercherais-tu à me dissimuler, à moi, ton meilleur ami, un sentiment que j'ai deviné ?

« Aussi je ne vais pas prolonger plus longtemps ton angoisse.

« Je veux en finir d'un seul coup avec tes hésitations.

— Marsin !...

Et, appuyant ses mains sur les épaules du pauvre petit, le misérable déclara avec force :

— Maria t'aime, elle aussi.

— Alfred !

— Elle t'aime !

— Est-ce possible ?

— Cela est tellement possible, cela est si sûrement vrai qu'elle m'a chargé de te dire qu'elle était prête à partir avec toi à Bruxelles.

— Tu me dis bien la vérité ?

— Pourquoi te mentirais-je ?

— C'est que, vois-tu, c'est pour moi tellement inattendu, tellement formidable, que j'ai peur que tu me dises cela pour me décider à partir.

Adroitement, avec le sang-froid du criminel qui éprouve une volupté à choisir l'endroit où il va frapper sa victime, le complice de la femme de lettres reprenait :

— Comment peux-tu penser un seul instant que, même pour te décider à reconquérir ta liberté, j'userais d'un pareil subterfuge ?...

« Je te répète que Maria t'aime...

— Elle te l'a dit ?... interrogeait naïvement le frère de Louise, bouleversé au delà des limites permises.

— Non seulement elle me l'a dit, mais elle m'a chargé de te le dire.

« Ah ! si tu l'avais vue comme moi quand elle lisait ton billet... tout de suite elle a compris qu'il avait été écrit avec ton sang...

« Ses yeux se sont emplis de larmes ; elle a porté jusqu'à ses lèvres le bout de papier où tu avais mis toute ton âme et qui était mieux qu'un aveu tout enguirlandé de belles phrases, mais le cri de ton coeur brûlant et meurtri. Et c'est d'une voix tout étranglée par les sanglots qu'elle m'a dit :

« — Sauve-le, je le veux... il le faut ! et surtout dis-lui que je suis toute prête à joindre ma vie à la sienne ! »

— J'ai promis à Maria de tout mettre en oeuvre pour t'arracher à tes geôliers et à tes bourreaux, pour te rendre à sa tendresse. J'ai tenu parole.

A toi maintenant de faire le reste.

Choisis, la prison, l'exil, la mort, ou bien une vie d'amour et de rêve avec la femme aimée, avec la compagne qui t'adore !...

C'était plus qu'il n'en fallait pour achever le malheureux.

Marsin avait manoeuvré avec une habileté consommée, une astuce infernale.

Maria Labrousse pouvait être fière de lui.

Alors, en une explosion de joie indicible, le pauvre Jacques... vaincu... trompé..., emporté, emballé, fou jusqu'au paroxysme, laissa échapper la phrase décisive que Marsin attendait avec une fébrile impatience :

— Eh bien ! oui, c'est entendu, je vais fuir avec elle... avec elle.

— Tu as l'argent ?

— Oui, oui.

— Surtout, fais bien attention !...

— Sois tranquille.

— Ne manque pas de prendre ton train à une station voisine.

— C'est entendu !

— Et de t'acheter à Paris des vêtements civils.

— Oui.

— Alors, au revoir, mon vieux, fit le mauvais soldat.

« Attends que je me sois éloigné pour jouer la fille de l'air. Je vais aller me cacher dans un coin... Je reviendrai dans quelques instants fermer la porte et remettre la clef à sa place.

— Quand se reverra-t-on ? interrogea le frère de Louise en serrant dans l'ombre la main du traître qui avait cherché la sienne.

— Je ne sais pas trop, mais j'espère que ça ne tardera pas, répliqua Marsin.

Et il crut devoir ajouter :

DENYSE ST-PIERRE

[*Suite de la page* 5]

Tous ces personnages que vous interprétez sont-ils tous de même calibre ?

— Non, je dois admettre qu'ils présentent assez de variété entre leur diverse nature. Toutefois, ils appartiennent presque tous à la vaste catégorie des « jeunes filles ». Délurée, capricieuse, naïve ou primesautière, au micro, je demeure toutefois la « demoiselle » de la pièce.

— Et je parie que vous rêvez de tragédie et de sanglots !

— Peut-être pas de sanglots mais au moins de soupirs... J'aimerais jouer les rôles si poétiques et si diaphanes de filles éthérées. On ne m'en confie presque jamais.

Ici une petite moue boudeuse, un court regard désolé. J'ai juste le temps de souhaiter que l'on donne à Denyse ses héroïnes éthérées... Il faut passer à la scène où Denyse Saint-Pierre, au soir où je l'interview, joue dans une de ces nombreuses pièces que France-Film, afin de créer des possibilités pour les comédiens de Montréal, a présentées, cet été, sur la scène du National. Plusieurs fois, Denyse y tenait la vedette avec un art vraiment consommé. Nous l'en félicitons et croyons que les lauriers qu'elle cueille sont bien mérités.

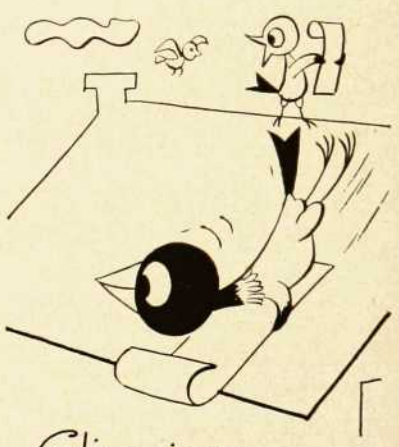
Qui a donc enseigné à Denyse Saint-Pierre l'art si subtil où elle excelle ? Elle nous répond :

— Madame Maubourg, qui a formé tant de comédiennes, a été mon premier professeur d'art dramatique. Puis j'ai étudié avec François Rozet. J'ai « pratiqué » le théâtre avec les diverses troupes qui dans notre ville se partagent la scène. Ainsi, j'ai joué dans « Le diable s'en mêle » de Pierre Dagenais, avec l'Equipe. Avec la troupe de Madame Yvette Brind'amour, j'ai joué dans « Neiges ».

Et Denyse nous sourit de façon si chaleureuse qu'elle en ferait fondre toute la neige de Montréal... au plus fort de l'hiver.

CHERUBINA SCARPALEGGIA

PEU IMPORTE CE QUE VOUS PRENEZ D'AUTRE POUR LE RHUME IL VOUS FAUT D'ABORD ASPIRIN!
MARQUE DÉPOSÉE AU CANADA
POUR SOULAGER DOULEUR ET MALAISE
SENTEZ-VOUS VITE MIEUX! BAYER



Glissoires pour pigeons...

Quand nous avons posé une toiture en aluminium sur notre usine de Kingston (Ontario), nous savions qu'elle représenterait de nombreux avantages pour le personnel; mais, franchement, nous n'avions pas songé aux oiseaux. Les pigeons atterrissent sur cette surface luisante . . . exécutent des glissages . . . y trouvent un plaisir extrême . . . et recommencent indéfiniment! C'est maintenant leur passe-temps favori.

Notre programme de développement ne prévoyait pas ces "glissoires pour pigeons". Mais les toits en aluminium que l'on admire partout dans nos campagnes sont un exemple du rapide accroissement de la demande. C'est pour répondre à une telle demande que nous sommes en train d'ériger des usines et des centrales d'énergie dans plusieurs régions de la province de Québec et de la Colombie britannique. Aluminum Company of Canada, Ltd. (Alcan).

FATIGUE NERVOSITÉ CONSTIPATION

Combattez la constipation et l'indigestion! FRUIT-A-TIVES a fait ses preuves dans des milliers de cas. Les FRUIT-A-TIVES sont composés de fruits et de plantes.

C'est si facile de faire du thé délicieux avec les

SACS DE THÉ "SALADA"

Vous aimez

LES ROMANS, LES NOUVELLES, LES FEUILLETONS?

LE SAMEDI Vous présente hebdomadairement l'abondante matière d'un feuilleton, une nouvelle sentimentale et un roman policier ou d'aventures...

LA REVUE POPULAIRE, chaque mois, dans chacun de ses numéros, vous offre un roman d'amour complet et une nouvelle sentimentale...

LE FILM, de même vous apporte toujours un roman d'amour complet, également choisi avec le même bon goût, parmi les meilleurs auteurs.

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT SELON VOTRE CHOIX

☐ LES TROIS MAGAZINES

LE SAMEDI – LA REVUE POPULAIRE – LE FILM

1 an ..... (Canada seulement) $5.50

OU

	Can.	E.-U.
☐ LE SAMEDI	$3.50	$5.00 pour 1 an
☐ LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
☐ LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de $..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)

☐ IMPORTANT:—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... *Prov.*.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

— Sois sûr que désormais je ne moisirai pas longtemps ici ; et il y a bien des chances pour que je ne tarde pas à te rejoindre.

« Mais assez causé !... Je m'en vais.

« Fais bien attention surtout de ne pas te sauver au moment où on relèvera les sentinelles.

— J'écouterai l'heure à l'horloge du quartier.

— C'est ça !

— Et puis, pas de faiblesse.

— J'ai du courage pour cent.

— A la bonne heure !

— Au revoir !... mon vieux... et merci... merci de tout mon coeur.

Et tandis que le bandit s'éloignait en laissant la porte de la cellule ouverte, Jacques attendant le moment de se faufiler au-dehors, se prit à murmurer :

— Elle m'aime ! Oh ! oui ! tout pour elle !... Tout pour elle !...

XXX

On ne passe pas !...

"Qu'est-ce que t'as, mon pauvre Vaillant ? Tu ne dors donc pas ?

— Je ne peux pas, mon bon Lavergne.

— Faut se faire une raison, puis c'est pas parce que tu te ferais des tifs (cheveux) jusque dans le milieu du dos que ça changera les choses.

— Ah ! ne m'en parle pas !

— Vos gueules ! vous autres ! lança une voix furieuse. Si vous voulez faire des conférences, n'empêchez pas les autres de roupiller !

Alors Vaillant, sautant à bas du lit de planches qui était le plus bel ornement du corps de garde, murmura entre ses dents :

— Je vais prendre l'air, car j'ai un mal de tête affreux et j'étouffe.

Lavergne l'avait suivi.

— Je ne peux pas le laisser tout seul, grommela-t-il. Monté comme il est, il serait capable de se faire du mal... et c'est pas l'heure.

Le brave tambour, à la suite d'Henri, quitta tout doucement le poste où il était de garde depuis la veille pour rejoindre son ami qui était allé déjà s'asseoir sur une borne devant la porte d'entrée de la caserne.

Lavergne le regarda un instant avant de lui adresser la parole.

— Pauvre type ! fit-il entre ses dents, il n'est pas à la noce.

« Vrai, il y a de quoi !

« C'est égal, lui qui n'a déjà pas eu un beau Noël, il va en passer un sale Jour de l'an.

« Heureusement que je suis là !

S'approchant de son ami, l'excellent garçon lui dit :

— Je comprends, mon pauvre vieux, que tu ne sois pas à la rigolade !

« Mais, nom d'un chien ! S'agit pas non plus de se laisser aller comme ça à la dérive !

« Tu es un homme, bon sang !... et un vrai !

« Allons, ne reste pas là comme une tourte. Viens un peu avec moi ; on va se balader en causant... et puis quoi, tout n'est pas perdu. Ça peut s'arranger encore.

Et passant son bras sous celui d'Henri Vaillant, le tambour l'entraîna dans la cour, tout en disant :

— Du nerf ! bon Dieu ! du nerf !

« Et prouve-nous que tu es un bon Parisien du faubourg, un vrai, un pur, un qui n'a pas peur !

— Ma pauvre Louise, mes pauvres parents ! répétait d'une voix sourde le fiancé de la jolie ouvrière.

— Ta Louise, elle n'est pas morte, cherchait à consoler Lavergne.

« Elle est blessée, au bras... C'est pas mortel... Et puis, comme te l'écrit ta mère, elle est bien soignée, elle a affaire à une patronne qui va s'occuper d'elle et de Gabrielle... C'est jamais qu'un mauvais moment à passer !...

— Mais cet incendie ! reprenait Henri ! Tout détruit, chez nous !... l'assurance périmée ! Et mon père qui a justement un gros paiement à la fin du mois de janvier... plus de trente mille francs chez un marchand de bois — c'est la faillite, la ruine !

— Evidemment, c'est pas drôle.. reprenait Lavergne ; mais je le connais le père Vaillant... il a du ressort... il est connu, estimé, aimé sur la place, il trouvera des gens qui lui donneront de l'argent pour monter une nouvelle affaire... Moi, je me charge déjà de décider mon beau-père Paillard à mettre quelques billets de mille et puis il y en aura d'autres. C'est pas la mer à boire que de dégotter des actionnaires.

— Si mon père avait dix ans de moins, je ne dis pas, répondait Henri, il pourrait, comme on dit vulgairement, essayer de remonter sur sa bête.

« Mais il est bien fatigué, bien usé. Il a tant travaillé ! Maman me dit qu'il est désespéré, qu'il fait pitié. Elle a peur qu'il ne tombe tout à fait. Elle aussi n'est pas trop solide.

« Aussi, comment veux-tu que je ne me fasse pas un mauvais sang de tous les diables ?

« Les pauvres gens !

« Avoir travaillé toute une existence et se voir, au moment où ils seraient en droit de jouir d'un repos bien gagné, jetés à la rue, sur le pavé.

— Ils n'ont pas fait d'économies ?

— Si, mais très peu. Papa était si consciencieux... Il n'a jamais voulu cameloter.

« Et puis, la dernière grève a dû leur prendre tout ce qu'ils avaient mis de côté. Je me demande s'il leur reste quelques centaines de francs.

« C'est épouvantable ! Que vont-ils devenir ? Je ne puis rien pour eux, moi, absolument rien...

— Attends un peu !... Il me vient une idée.

« Je crois que je leur ai trouvé une place.

— Une place ?

— Oui, un vrai fromage... Ecoute-moi bien...

Lavergne, qui avait passé son bras sous celui de son ami, continua, le forçant à marcher, à seule fin, comme il le disait, de se dégoudir les jambes, de se réchauffer le bout du nez, et de se réveiller les méninges :

— Voilà, en deux mots, ce dont il retourne.

« Tu connais le père Legrand-Vernet.

— Legrand-Vernet, reprit Henri, cherchant à se rappeler.

— Oui, tu sais bien, le mari du *Paradis des Femmes* ?... Ce gros rougeaud, qui passe son temps à faire la noce chez mon beau-père, en compagnie de Me Gaugeard, le notaire de Vermenton ?

— Ah ! oui, très bien, je sais qui tu veux dire.

— Sa femme, probablement pour s'en débarrasser tout à fait, — car il ne doit pas être rigolo dans l'intimité, ce client-là, — est en train de lui acheter le château de Nitry... Tu vois ça d'ici... C'te grande boîte qui se trouve en bordure de la forêt. Paraît que ça date d'Henri IV... je sais pas au juste... Toujours est-il que c'est très vieux... même que son propriétaire actuel s'est aux trois quarts ruiné à vouloir faire des réparations, des *reconstructions* historiques, comme disent les archibêtes (architectes).

— C'est une bien belle demeure, reconnaissait le fils du fabricant.

— Et bien commode surtout, ajoutait le tambour, pour y faire la bombe sans que personne ne vienne vous embêter.

« Le père Paillard dit qu'il y a des caves épatantes, où qu'on peut loger un régiment de futailles !

« Mais, pour l'instant, c'est pas ça qui nous occupe.

« J'arrive au fait.

« Tu comprends bien que Legrand-Vernet ne va pas pouvoir habiter ça tout seul.

« Indépendamment des larbins, dont il aura besoin, il lui faudra un homme de confiance qui gérera le domaine attenant au château... s'occupera de la chasse.. de la pêche... qui sont les principales occupations du bourgeois... quand, par hasard, il n'est pas trop mûr... Voilà pourquoi je pense que ton père ferait joliment bien l'affaire... C'est un honnête homme comme il n'y en a pas besef sur le pavé de Paris et même sur les routes de France ! Avec lui, Legrand-Vernet sera sûr de ne pas être grupé... et c'est quelque chose ?

— Pour ça, oui, approuvait Henri.

— Je sais bien, observait le gendre du père Paillard, que ce n'est pas rigolo d'être chez les autres, surtout quand on a été patron, mais... enfin, vaut encore mieux ça que rien, n'est-ce pas.

— Je suis tout à fait de ton avis, mon bon Lavergne, approuvait le fiancé de Louise... Pour ma part, je serais très heureux de penser qu'au moins, tant que je ne pourrai pas les aider, mes parents auront leur existence matériellement convenablement assurée... Aussi, je te suis bien reconnaissant des renseignements que tu me donnes... et j'ai la conviction que mon père acceptera avec empressement la place de gérant au château de Nitry, d'autant plus que l'air de la campagne ferait beaucoup de bien à maman.

« Seulement, nous ne connaissons pas M. Legrand-Vernet.

— Mais moi je le connais, riposta aussitôt Lavergne qui, lorsqu'il avait une idée en tête, n'en démordait que quand il l'avait exécutée.

« Et mon beau-père, donc ! Ils se tutoient. Ils ont pris assez de « muffées » ensemble ; et je suis sûr qu'il suffira au père Paillard de dire deux mots à son copain pour que celui-ci bombarde ton paternel régisseur général de Nitry et de ses dépendances, à des appointements que je fixerai moi-même... Et en avant la musique !

— Mon bon Lavergne, je te remercie de tout mon coeur !

— Il n'y a pas de quoi !

« Je ne fais que mon devoir et bien petitement. Tu es mon poteau, pas ?... Es-tu mon poteau, oui ou non ?

« Eh bien ! Alors, de quoi que tu te plains ? Que la mariée soit trop belle !

« Dès demain matin, tu vas demander au capiston une permission de vingt-quatre heures pour aller trouver tes parents, ce qui vaudra encore mieux qu'une babillarde.

— Je n'oserai jamais. Je viens d'avoir déjà quatre jours pour la Noël.

— Eh bien ! on t'en donnera deux pour le Jour de l'an... ça fera la demi-douzaine.

« Si ça t'embête... veux-tu que j'aille trouver notre ami Debray ?

« Il a eu beau, l'autre jour, bien m'engueuler comme un chiffonnier. Au fond, il me gobe... Rien qu'à la façon dont il me regarde... ça se voit comme mon nez au milieu de la figure, et j'en ai un blair, pourtant !...

« Alors, c'est entendu. Je vais trouver le patron ; je lui dis de quoi il retourne... et ça y est en cinq secs... parce que le père Debray, sous son allure de Bouffe-le-monde-tout-cru, c'est un brave type et puis enfin quoi ! c'est pas tous les jours qu'on a le feu chez soi !...

Mais tout à coup, Lavergne s'était arrêté.

— Tu vois ? interrompit-il, en étendant la main dans la direction des locaux disciplinaires dont, en marchant côte à côte, les deux amis s'étaient insensiblement rapprochés.

— Quoi donc ? interrogea Vaillant.

— On dirait un type qui cherche à se défiler, reprit le tambour.

— En effet, déclara Vaillant, qui avait aperçu lui aussi une silhouette de soldat qui, rasant le mur de clôture, se dirigeait lentement, à pas comptés dans la direction du lavabo.

— Attends-moi là, fit le tambour, pris d'un vague soupçon... Je vais voir ce que c'est.

Et Lavergne s'élança sur les traces du fuyard en grommelant :

— Ah çà ! par hasard, est-ce que ça serait pas ?...

D'un bond, le « tapin » avait rejoint le déserteur et le saisissant au collet, il eut cette simple exclamation :

— Juste... c'est bien lui !

— Lavergne... fit Monnier... en cherchant à se dégager.

Mais le gendre du père Paillard avait la poigne solide.

— Minute, fit-il, et surtout pas de raffût.

— Laisse-moi, implorait Jacques à voix basse, mais d'un ton où il y avait à la fois de la supplication et de la menace.

Nullement impressionné, le tambour reprenait :

— Je vois... tu veux te carapater.

— Je t'en prie, laisse-moi... insistait le frère de Louise, oui, laisse-moi me trotter.

— D'abord, interrogeait Lavergne, comment que ça se fait que tu sois dehors à c'te heure et qui c'est qui t'a ouvert la porte de ta cellule ?

— Je ne te le dirai pas.

— Pas besoin, d'ailleurs... ça se devine. C'est encore cette crapule de Marsin.

— Marsin ou un autre, peu importe, laisse-moi !

— Jamais de la vie !

— Je ne veux pas passer au tourniquet (conseil de guerre)... Je ne veux pas rester en prison... Je ne veux pas aller à Biribi !...

— Fourneau ! ponctuait Lavergne qui n'avait pas lâché son homme.

« Alors, pour quelques semaines... mettons quelques mois de grosse... tu veux déserter, passer la frontière, te fermer pour longtemps, pour toujours peut-être, le chemin de ton pays ?

— Je ne veux pas crever là-bas !

— Qu'est-ce qui te parle de ça ? Quand même tu y passerais, au conseil de guerre, c'est pas sûr que tu serais condamné.

« Le capiston fait une enquête, je le sais ! La preuve, c'est qu'il nous a encore interrogés ce matin, Vaillant et moi.

« Même qu'il ne nous a plus engueulés, qu'il nous a parlé très gentiment, et qu'il n'a plus l'air si convaincu que ça que nous avons cherché à le mener en bateau.

« Crois-en ton vieux Lavergne.

« Tu peux t'en tirer pour pas cher, et même pour rien du tout ! Surtout si tu veux manger le morceau.

« Tu me connais pourtant. Tu sais bien que c'est pas moi qui conseillerais jamais à un copain d'en « donner » un autre.

« Mais entre ça et être la poire, c'est-à-dire se faire flanquer à la boîte, éviter des embêtements à une fripouille qui t'a mis dans la mélasse et se fiche de ta fiole par-dessus le marché, il y a une différence.

« Car c'est pas possible que tu sois de mèche avec lui !

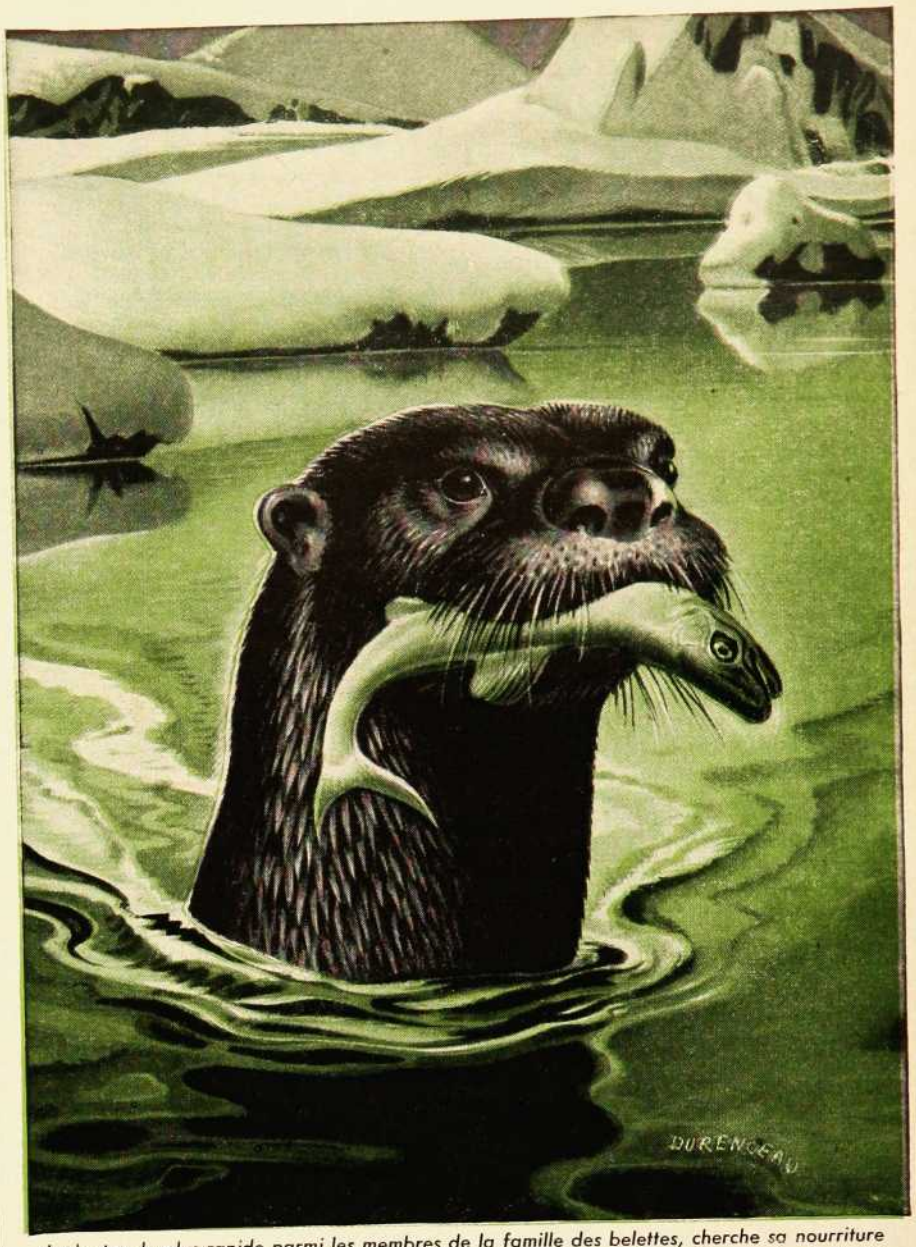
« Il t'a roulé, c'est couru ; aussi, t'as pas besoin de te gêner.

— Lavergne, reprenait Jacques, qui avait écouté son camarade avec une impatience non déguisée, une dernière fois, laisse-moi partir ! Tout ce que tu me diras ne changera en rien ma décision... Car, sache-le, si tu m'empêches de fuir... tu me trouveras mort demain matin dans ma cellule.

« Je suis décidé à me tuer.

« Choisis !

Et comme le tapin du 4e, quelque peu démonté par cette réplique, à laquelle il ne s'attendait guère, demeurait interdit,

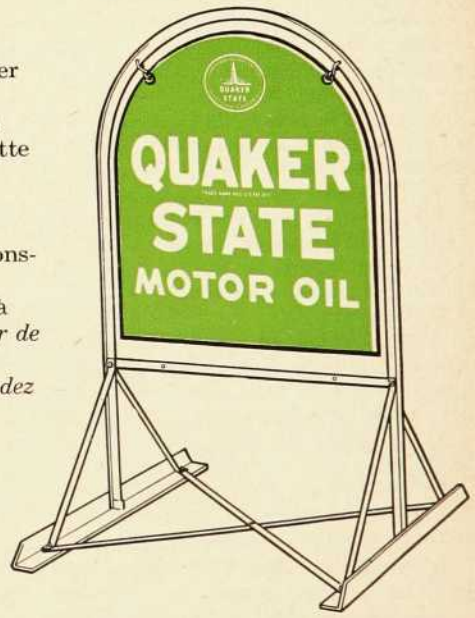


La loutre, le plus rapide parmi les membres de la famille des belettes, cherche sa nourriture en nageant sous la glace; un beau manteau de fourrure rase la protège contre le froid.

Pour rester souple et agile!

(ET LUTTER CONTRE LE **FROID**)

Vous aussi, vous pouvez vous moquer de l'hiver! Il vous suffit de protéger votre moteur avec l'huile à moteur Quaker State Cold-Test. Cette huile absolument stable assure des départs plus rapides, des réchauffements plus faciles, une puissance plus nerveuse. C'est, croyons-nous, le lubrifiant le plus sûr qu'on puisse trouver n'importe où, à n'importe quel prix. *Si le constructeur de votre auto recommande une huile à moteur robuste et détergente, demandez l'huile Quaker State HD.*



QUAKER STATE OIL REFINING COMPANY OF CANADA, LIMITED, TORONTO

Membre de la Pennsylvania Grade Crude Oil Association.

Jacques, profitant adroitement de la stupeur effrayée de celui qui le tenait cependant au collet, échappa à son étreinte et se dirigea en courant vers le lavabo.

Mais un autre soldat lui barrait la route, disant, avec autorité :

— Non, Jacques, tu ne déserteras pas et tu ne te feras pas mourir.

— Vaillant !... fit le fuyard tout interloqué...

Furieux cette fois, il grinça :

— Ah çà ! vous vous êtes donc donné rendez-vous tous les deux pour me perdre ?

— Non, rectifia le fils du fabricant, mais pour te sauver.

— Me sauver !

— Oui, affirma à nouveau le brave petit soldat, en t'empêchant de commettre un acte irréparable.

« J'ai entendu tout ce que t'a dit Lavergne j'étais tout près, caché derrière un arbre.

« Il t'a parlé comme il le devait, avec son coeur et aussi avec sa raison.

« Je suis de son avis... tu peux encore très bien te tirer d'affaire ! Il le faut ! Tu le dois !... Tu n'es pas seul au monde.

« Entre les canailles qui t'ont soudoyé ou plutôt qui t'ont dupé, — car je ne peux pas croire que tu te sois fait volontairement leur complice, — et ta soeur admirable, ta Louise, ta Petite mère qui gît en ce moment sur un lit d'hôpital, je ne peux pas croire que tu hésites un instant.

— Louise est à l'hôpital, tressaillit Jacques.

— Oui, expliquait Vaillant. Elle débutait dans une nouvelle place... elle a eu le bras broyé.. dans un monte-charge.

— Elle est en danger ?

— On espère que non... mais ce sera long... très long.

— Ma pauvre Louise... murmura le fugitif, en un geste découragé.

Comprenant qu'il venait enfin de faire vibrer la corde sensible, le fils du fabricant poursuivit... tandis que Lavergne, l'oreille aux aguets, veillait aux alentours :

— Et tu choisirais un pareil moment pour t'enfuir, pour briser le coeur... encore une fois, à cette malheureuse... pour l'achever peut-être ?

« Non, non, ce n'est pas possible ?

Monnier, repris par la passion tyrannique de cette femme dont il se croyait aimé, hésitait encore :

— Tu sais combien j'aime Petite mère et Gabrielle, et toi aussi... fit-il d'une voix sourde... Mais je t'assure, il faut que je m'en aille... Tu expliqueras tout à Louise.

« Tu lui diras... elle te comprendra.

— Non, elle ne me comprendra pas.

— Mais si je ne peux plus rester ici... oui... si je ne peux plus !...

Très calme, mais d'une voix pleine d'une réelle énergie Henri reprit :

— Ecoute-moi, Jacques.

« Puisque la pensée de ta soeur, gravement atteinte, de ton pauvre père, si injustement mis en prison... de ta jeune soeur exposée aux pires dangers ne suffit pas à te retenir... puisque tu as perdu toute notion du devoir, de l'honneur et de l'esprit de famille, au point de t'enfuir comme un lâche...

— Henri...

— Oui, comme un lâche ! Eh bien !... apprends que pour t'en aller, il faudra que tu passes sur moi... que tu me frappes... que tu m'assassines... moi... ton ami... le fiancé de ta soeur.. moi, ton frère.

A ces mots, le malheureux Jacques, à bout de forces, avait senti tout son mauvais courage l'abandonner.

Et, étreignant son front dans ses mains, il se prit à murmurer :

— Je ne sais plus ! Je ne sais plus !

— Alors, conseilla Lavergne, qui s'était rapproché, fais ce que te dit Vaillant, rentre à la boîte.

— Je ne sais plus, répétait le pauvre Jacques.

Mais Lavergne et Vaillant l'avaient pris chacun par un bras.

Ils l'entraînaient doucement vers les locaux disciplinaires.

Le déserteur ne résistait plus.

Il se laissait emmener comme un gosse... se plaignant, chancelant, titubant comme un homme ivre... Et lorsque, toujours poussé par ses camarades, il eut réintégré sa cellule, il se laissa tomber sur la planche qui lui servait de lit, vaincu, prostré, anéanti, sanglotant.

— C'est pas tout ça, fit Lavergne... il n'y a plus de clef sur la porte... Va falloir rester à monter la garde... car vois-tu qu'il lui reprenne l'envie de refiche son camp. Ça serait pas drôle.

— Je vais rester avec toi, proposa Henri.

— Non, file. Ça va être ton tour de garde. Moi, j'ai jusqu'au matin, jusqu'au réveil... alors, on y verra clair !

— Mon bon Lavergne, fit avec effusion le fiancé de Louise, tu es, décidément, le meilleur garçon de la terre.

— Après toi, mon vieux, s'il en reste, répliqua le tambour.

Vaillant serra cordialement la main de son camarade, puis il retourna au poste... où le caporal de garde se préparait à relever la sentinelle.

— C'est égal, réfléchissait le gendre du père Paillard... je voudrais tout de même bien avoir la clef de la cellule.

« D'abord, parce que ça n'est pas plus rigolo que ça de faire le poireau devant une porte de prison !

« Et puis, demain matin, quand le sergent de garde passera son inspection, il ne faudrait pas qu'il s'aperçoive que la lourde (porte) est ouverte... ça en ferait une histoire... J'ai beau être mariolle (malin), je ne vois pas du tout comment j'arrangerais ça !

Mais les sanglots redoublaient à l'intérieur de la cellule.

Des paroles... des plaintes... des lambeaux de phrases parvenaient jusqu'aux oreilles du tapin.

— Mon Dieu... C'est épouvantable... Louise... Biribi... l'Afrique... la crève !...

Et ce mot revenait sans cesse, comme un écho sinistre de terreur et de misère :

— Biribi ! Biribi !

— Pauvre type ! murmura Lavergne. Ah ! s'il voulait seulement vider son sac !

— Car, pour qu'il chiale comme ça, il faut qu'il y ait sûrement quelque bonne femme sous roche ?

Depuis un quart d'heure environ le tambour monte sa garde.

Les plaintes ont cessé.

Dans la cellule, c'est le silence.

— Pourvu qu'il n'ait pas fait quelque blague ! se dit tout à coup le brave garçon.

« C'est qu'il serait capable de chercher à se détruire.

Tout doucement, le tapin entrouvre la porte de la cellule, épie, gratte une allumette.

Un soupir de soulagement détend sa poitrine.

Etendu sur le dos, les joues encore humides de larmes, le jeune soldat s'est endormi.

— Ça va mieux, respire légèrement le gendre du père Paillard, qui regagne le couloir. Mais ça ne fait rien, vaut mieux que je reste, on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Tout en grillant une cigarette maryland... s'il vous plaît, empruntée à un paquet que, lors de son voyage à Vermenton, sa « légitime », la belle et bonne Léontine, lui a glissé dans la poche, il se met à songer à la chose qui, pour l'instant, le préoccupe le plus :

La clef !

Il tâche de reconstituer les événements.

— C'est sûrement Marsin qui lui a ouvert, se dit-il.

« Mais comment a-t-il pu se procurer la débouchante ? (clef).

« Il a fallu pour ça qu'il vienne la chercher au poste... En ce cas, on l'aurait bien vu... A moins que ça ne soit quand nous roupillions en choeur.

« Non ! Non, ce n'est pas possible.

« Il a beau avoir du culot, il n'aurait tout de même pas eu celui de risquer un aussi gros paquet.

« Peut-être qu'il se sera servi d'une fausse clef ? Oui, c'est ça, parbleu.. et la vraie doit être à sa place !...

« Que je suis bête de ne pas avoir eu cette idée-là plus tôt ; car ça simplifie joliment les choses.

« Je n'ai qu'à la prendre en pénard dans le tiroir où qu'elle gîte, à revenir en redonner un tour à la serrure, à la rapporter où je l'ai prise.

« Monnier roupille... ça va bien... Le cabot est en train de relever les sentinelles.

« C'est le moment. Allons-y... et en avant la musique !

Se glissant au-dehors... Lavergne gagna la porte où les soldats, un moment réveillés par le bruit occasionné par la relève de la sentinelle, venaient de se rendormir en grognant.

(*Lire la suite au prochain numéro.*)

LE TEMPLE INVISIBLE

[*Suite de la page* 28]

Il y eut un instant de silence, puis l'homme écarta le capuchon. Gérald poussa une exclamation de surprise. Dans ce vieillard à la longue barbe blanche, aux traits ascétiques, il reconnut sir Olivier.

— Mon oncle, est-ce poss ble ? C'est vous, c'est bien vous ?

— N'en doutez pas, Gérald ? Mais pourquoi m'avez-vous suivi jusque dans ce domaine sacré ?

— Pourquoi ? Mais pour retrouver vos traces, savoir ce qu'il était advenu de vous. Mon père, votre frère cadet, est mort pendant la guerre. Tous vos biens me sont revenus, car vous étiez défunt. En faisant cet héritage, je me suis juré de le consacrer tout entier à des recherches dont le but serait de vous retrouver vivant, de vous venger mort.

— Imprudent garçon. Etes-vous bien avancé d'avoir éclairci un mystère auquel personne ne s'intéressait plus ? Et maintenant, quel sort sera le vôtre et celui de ce jeune Français ?

— Mon oncle, je n'ai tenu que la moitié de mon serment. Il faut encore que je vous délivre.

— Folie. Ne vous a-t-on pas fait comprendre que l'on ne sort pas vivant du domaine de la Flamme éternelle ? Et puis, qui vous dit que je veuille quitter ces lieux ?

— Quoi, vous accepteriez cet affreux emprisonnement ?

— J'ai trouvé ici le calme, l'apaisement qui sont inconnus aux autres hommes. J'ai reçu l'initiation et prononcé le triple serment. Ma vie s'achèvera ici, puis, je m'anéantirai dans le Grand Tout, en attendant que je renaisse comme, à chaque midi, renaissent les douze flammes, symbole du soleil, parcourant les douze maisons du Zodiaque.

Sir Olivier parlait d'une voix lointaine et dépourvue de timbre. Son regard fixe était celui que donne le sommeil hypnotique. Gérald comprit qu'il était inutile d'insister davantage. Le vieillard avait subi l'étrange empire du mystérieux pouvoir. Il faudrait donc agir sans lui et même malgré lui.

VI

Le secret de Zerryn-Tadj

Les deux amis, au sortir de cette décevante entrevue, s'étaient longuement concertés. Leur lutte, déjà difficile, le serait davantage s'ils s'obstinaient à emmener avec eux sir Olivier. Pour le moment il fallait s'évader, quitter le bastion souterrain, regagner le poste le plus voisin et demander du secours.

Avec l'aide que leur accorderait sans aucun doute le gouvernement Cachemirien, il serait possible d'arracher à Trita-Athuya son lamentable prisonnier.

Des jours s'écoulèrent sans que se relâchât la vigilance de leurs gardiens. Une chose étrange se produisait. A mesure que passait le temps, leur désir de liberté, devenait moins violent, surtout chez Didier qu'une étrange langueur envahissait.

A cette indolence s'ajoutaient de longues somnolences dont il sortait brisé mais ravi, car au cours de son sommeil des visions éblouissantes, des sensations magiques, telle l'audition de mystérieuses harmonies, venaient l'enchanter.

Ceci inquiétait vivement son camarade, plus résistant et de nerfs moins affinés. Il voulut en connaître la cause et se rendit bientôt compte qu'on mêlait à leurs aliments une infinitésimale quantité d'une drogue produisant cet état bizarre qu'il fallait combattre à tout prix. Gérald s'appliquant donc à découvrir quel était le véhicule dont leurs geôliers se servaient, constata qu'il s'agissait du thé qui leur était apporté deux ou trois fois par jour. Cette boisson supprimée, les troubles qui commençaient à le gagner lui-même s'atténuèrent et Didier, le plus intoxiqué cependant, parut revenir peu à peu à son état normal.

Tout de suite, l'anglais comprit le parti qu'on pouvait tirer de cette découverte.

Evidemment, on usait envers eux de la méthode qui avait annihilé toute volonté chez sir Olivier Harway. Parvenus au point où en était celui-ci, la surveillance se relâcherait et, peut-être, une chance de salut s'offrirait aux deux camarades.

Seulement, il importait de feindre afin d'endormir la méfiance du Pontife Trita-Athuya. Les deux compères se mirent donc à jouer consciencieusement dans leur rôle. Ils apparurent fréquemment dans la salle où s'érigeait le candélabre aux douze branches, affectant, durant la cérémonie, une attitude d'involontaire extase.

Souvent, Didier voyait se fixer sur lui les grands yeux sombres de la belle prêtresse et, toujours, il en éprouvait un malaise. Il lui semblait que Zerryn-Tadj lisait dans sa pensée et connaissait leur subterfuge. Pourtant, le regard pénétrant ne paraissait pas hostile. Tendre, plutôt, et un jour, même, le jeune homme crut y voir briller une larme.

Cependant les prévisions de l'anglais se réalisaient pleinement. La surveillance, d'abord si étroite, se relâchait. Une fois, même, les deux amis purent accéder à la terrasse crénelée qui servait de toit au palais souterrain.

De cet endroit on découvrait un merveilleux panorama. La neige avait fondu, ne demeurant plus que sur les hautes cimes de l'Hymalaya dont un des pics géants dressait ses 6,000 mètres au-dessus du col que, quelques semaines auparavant, la petite troupe avait franchi sous la menace des avalanches.

De l'autre côté du Zoji-la, la pente s'abaissait en vallonnements successifs. Au fond de la vallée un torrent creu-

[*Lire la suite page* 58]

RIEN DE SÉRIEUX

— Il me semble avoir distingué des agents de police à votre porte.

— Des agents chez moi ? Pourquoi faire ?

— Peut-être parce que votre cantatrice assassine Mozart.

•

A la veille de marier sa fille un monsieur s'en va interroger l'oncle du fiancé. Après lui avoir dit le plus grand bien de son neveu, l'oncle ajoute :

— Pourtant je ne vous cacherai pas qu'il a un défaut...

— Lequel ?

— Il ne sait pas jouer.

— Eh bien ! tant mieux !

— Oui, mais... c'est qu'il joue quand même !

•

Un bossu entre dans un magasin où se trouvent deux vendeuses. L'une dit à sa compagne :

— Eh ! un bossu, ça te portera chance.

Le bossu, qui avait entendu, dit :

— Je ne suis pas bossu, mais j'ai fait comme les chats ; en voyant deux vilaines bêtes, j'ai fait le gros dos.

•

— Je m'entends très bien avec ma belle-mère.

— Est-ce qu'elle demeure avec vous ?

— Non, elle demeure au Chili.

Une jeune fille accompagnée de sa petite soeur, se présente chez un dentiste :

— C'est pour arracher une dent, dit-elle gentiment, mais sans insensibilisation, car je suis très pressée...

— Mes compliments, Mademoiselle, répond le dentiste, vous êtes courageuse, montrez-moi donc la dent malade...

Alors, la jeune fille à sa soeur :

— Ouvre la bouche, Madeleine.

•

Un jour, un catalogue concernant la construction et la fourniture de matériel ferroviaire fut envoyé à Bernard Shaw.

L'humoriste écrivit aux constructeurs pour leur accuser réception de leur catalogue et il ajouta :

— Vos locomotives m'intéressent tout spécialement. Pouvez-vous m'en envoyer quelques échantillons ?

•

Un avocat a longuement plaidé devant des juges poliment attentifs.

Lorsqu'il a terminé, le président l'interpelle :

— Dites-moi, maître, à quelle date vos clients se sont-ils mariés ?

— Mais, mais, Monsieur le Président ! fait l'avocat épouvanté, il s'agit d'une affaire d'expropriation !

Un monsieur portant une assez lourde valise se hâte vers la gare. Il croise un grand garçon qui, dépenaillé, en sandales élimées, nu-tête, fait la sieste, assis sur le sol, le dos contre une palissade. Il l'interpelle et lui propose de porter la valise contre une généreuse rétribution.

Alors l'autre, sans même lever la tête :

— Pas aujourd'hui... J'ai mangé.

•

— Tu as l'air fatigué, ce matin.

— Je te crois, je viens de rêver que je travaillais dix-huit heures par jour.

•

La vieille dame — On m'a vendu cette statuette. Est-elle réellement ancienne ?

L'antiquaire — Chère madame, aujourd'hui toutes les antiquités sont truquées, fardées, maquillées... et croyez bien que je dis pas cela pour vous.

•

La femme : C'est demain notre dixième anniversaire de mariage. Dois-je tuer la dinde ?

Le mari : Pourquoi s'en prendre à elle ?... Elle n'a rien eu à voir là-dedans!

•

Lui : Tu n'as pas dit un seul mot depuis vingt minutes.

Elle : Bien. je n'avais rien à dire.

Lui : Alors, tu ne parles jamais quand tu n'as rien à dire ?

Elle : Jamais.

Lui : Chérie, veux-tu devenir ma femme ?...

Le docteur : Avez-vous déjà eu à vous plaindre de dyspepsie ?

Le patient : Oui, une fois, lorsque j'allais à l'école. La maîtresse m'avait demandé d'épeler ce mot-là !

•

Lui : cinq ans.

Elle : six ans.

Elle. — Quand on sera grands, on se mariera.

Lui. — Impossible, chez nous on se marie dans la famille. Mon père a épousé ma mère ; mon grand-père, ma grand-mère...

LES TROIS MOUSQUETAIRES

Conte illustré du Samedi — Quarante-huitième épisode

Ayant eu connaissance de l'affaire du bastion, le Cardinal fait mander M. de Tréville : « Il faut récompenser ces braves », lui dit-il. « Cela m'est facile en ce qui concerne Athos, Porthos et Aramis », répond M. de Tréville, mais je ne peux rien pour d'Artagnan qui appartient à M. des Essarts ! » — « Eh bien, vous n'avez qu'à le prendre parmi vos Mousquetaires » conclut le Cardinal, réalisant ainsi le rêve de d'Artagnan, quelques heures à peine après avoir promis à Milady de le faire enfermer à la Bastille ! — Enfin ! d'Artagnan est Mousquetaire. Cette promotion inattendue fait-elle partie de la stratégie du Cardinal ? Mais, après tout, qu'importe ! .... Nos amis « savent que le Cardinal ne sait pas ce qu'ils savent ». Ils vont donc pouvoir passer à la réalisation du plan élaboré au bastion. — Sans perdre une seconde, d'Artagnan a endossé la tenue des Mousquetaires et, en compagnie de ses trois inséparables, fête l'événement comme il convient. Si Athos n'était pas là, le souvenir de Milady s'estomperait volontiers dans l'arôme du Beaujolais. — En termes voilés, deux lettres sont rédigées, l'une pour l'amie d'Aramis qui se chargera de prévenir la Reine, l'autre pour lord de Winter qui l'informe de l'arrivée de sa belle-soeur en Angleterre. Bazin ira à Tours. Planchet, qui sait dire "Yes", se rendra à Londres. Les dés sont jetés, il n'y a plus qu'à attendre.

Que devient Milady pendant que les Mousquetaires dressent leurs batteries ? Tout d'abord, folle de rage, après le départ d'Athos, son premier mouvement est de se précipiter chez le Cardinal pour lui raconter ce qui vient de se passer et demander une réparation immédiatement, mais ... — Milady n'est pas femme à agir sans réflexion : « Si je parle », pense-t-elle, « Athos parlera aussi et révélera que je suis marquée. Il vaut donc mieux attendre d'avoir rempli ma mission à la satisfaction du Cardinal. Il n'en sera que mieux disposé à m'écouter sans poser de questions. » — Et c'est ainsi que Milady, malgré la cuisante défaite qu'elle vient d'essuyer et remettant à plus tard ses projets, prend le chemin du Fort de la Pointe où l'attend un bateau qui la conduira vers l'Angleterre et vers son destin ! — Cependant, au siège de La Rochelle, Athos, Porthos, Aramis et d'Artagnan attendent avec impatience le retour de Bazin et de Planchet. « Bazin ne devrait pas tarder », songe Aramis. « Pourvu qu'ils n'aient pas été capturés par les sbires du Cardinal ! » pense Athos. — Enfin, le matin du huitième jour, Bazin, frais comme toujours, fait son entrée à l'auberge du Parpaillot et annonce ce qui a été convenu : « Monsieur Aramis, voici la réponse de votre cousine ! » La Reine prévenue, la moitié de la besogne est faite. Planchet aura-t-il aussi bien réussi ? *(à suivre)*

LES JEUNES EXPLORATEURS

CONTE ILLUSTRE DU SAMEDI — DEUXIEME EPISODE

1. « Maintenez la chaloupe en équilibre, et puis jetez-vous de côté au dernier moment », s'écria Léo Daker, debout, les pieds appuyés contre les bords de la chaloupe, et le harpon à la main prêt à être lancé. Paul Traly, son ami, balança le bateau d'un côté comme la baleine les dépassa. Au même instant, Léo lança le harpon.

2. Aussitôt la baleine plongea dans les profondeurs, pendant que la corde attachée au harpon se déroula et grinça à la proue solide. Anxieux, Carmen et Paul surveillèrent Léo qui saisit le bout libre du câble et l'enroula autour de la proue. Comme le restant de la corde se déroula puis se raidit, le bateau fut violemment projeté en avant. « Nous allons rapidement venir à bout de la baleine maintenant ! » s'écria Léo, triomphant.

3. Le petit bateau fut alors tiré à travers les vagues. Autour d'eux s'élevaient d'immenses icebergs, mais la baleine se dirigeait vers la haute mer. Soudain, elle changea de direction. « Attention, Léo », s'écria Carmen. « La baleine nage droit sur les glaciers ! »

4. Mais il était trop tard pour éviter un accident. Nageant à la vitesse d'une locomotive la baleine, continuait à plonger dans les profondeurs, entraînant le bateau vers un glacier. Avec un bruit terrible la proue heurta un iceberg, Léo et ses amis perdant l'équilibre.

5. Espérant épargner au bateau d'autres dommages, Léo saisit une hache et coupa le câble attaché à la baleine harponnée. Mais il était déjà trop tard ! Les glaces pointues avaient percé la chaloupe qui se mit à sombrer.

6. « Inutile, Monsieur Léo », s'écria Chin-Chin. « Le bateau est rempli d'eau ! » Nos amis eurent beau tenter de combler les dégâts, le bateau s'enfonçait toujours. Ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'ils sautèrent sur la glace. « Viens-t'en Léo, tu ne peux plus rien pour sauver le bateau ! » cria Paul.

7. Aidé de Paul, Léo sauta sur la glace et s'empressa de vider le bateau, qui coulait, des quelques effets qui y restaient encore. A peine eut-il terminé que la chaloupe s'enfonça par la poupe ! « Eh bien, nous ne reverrons plus notre bateau, » dit Léo, un peu triste.

8. Chin-Chin, qui avait déjà eu une aventure semblable, leur montra comment ériger un petit abri à l'aide des rames, du mât et des voiles. « Ceci nous mettra à l'abri », dit-il, gaiement.

9. Ramassant la hache, Léo se tourna vers ses compagnons. « Je vais aller voir aux alentours si je ne pourrais pas trouver du bois pour chauffer », dit-il. « Quant à moi, je voudrais [illegible] des aliments ! » sourit Chin-Chin.

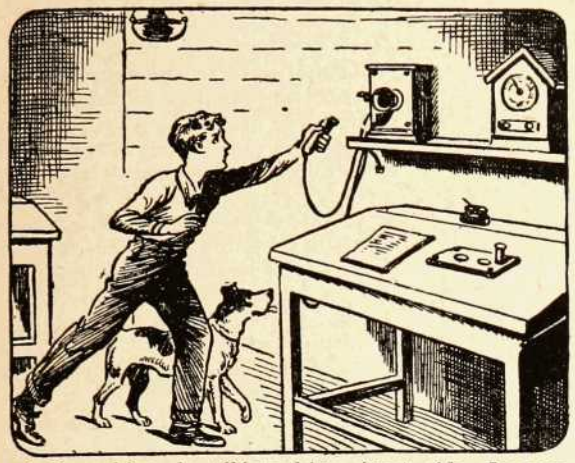
10. Fermant la tente, Léo se retourna et marcha sur le bord de la glace en quête de bois de chauffage, quand, à son grand désespoir, il vit un énorme ours polaire contourner une masse de glace !

11. Entendant le cri de désespoir de Léo et les grognements menaçants de l'ours polaire, Paul et Carmen se lancèrent hors de la tente. « Ne remue pas, Paul », murmura Léo, serrant toujours la hache dans ses mains. « Si nous laissons deviner la moindre frayeur, la brute va se jeter sur nous ! »

(*à suivre*)

ALERTE SUR LA VOIE

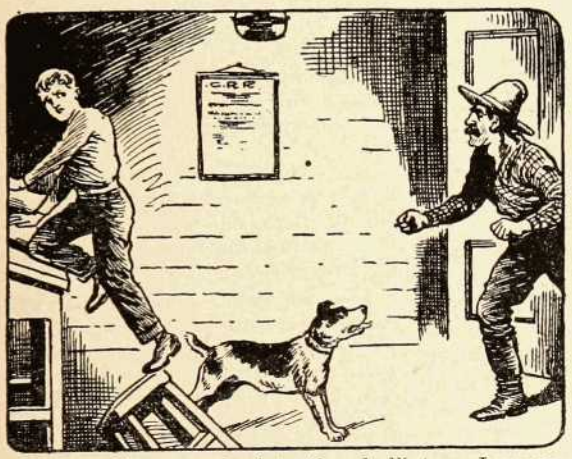
CONTE ILLUSTRE DU SAMEDI — PREMIER EPISODE



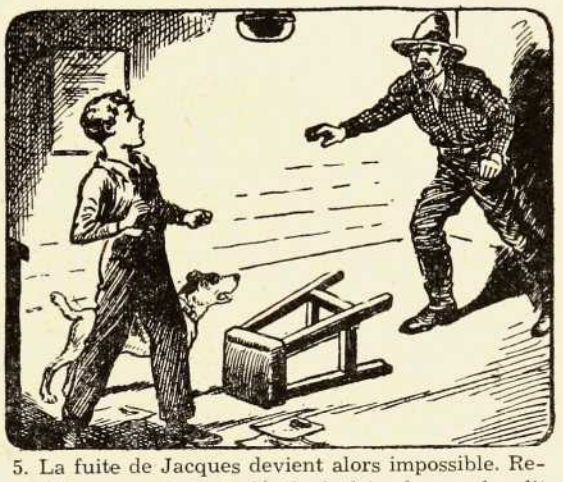
1. La cabine du télégraphiste étant vide, Jacques soupçonne que des malfaiteurs ont enlevé son oncle, et il décide de signaler l'arrêt au train porteur d'or.

2. « Allô, allô, Pointe-Verte ?... » Hélas, Jacques comprend le complot. Il est trop tard. La communication a été coupée. Duc, son chien, gronde...

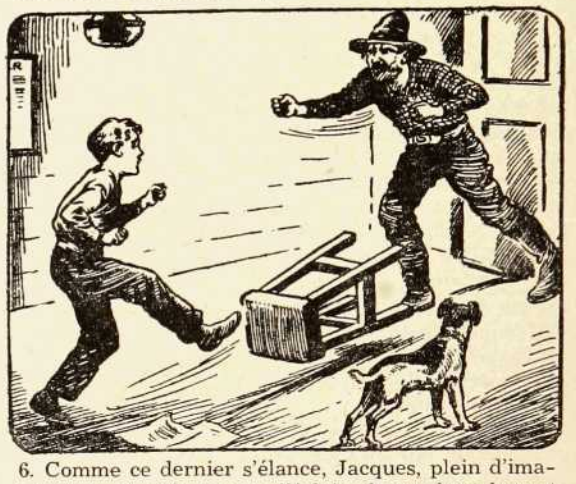
3. Un bruit de pas s'approche. La porte s'ouvre et l'un des bandits fait irruption, et le train porteur d'or n'est toujours pas prévenu.



4. Voyant la mauvaise intention de l'intrus, Jacques cherche à fuir par la fenêtre. Il escalade le tabouret mais, malheur, il trébuche sur ce dernier.

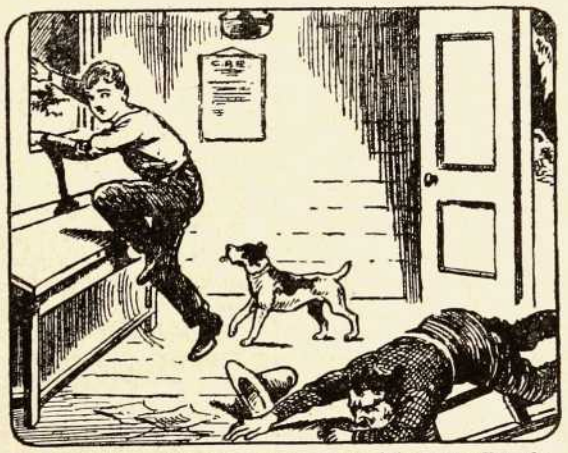


5. La fuite de Jacques devient alors impossible. Retombé sur ses pieds, il décide de faire face au bandit résolu à lui faire un mauvais parti.

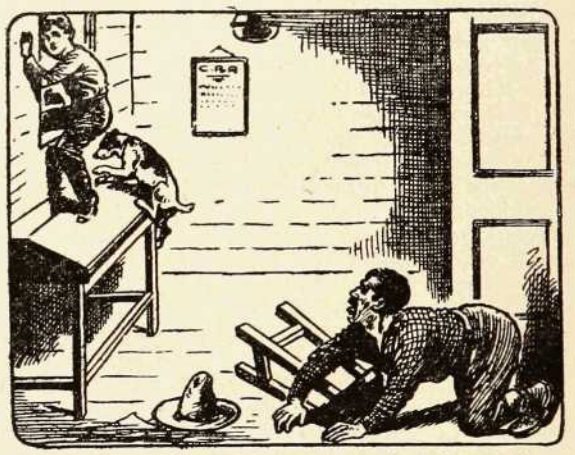


6. Comme ce dernier s'élance, Jacques, plein d'imagination et vif comme l'éclair, lance le tabouret d'un coup de pied dans les jambes de son agresseur.

7. La tactique produit l'effet espéré : le chenapan trébuche dans l'entrave et s'écrase lourdement, pendant que Duc reste sur la défensive.



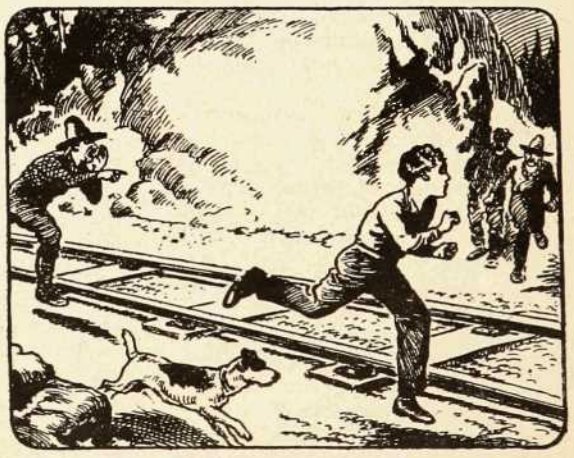
8. Pendant ce temps, notre jeune héros profite de l'avantage et saute à nouveau sur le pupitre pour battre en retraite par la fenêtre.



9. A la bonne heure ! Jacques parvient à enjamber la fenêtre, suivi de son chien Duc avant que le bandit n'ait le temps de se relever.

10. Aucun signe des deux comparses de son agresseur. Par précaution, Jacques jette un coup d'oeil le long de la voie, mais voilà que le bandit réapparaît...

11. Mais Duc, qui a l'ouïe fine, donne l'alerte et Jacques se met à courir. La chasse à l'homme décidera du sort du train porteur de la cargaison d'or.



12. Jacques gagne du terrain, mais un autre danger surgit : le bandit donne l'alerte à ses deux comparses embusqués derrière un rocher. *(à suivre)*

LE TEMPLE INVISIBLE

[*Suite de la page* 54]

sait son lit : celui-là même que les explorateurs avaient franchi et qui, maintenant, bouillonnait, gonflé par la fonte des neiges. Un soleil éclatant illuminait le paysage où brillaient les premières fleurs de l'été.

Déjà Gérald avait tracé son itinéraire. Retourner sur ses pas serait folie. Le Zoji-la retarderait leur fuite. Pour moins pénible que fût le passage à cette époque, il ne constituerait pas moins un sérieux obstacle pour deux hommes isolés, sans escorte et sans vivres. Leurs porteurs, comme leurs bagages, avaient disparu, et le défilé constituait un piège où il était par trop aisé de les rejoindre.

Il fallait donc gagner Dras, assez proche, puis Karal, soit deux étapes, l'une de 36, l'autre de 24 kilomètres.

A Karal on trouverait à acheter des poneys et, par la vallée du Zum, un affluent de l'Indus, on atteindrait Olthingham, dépistant ainsi les recherches des adorateurs du feu qui dresseraient sûrement leurs embûches sur la route du Zoji-la.

A Olthimgham, ce serait une nouvelle expédition à organiser, mais, par bonheur, Gérald était abondamment pourvu d'argent et les poches des deux amis n'avaient pas été fouillées.

La nuit choisie pour l'évasion était une nuit sans lune. Comme chaque soir, l'Anglais et le Français avaient regagné l'appartement et y avaient pris leur repas, puis Gérald avait réclamé une tasse de thé.

Ils se couchèrent ensuite, affectant devant le boy qui les servait une profonde lassitude.

Ce fut aux environs de minuit que, complètement équipés, les deux hommes s'aventurèrent dans le long couloir souterrain. Ils traversèrent la salle circulaire, déserte et obscure, prirent l'escalier qu'aucune sentinelle ne gardait. L'air pur et frais leur fouetta le visage. Déjà c'était l'air de la liberté.

Sur l'un des côtés de la plate-forme que Gérald avait jugé le plus facile à franchir s'élevait un vaste hangar accoté au rebord du granit. En se hissant sur la toiture on se trouvait au niveau d'un plateau rocheux surplombant la cité souterraine. La descente au flanc de la falaise serait relativement aisée. Au bas, coulait un torrent dont le bruit les guiderait.

Ils allaient atteindre leur premier objectif quand, devant eux, une porte s'ouvrit, et une forme blanche s'encadra dans l'espace béant.

Gérald bondit : Coûte que coûte, il fallait passer.

Les poings de l'anglais étaient prêts à s'abattre quand son camarade l'arrêta :

— Gérald, c'est une femme, s'écria-t-il. Plus bas il murmura le nom de « Zarryn-Tadj ».

La blanche apparition fit un pas vers eux. Les grands yeux noirs s'ouvraient, immenses, dans le pâle visage d'où une sorte de vague luminosité semblait émaner.

— Ne craignez rien, étrangers, je viens, non pas pour vous nuire, mais pour assurer votre salut.

Elle rentra dans le hangar où, aussitôt, une lumière jaillit. A leur grande surprise les deux hommes aperçurent un avion.

— Vous êtes pilotes, je crois, interrogea la prêtresse. Partez vite, alors que vos Dieux vous protègent.

— Zerryn-Tadj, pour nous sauver ne vous exposez-vous pas vous-même à quelque terrible vengeance ?

— Le Feu se venge toujours de ceux qui trahissent ses lois. Ne vous souciez pas de moi. J'accepte mon sort. Adieu. Pensez parfois à Zerryn-Tadj.

Cette phrase parut s'adresser plus spécialement à Didier qui, très ému, ne parvenait pas à s'éloigner de l'étrange personne, alors que Gérald avait déjà sauté dans la carlingue et vérifiait le moteur.

— Attendez encore, ordonna Zerryn-Tadj. Sir Olivier sera ici dans un instant, prêt à partir avec vous. Emmenez-le. La drogue qui le tenait en notre pouvoir, celle que vous avez absorbée vous-même, c'est le peyotl.

Le peyotl, l'herbe aux incantations dont se servent les indiens de l'Amérique du Sud était devenu une arme d'asservissement entre les mains du fanatique Trita-Athuya.

Zerryn-Tadj disait la vérité. A la façon d'un automate, sir Olivier venait d'apparaître sur la terrasse. Il avançait, le regard fixe, comme mû par une force indépendante de sa volonté propre.

Docilement il se laissa conduire, puis installer. Le moteur ronflait doucement ; l'hélice commençait à tourner.

— Vite, plus vite, ordonna Zerryn-Tadj, forçant Didier à rejoindre son ami.

Prêt à enjamber la carlingue, il se retourna une dernière fois :

— Pourquoi ne pas venir avec nous, vous qui nous sauvez ?

— Une prêtresse du feu ne peut l'abandonner sans crime.

— Ce crime, qui vous força à le commettre ?

Le bruit du moteur couvrit la voix de la jeune fille, mais au mouvement des lèvres, à l'expression pathétique du regard, Didier crut deviner un mot : « L'amour »...

La main robuste de Gérald l'attirant près de lui, coupa court à son hésitation.

L'avion commençait à rouler, bientôt il quitta le sol, rasant les créneaux, puis il prit de la hauteur.

Il était temps. Alertés par le vrombissement de l'hélice, les fidèles du feu accouraient. Quand ils débouchèrent sur la terrasse, l'appareil avait déjà pris de la hauteur. Seule, la prêtresse érigeait sa blanche silhouette nimbée par la vague clarté de la nuit étoilée.

Avec un cri de colère, Trita-Athuya s'élança vers elle :

— C'est toi qui leur as livré l'avion, toi qui les a fait fuir, misérable femme ?

Zerryn-Tadj ne répondit pas. Elle croisa ses bras sur sa poitrine dans l'attente du coup qui allait la frapper.

La vestale infidèle à son serment avait expié sa faute. Si Didier avait pu jeter un dernier regard vers la Cité du Feu, il aurait aperçu, sur le dallage de pierre, le corps virginal de celle qui l'avait aimé jusqu'au suprême sacrifice : celui de sa vie auprès de celui de son amour.

. . . . . .

Arrivés à Srinagar les deux camarades n'eurent qu'une pensée : gagner Bombay au plus vite et s'y embarquer pour la France.

Ils avaient jugé inutile de raconter leur étrange aventure et de dévoiler les mystères des Behtkachis.

Quant à sir Olivier, il les suivait, tel un corps sans âme, mais tout faisait espérer que, bientôt désintoxiqué, il reprendrait sa liberté d'esprit et son existence d'autrefois.

Les trois disparus de Zoji-la avaient donc triomphé de ses redoutables embûches. Seul, Didier devait conserver toute sa vie l'ardent souvenir de la femme à laquelle il devait une liberté qui, désormais, avait moins d'attraits pour lui que l'esclavage auprès de la touchante Zerryn-Tadj.

LEO GESTELYS.

JEAN DE LA-BAS

[*Suite de la page* 10]

Mais dans ce coeur pétri de douceur et de tendresse une haine était née, irrésistible, injuste, stupide même comme elle se l'avouait parfois, contre le duc Jean. Elle se souhaitait sur le seuil du salon, bouleversée et intimidée, si laide, si maladroite, si maussade que cette laideur et cette maussaderie lui aliéneraient d'un seul coup et définitivement le coeur de ce haut personnage.

Elle entra. Malgré l'heure avancée la duchesse n'avait pas encore donné l'ordre d'ouvrir les contrevents à demi fermés sur la chaleur et la lumière du dehors. Elle était assise dans l'une des deux bergères d'un Louis XVI rustique, tendues de toile de Jouy, qui ornaient le petit salon et son neveu lui faisait face, debout devant la fenêtre, placé à contre-jour.

— Voici Loetitia, dit la duchesse, une petite fille qui a la sottise d'aimer mes chiens, ma maison, mes domestiques, mes fleurs et ma musique favorite ; une demoiselle très, très patiente.

Elle s'éventa avec un grand éventail de nacre et de dentelle. Elle ne présenta pas Jean, et Loetitia ne vit pas la main qu'il lui tendait parce qu'elle ne voulait pas la voir et baissait les yeux sur le tapis, songeant qu'il serait toujours temps de les relever au moment des lumières et du repas.

Elle s'assit sur un tabouret, dans une pose qu'elle jugeait horrible, les genoux relevés sous son menton, ses jupes tendues jusqu'à ses pieds et ses bras liés autour de ses jambes. Le duc étonné la regardait et cette présence enfantine, cette tête si blonde désespérément courbée, ces mains fines qui se serraient et blanchissaient aux jointures, comme celles d'un noyé qui se retient à une épave, tarirent toutes paroles en lui.

Victoire-Amarante regarda, outragée, cette filleule prostrée et mal élevée, ce neveu muet et sa colère se manifesta dans sa voix tandis qu'elle essayait de dégeler les jeunes gens en entretenant une conversation que les autres s'obstinaient à abandonner. Finalement elle renonça.

— Loetitia, ordonna-t-elle, jouez-nous la Valse des fleurs.

La jeune fille se leva, ouvrit la porte du grand salon et ayant fait de la lumière se dirigea vers le piano à queue. Elle se sentait soulagée de ne plus se trouver dans la même pièce que le duc et commençait à comprendre qu'elle n'était pas vaincue d'avance comme elle le croyait et que son amour trop profond triompherait de sa reconnaissance. Néanmoins, regrettant la peine qu'elle faisait à la duchesse et désirant la consoler, elle commença l'inimitable et voltigeante valse. La musique de Tchaïkovsky grisait son chagrin, lui donnait une vision plus claire de son âme et un courage cruel qu'elle n'avait jamais connu. « Je lui expliquerai mon cas, pensa-t-elle, et elle, duchesse de Chandeysson-Saulagre, fidèle depuis trente ans à un mort, pardonnera à mon amour et permettra ma fidélité à un homme dont je n'ai jamais plus reçu de nouvelles. »

Elle pensait ainsi tandis que s'égrenaient les notes aériennes, comprenant sagement qu'elle pourrait compenser, par son amour filial et la quotidienneté de sa présence, la déception que ressentirait sa marraine.

Dans le petit salon, Victoire-Amarante discutait d'une voix basse et sifflante :

— Alors mon neveu, qu'attends-tu d'elle ? Crois-tu que ce soit à elle à se jeter dans tes bras comme une évaporée ? Penses-tu qu'elle doive faire les premiers pas ?

Son menton impérieux montrait la porte du grand salon d'un geste autoritaire et comme Jean ne paraissait pas comprendre elle se leva et d'une bourrade énervée, elle le poussa vers la pièce illuminée, après quoi, elle préféra aller sur la pelouse exprimer vertement une colère indignée.

•

Loetitia sentit la présence du neveu derrière son dos pendant les dernières mesures de la valse. Elle ferma les yeux, serrant les paupières sur ses larmes. Elle ne voulait pas le voir, se le représentant à l'image de la duchesse, sans la noblesse de celle-ci, avec son air vieilli de fin de race. Puis brusquement, sans courage, elle pleura tandis que ses doigts massacraient la musique et comme une main d'homme miséricordieuse se posait sur sa tête elle appuya les bras sur les touches et s'abandonna à ses sanglots.

Elle pleura, sentant cette caresse qui descendait le long de sa nuque, épousant les arrondis de son crâne et de son cou. Lentement un souvenir sensoriel surgissait en elle, celui du contact d'une autre main, si pareil à celui-ci alors qu'elle gémissait, tourment de douleur physique de deuil, de peur panique, dans un lit d'hôpital de Pnom Penh.

— Jean, gémit-elle, mon Jean de là-bas.

Elle avait cru parler très bas mais il l'avait entendue et il se pencha pour lui dire :

— Loetitia, ma douce petite fille, ne pleurez plus ainsi.

Elle crut qu'elle rêvait et elle s'arrêta de pleurer pour mieux entendre.

— Je ne peux plus supporter vos larmes, chérie. Si ma présence vous fait tant de peine je m'en irai, mais arrêtez-vous.

Elle releva la tête, s'agrippant au bras nu et musculeux qui se posait sur le piano.

— Jean, murmura-t-elle émerveillée, vous n'êtes pas le neveu de la duchesse, vous êtes mon Jean de là-bas ?

— Mais, dit-il, je suis aussi le neveu de la duchesse et votre amoureux fervent. Loetitia pourquoi voulez-vous que je ne le sois pas ?

— Vous ne lui ressemblez pas.

La jeune fille secouait la tête pour chasser son cauchemar et retrouver la réalité.

— C'est que je suis le neveu de son mari, aucun lien du sang ne nous unit. Venez, elle est désolée de notre première attitude. Allons la consoler.

Ils trouvèrent Victoire, duchesse de Chandeysson-Saulagre, piétinant un inoffensif pied de géranium, aussi vulgairement qu'une fille de ferme, ou qu'une faible femme succombant à ses nerfs.

— Marraine, s'écria impétueusement Loetitia, pourquoi ne pas m'avoir dit qu'il revenait d'Indochine ?

— Mais tu savais bien qu'il habitait là-bas puisque tu l'as vu !

La duchesse levait les bras vers le ciel pour témoigner de la sottise de la jeune fille.

— Vous disiez qu'il était ingénieur de la maison Vercasson de Paris.

— Eh bien, ne pouvait-il pas appartenir à cette maison et diriger une succursale d'outre-mer ?

— Ce n'est qu'un malentendu, tenta d'expliquer Jean...

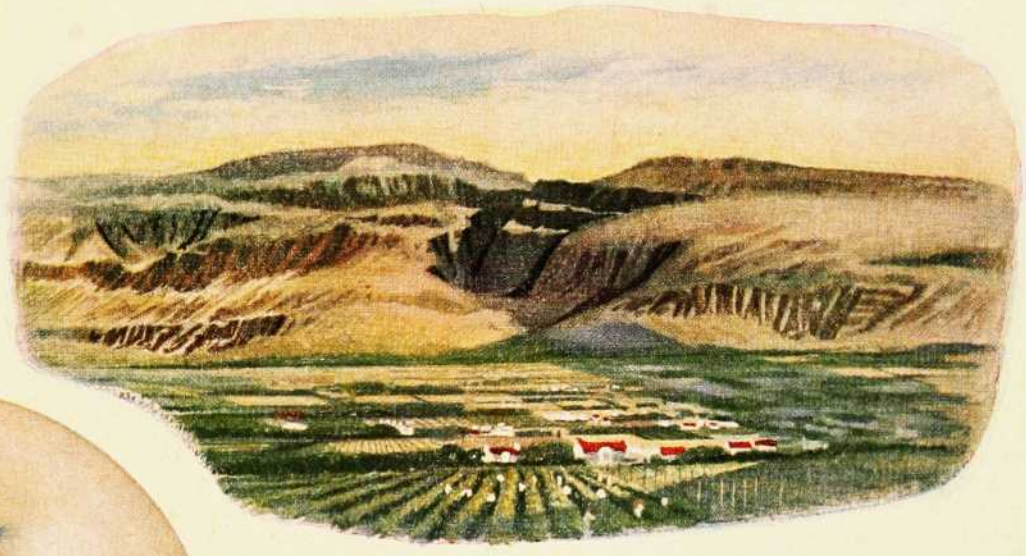
— Mais pauvre étournelle, comment serais-je allée t'attendre à Marseille s'il ne m'avait d'abord télégraphié ? Et ne savais-tu pas son nom ?

Loetitia vaincue se retourna vers son fiancé :

— Jean, murmura-t-elle, mon Jean de là-bas.

D. FEL.

PAARL *signifie perle*



Quand vous aurez l'occasion de savourer toute la richesse d'un vin ou d'un brandy Paarl, remarquez son nom.

Car Paarl signifie Perle en africain.

Au 17e siècle, les immigrants Huguenots donnèrent à cette vallée du Cap, entourée de montagnes et baignée de soleil, le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Sa beauté, enrichie par les couleurs changeantes qui se jouent le long de ses remparts rocailleux, leur rappela aussitôt le chatoiement d'un des plus beaux joyaux naturels.

Il est significatif que d'un tel endroit viennent les crus supérieurs qui portent le nom de PAARL.

Les raisins de Paarl, mûris par un soleil chaud et récoltés par les gardiens jaloux d'une haute tradition dans l'industrie viticole, donnent aux vins et brandies Paarl, une qualité qui évoque celle de la perle . . . une distinction reconnue partout où il y a des connaisseurs.

Vins et Brandies

PAARL SOUTH AFRICAN

L'ASSOCIATION COOPÉRATIVE DES VITICULTEURS D'AFRIQUE DU SUD LIMITÉE, PAARL, AFRIQUE DU SUD

14-50F

Nettoie Mieux que les Autres...

seul Old Dutch a du **SEISMOTITE ACTIVÉ** pour vous aider

À Nettoyer Deux Fois

Plus Vite et Plus Facilement!

Tous les nettoyeurs ne sont PAS semblables! Et, tant que vous n'avez pas essayé Old Dutch, vous ne pouvez pas savoir ce qu'il est facile de nettoyer vite. Old Dutch nettoie mieux que tous les autres nettoyeurs bien connus — sans exception! Il nettoie plus de deux fois plus vite . . . dissout la graisse plus vite . . . chasse toute la saleté grâce à son action VRAIMENT mousseuse! Essayez-le!